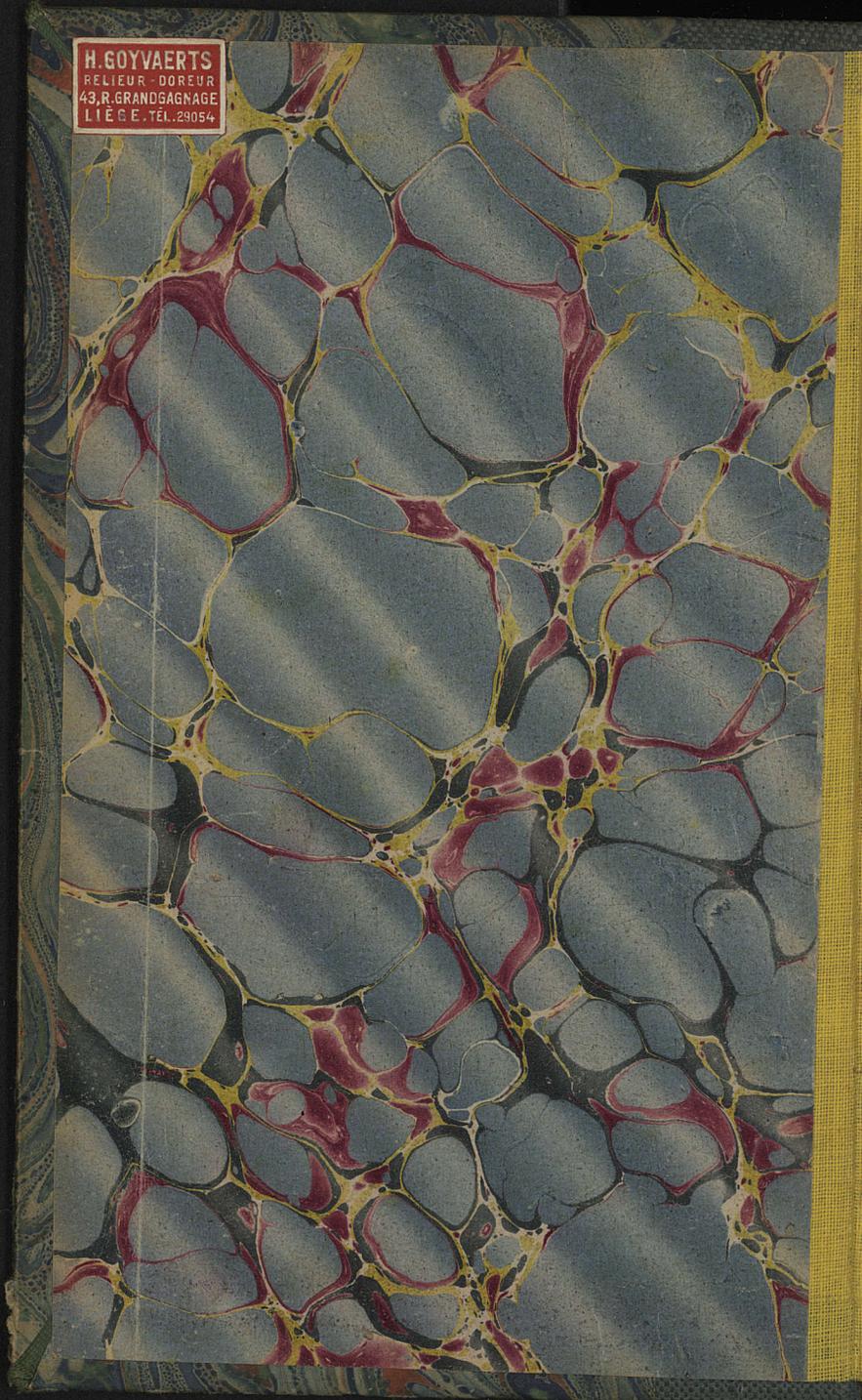
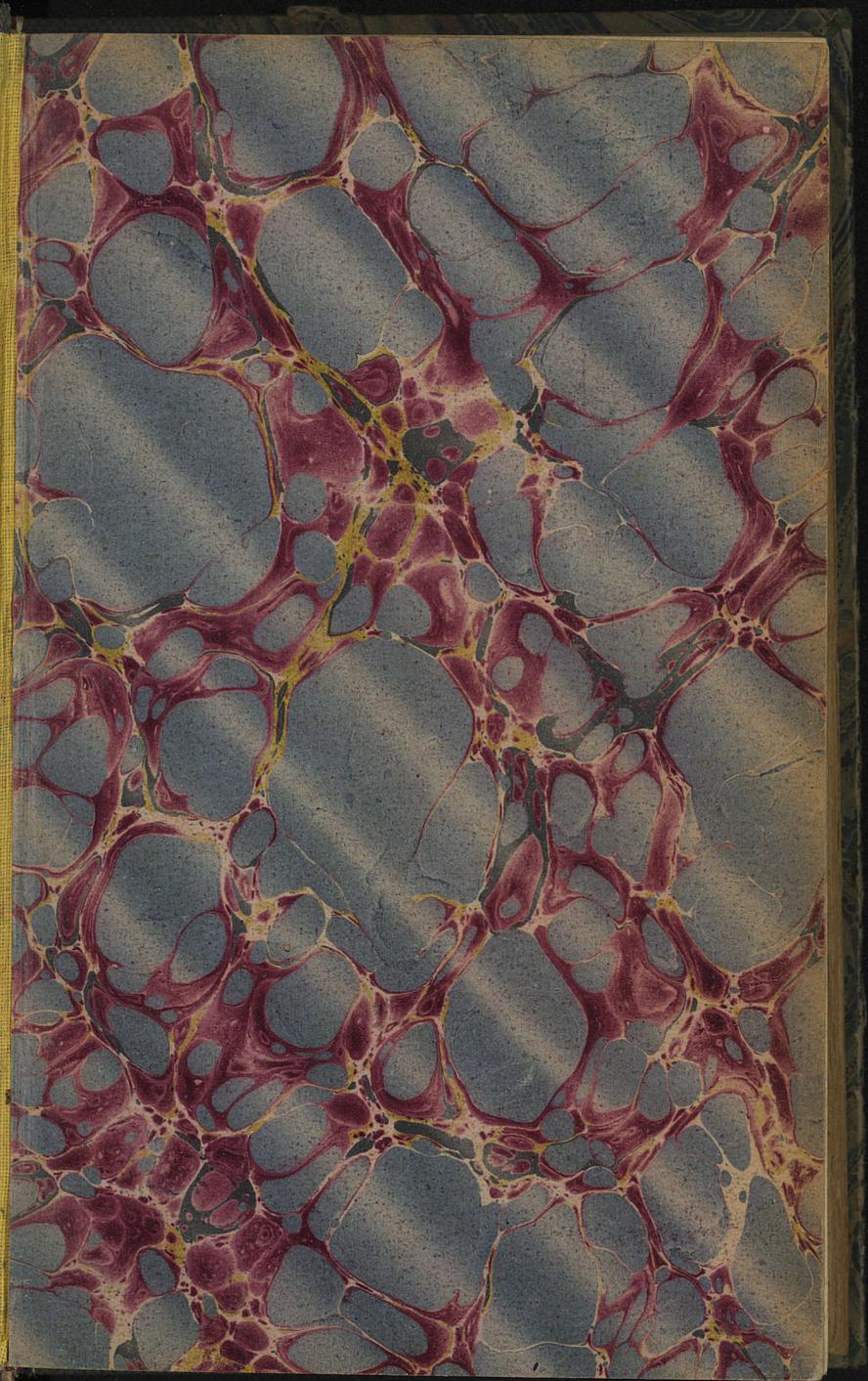


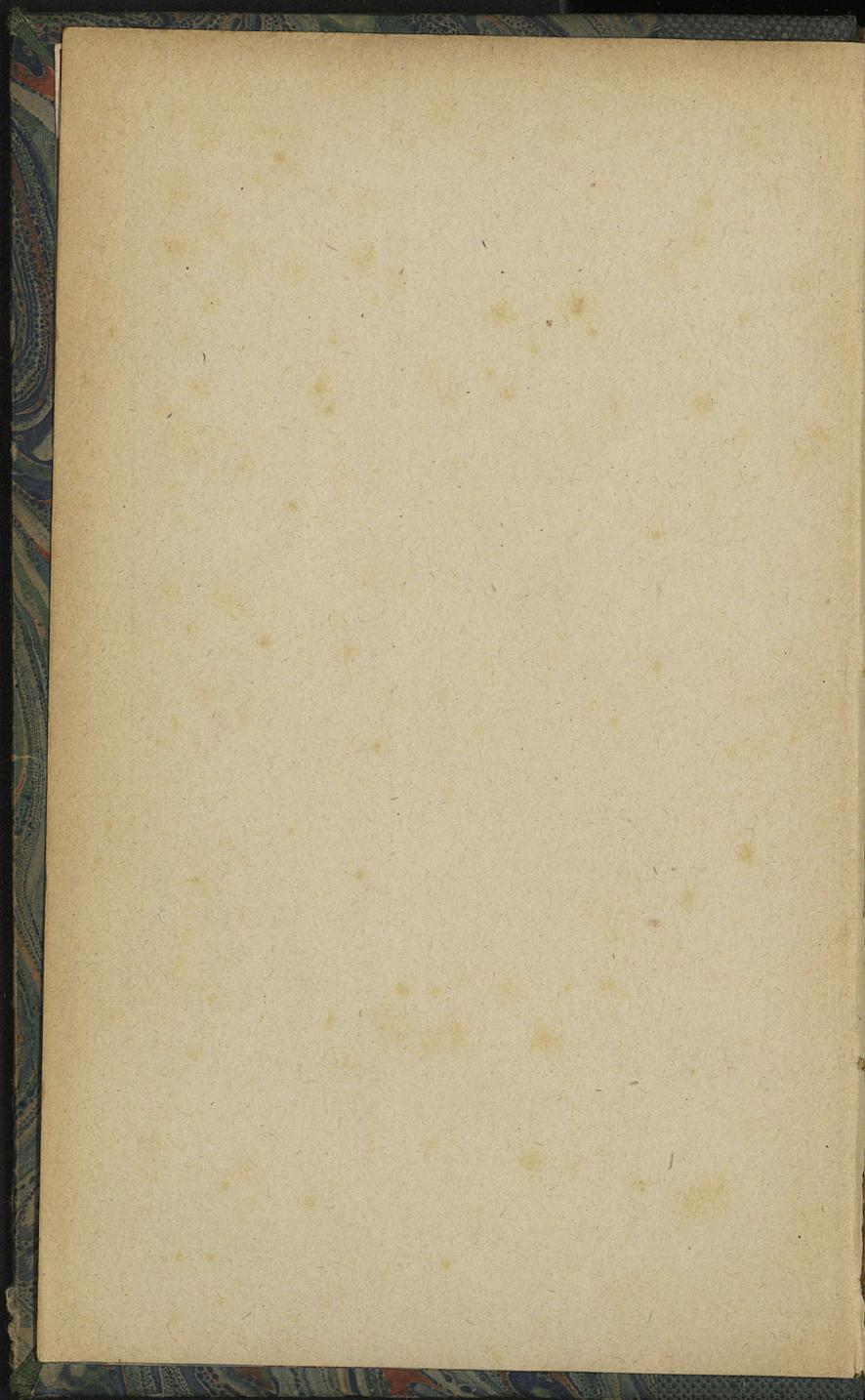
24.959 A



H. GOYVAERTS  
RELIEUR - DOREUR  
43, R. GRANDSAGNAGE  
LIEGE. TEL. 29054







24959 A

VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS - N° 47

LA VIE D'  
**EURIPIDE**

par

**MARIE DELCOURT**

*Avant-propos de*

**JEAN SCHLUMBERGER**

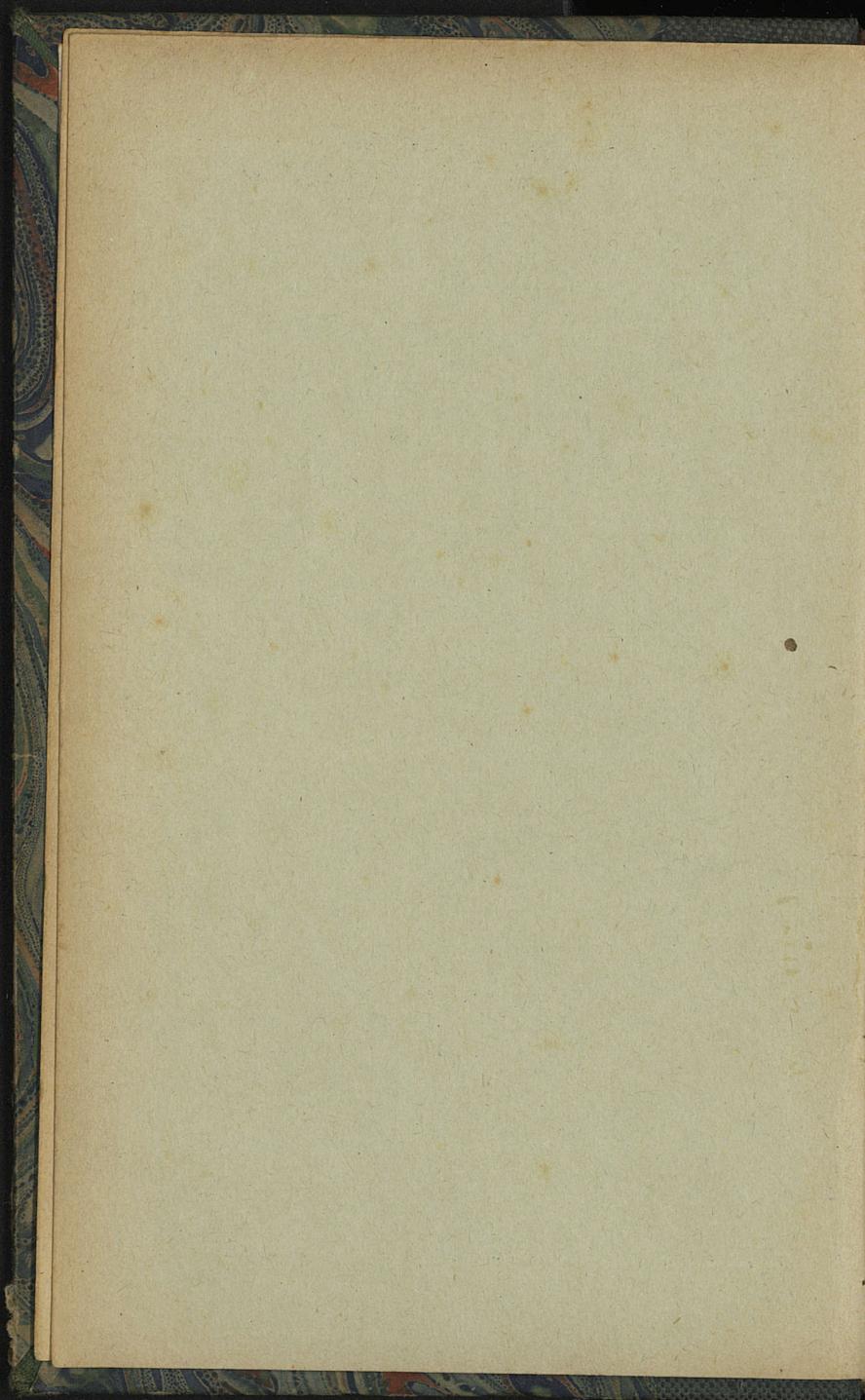
**nrf**

11<sup>e</sup> édition

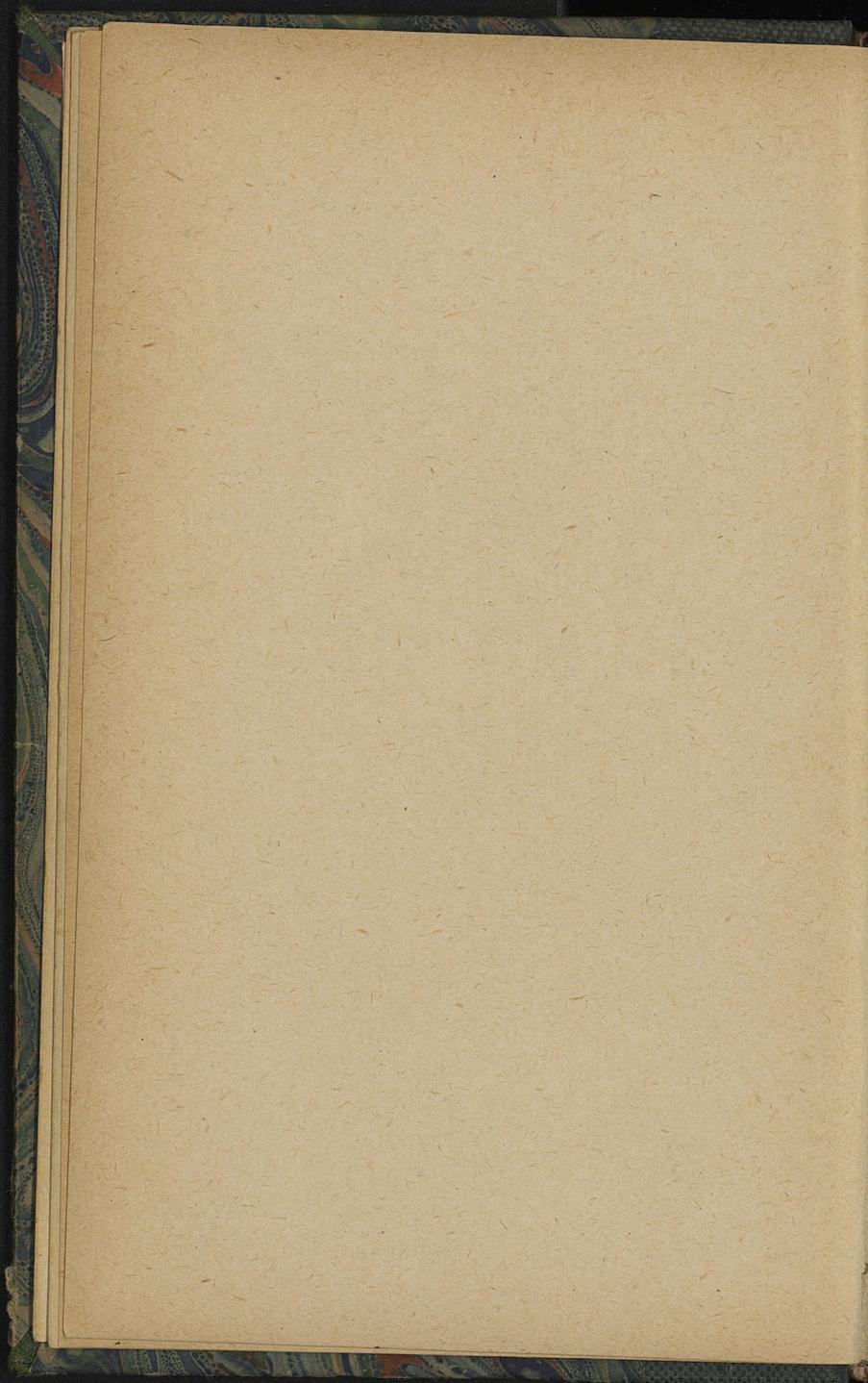
**LIBRAIRIE GALLIMARD**

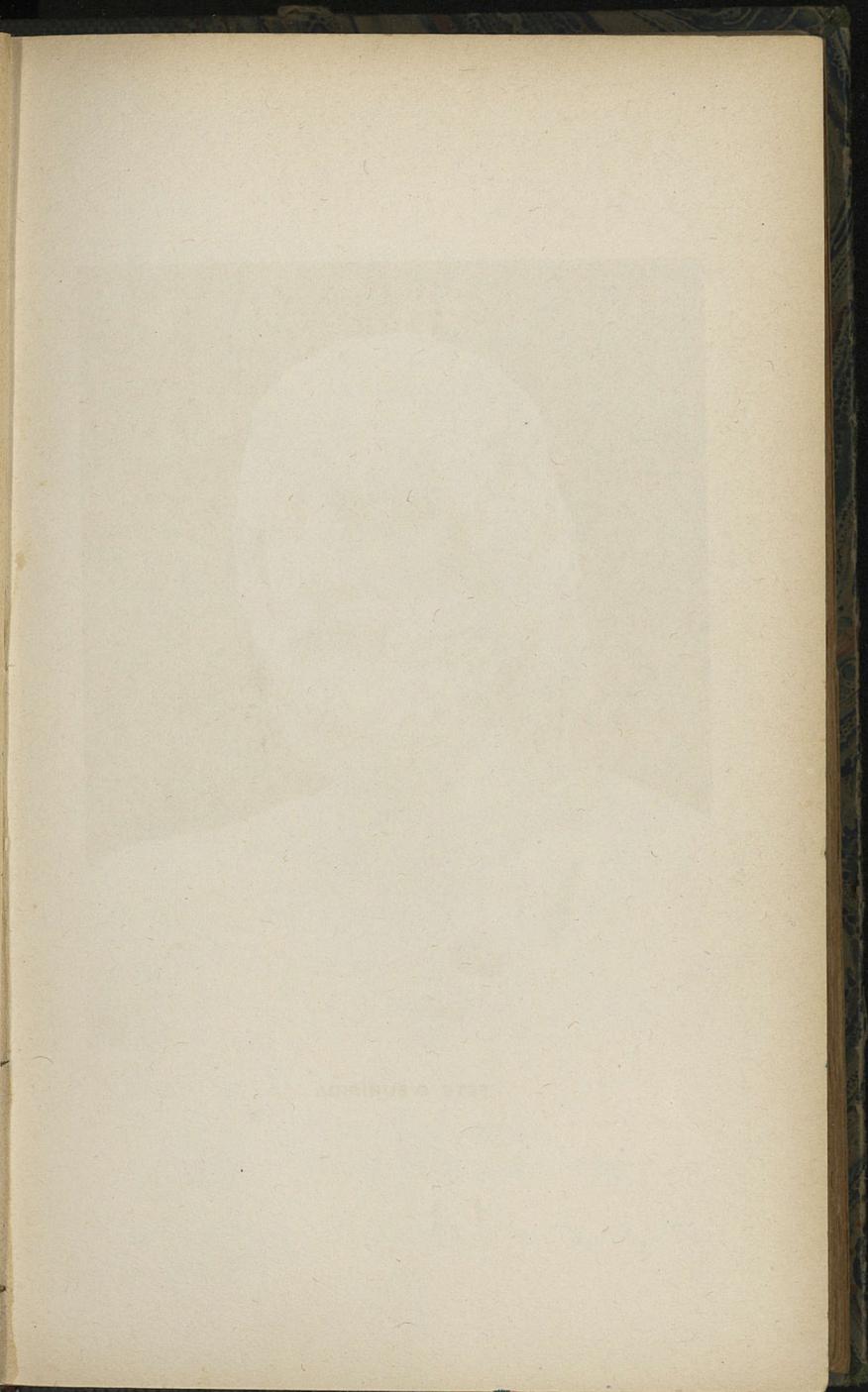
**PARIS 43, rue de Beaune 1930**

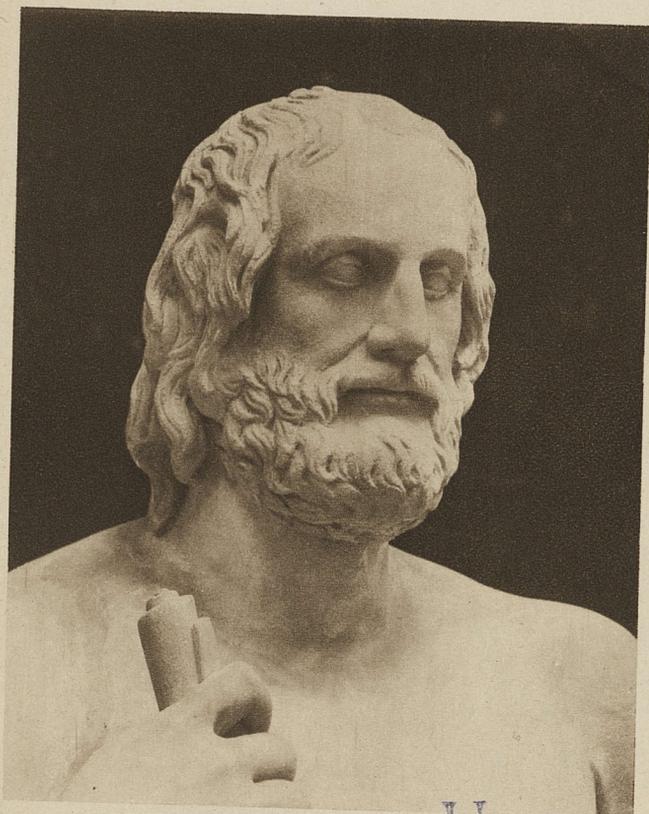




F. J. D.







TÊTE D'EURIPIDE





VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS - N° 47

LA VIE D'  
**EURIPIDE**

par

**MARIE DELCOURT**

*Avant-propos de*

**JEAN SCHLUMBERGER**

**nrf**

11<sup>e</sup> édition

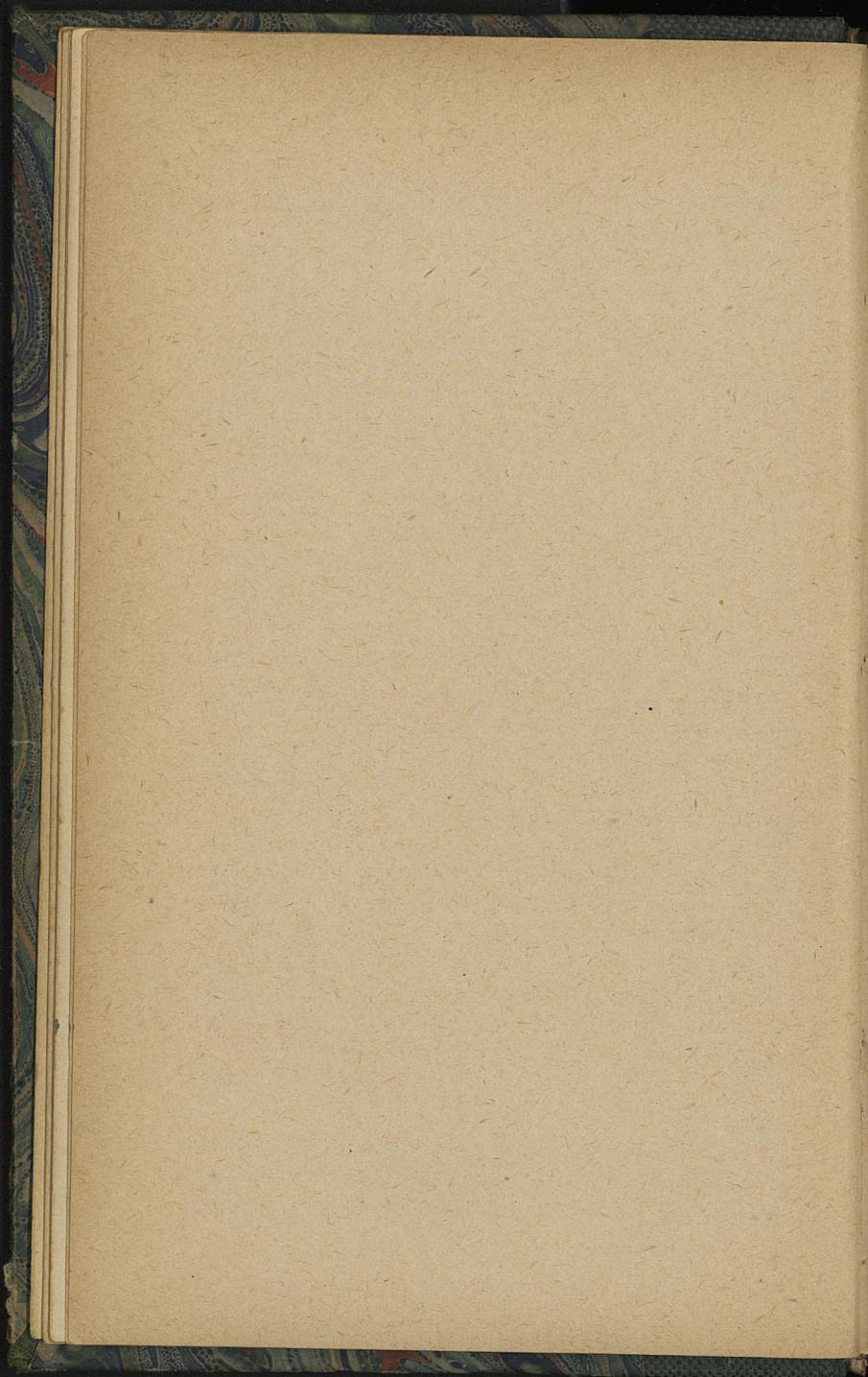
LIBRAIRIE GALLIMARD  
PARIS 43, rue de Beaune 1930



IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION TROIS CENT  
SOIXANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL  
LAFUMA-NAVARRÉ, DONT DIX-SEPT EXEMPLAIRES HORS  
COMMERCE MARQUÉS DE a à q ET TROIS CENT CIN-  
QUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 350, DIX  
EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, DONT NEUF MAR-  
QUÉS DE a à i, ET UN EXEMPLAIRE RÉSERVÉ A L'AU-  
TEUR MARQUÉ H. C. A. IL A ÉTÉ EN OUTRE TIRÉ  
QUINZE CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'ALFA  
MOUSSE DES PAPETERIES LAFUMA-NAVARRÉ, NUMÉ-  
ROTÉS DE 351 A 1850.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET  
D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUTES LES PAYS Y COMPRIS  
LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1930

A MADAME MAYRISCH DE SAINT-HUBERT



## AVANT-PROPOS

*L'œuvre d'Euripide est tombée dans un assez étrange discrédit. Parce que nous possédons une version française — et plus admirée que jamais — d'Andromaque, d'Iphigénie et de Phèdre, peut-être pensons-nous avoir recueilli tout le miel du poète grec et pouvoir négliger ce que Racine ne s'est pas approprié. Peut-être l'admirable force que conservent sur une scène contemporaine, sans nulle transposition, Œdipe Roi ou Antigone, donne-t-elle à Sophocle une souveraineté qui nous rend injustes envers son rival. Ne serait-ce pas, par ailleurs, que nous avons mis Aristophane à un rang plus éminent que ne faisaient nos pères, de sorte que ses railleries en ont pris une vigueur nouvelle ? Et puis Nietzsche est venu, qui fait commencer la décadence de l'hellénisme à l'apparition de la philosophie critique ; et le prestige de Nietzsche n'a pas été sans jeter quelque ombre sur celui d'Euripide et de Socrate. Ces « mouvements », comme on dit en style administratif, ces*

promotions des uns entraînent, par une réaction naturelle mais absurde, une certaine disgrâce pour les autres. De plus, comme l'observe très justement Marie Delcourt, il se trouve que notre goût poétique, dès qu'il s'agit d'œuvres étrangères, s'est tourné vers ce qui le dépayse le plus, vers ce qui rend l'accent le plus lointain, le plus étrange — par conséquent, de préférence, vers l'archaïque Eschyle ou vers l'archaïsant Sophocle. Euripide, beaucoup plus moderne, beaucoup plus proche de nous par les sentiments qu'il met en œuvre, nous apporte moins de surprise et moins, il faut le croire, d'égarement divin.

Mais notre réserve la plus grave vient sans doute de cela même qui a fait son succès jusqu'au déclin du monde antique et qui l'a maintenu vivant plus longtemps que tous les autres auteurs tragiques : je veux dire ses idées. Nul poète n'en a mêlé à la trame de ses œuvres de plus variées, de plus hardies. Le premier, il a proclamé le prix inestimable de la vie individuelle; le premier, il a tenu compte des passions dans la pesée des responsabilités et tâché d'en tirer des conséquences éthiques; le premier, il a voulu qu'on vît dans tout esclave une âme humaine. Et parce que l'antiquité a toujours conservé une résistance secrète à ces idées, celles-ci pendant de longs siècles ont gardé leur vigueur combative et leur pointe. Pour les émousser, il a fallu leur succès définitif, car il en va des idées comme des soldats : les plus nobles, les plus efficaces, périssent par leurs vertus mêmes et paient de leur vie la victoire. Les idées ont ce destin tragique que, plus elles sont capables de servir, plus elles s'usent; et lorsqu'elles ont triomphé, lorsque toute leur substance est passée dans le patri-

moine public, l'humanité les abandonne à cette fosse commune, justement nommée lieux communs. Elles deviennent vèrités de tout repos, sans parfum ni goût. Il n'y a, pour demeurer intactes, que les idées inutilisables, ou point encore utilisées, ou qui dépassent l'utilité par quelque élément paradoxal. Celles-là se maintiennent, pareilles aux inaptes qu'on laisse dans leurs foyers ou aux jeunes recrues que l'on ménage dans les casernes. Celles qui se jettent le plus généreusement dans la bataille bénéficient d'une courte gloire, mais les inventions les plus frivoles ou les plus lâches leur survivent bien souvent.

Plusieurs tragédies d'Euripide sont des pièces de circonstance, qu'inspirent, mais toujours de très haut, ses préoccupations patriotiques, politiques ou religieuses. Presque toutes reflètent en quelque manière son état d'âme, et toutes, sans exception, l'ardent travail de sa pensée. Si l'œuvre d'art y perd de sa naïveté, de sa sérénité, la vie de l'homme par contre, et par une juste compensation, y gagne puissamment en intérêt. Euripide est le premier écrivain de qui l'on puisse retracer une biographie circonstanciée, et ce privilège, il le doit moins aux compilateurs d'anecdotes qu'à l'éclat du temps où il vécut et à la force de la personnalité qui apparaît dans ses œuvres. Cet infatigable novateur n'a jamais pu se résigner à rejeter une part de ses trouvailles, à se limiter, à choisir. Ses pièces y sacrifient de leur unité, mais n'en sont que plus riches en confidences; et les grands revirements politiques de son époque ne pouvaient qu'ajouter à cette diversité. Euripide a contemplé l'apogée d'Athènes; il l'a vue, dans l'enivrement de sa puissance, se durcir et soulever contre elle une

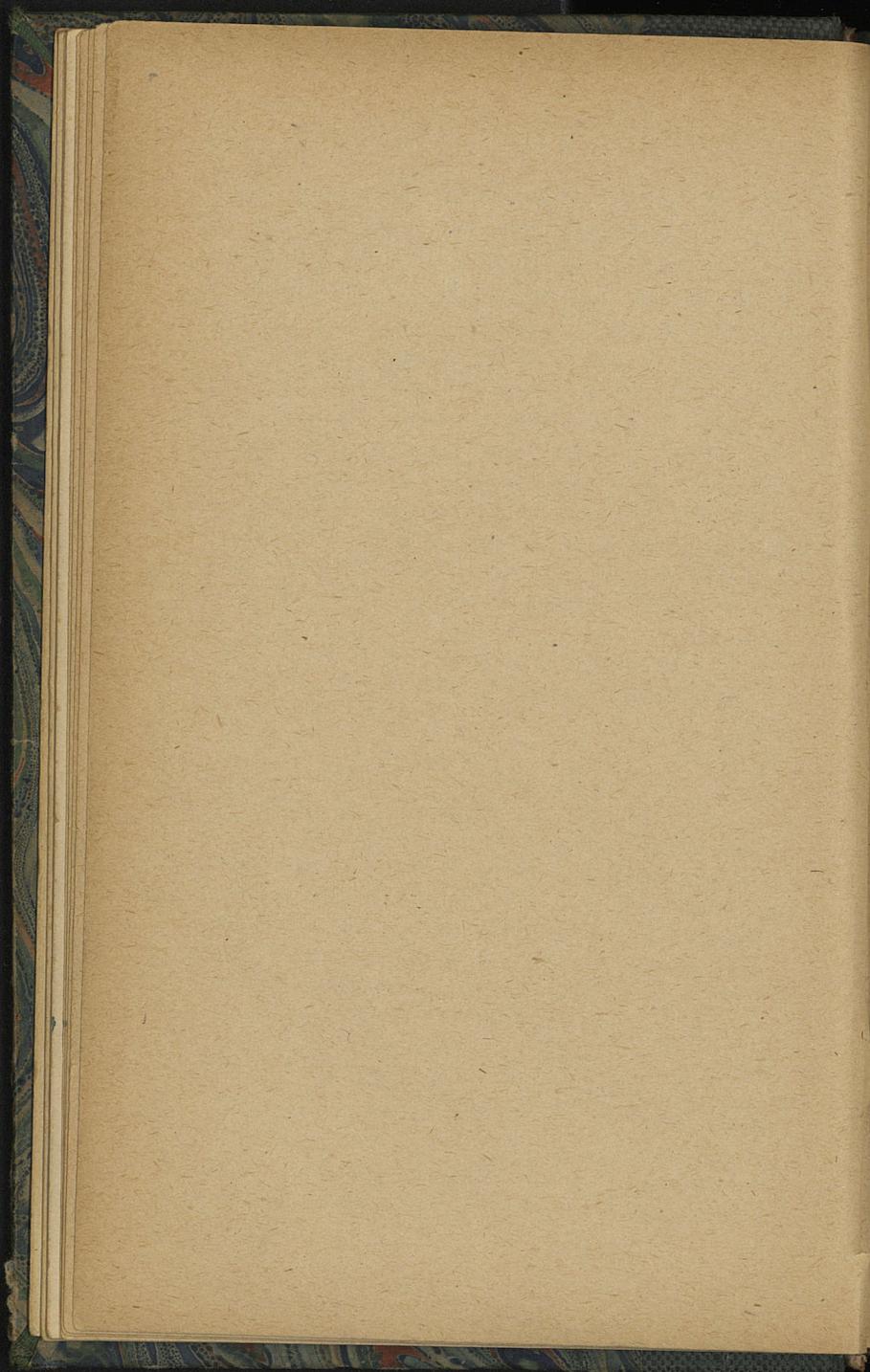
haine immense ; il a assisté à la catastrophe de ses premières défaites ; il a connu un monde nouveau, un monde d'après-guerre, sans liens avec le passé, rongé de dissensions, redevenu cruel, superstitieux, ennemi de l'intelligence. (Et si la poésie, pour nous séduire, s'accommode de recul et d'obscurité, l'histoire, pour nous toucher, veut des similitudes de situation où nous retrouvions nos propres angoisses ; or nul drame historique n'est plus émouvant, ne suscite des méditations plus actuelles que celui-là.) Toujours éloigné de la politique active, assez farouchement indépendant malgré ses succès et sa gloire, Euripide, la tête libre, n'en a que mieux épousé les grands intérêts de son pays. Et dans une certaine mesure son pays l'en récompense, puisqu'il le fait bénéficier d'un peu de la lumière dont les événements de cette brillante époque sont éclairés.

Jamais jusqu'à présent l'on n'avait essayé, à l'aide de l'histoire et de la critique littéraire, de reconstituer dans son développement intérieur, cette vie riche, diverse, illuminée par l'esprit et toute tendue vers la vision d'un monde moins injuste. La tentative de Marie Delcourt suppose à la fois une érudition précise et un sens aigu de la vie : de la vie d'un artiste dans son travail créateur, de la vie d'un homme éminent dans ses échanges avec ses grands contemporains et avec son peuple. Cette étude, conduite selon une méthode très neuve, y gagne je ne sais quoi d'alerte, d'actuel et qui adhère bien à la réalité.

Plus d'un lecteur, étonné de trouver chez le vieux poète une grandeur qu'il n'attendait pas, se sentira soudain curieux de rouvrir l'œuvre de cet homme surprenant, et, délivré de quelques préventions, recon-

*cilié avec quelques contingences dont il aura l'explication, il retrouvera, sans nul mélange, devant les admirables scènes des Bacchantes ou de l'Hippolyte couronné, la pure émotion lyrique qu'il avait pu douter d'y ressentir.*

Jean SCHLUMBERGER.



Lorsque des philologues retrouvent, sur des lambeaux de papyrus, une œuvre de l'antiquité, ils s'efforcent de déchiffrer les fragments et de les comprendre. Puis, de leur mieux, ils reconstruisent par l'imagination les lignes générales de l'ensemble, en raisonnant d'après ce qu'ils savent de l'auteur, de son œuvre et d'autres ouvrages du même genre.

Il n'est pas impossible de retracer à l'aide d'une méthode analogue la biographie du poète Euripide. Les drames de lui que nous lisons sont autant de voies bien dessinées qui nous amènent au centre de sa vie intérieure. Mais la plupart de ses poèmes sont perdus et, pour suppléer à ce qu'ils nous apprendraient, nous sommes bien obligés d'esquisser nous-mêmes les raccords.

Heureusement, nous sommes admirablement renseignés sur le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. De six en six mois on suit les variations de la politique athénienne. Les dialogues socratiques nous introduisent dans le milieu où vécut Euripide. Pour des yeux un peu habitués à regarder cette époque, elle apparaît, dans chacun de ses moments importants, comme un spectacle extrêmement varié, mais où tout reste homogène. Un détail transmis par un biographe se lie tout naturellement à une réflexion qui prolonge un vers d'Euripide, une phrase de Platon, une raillerie d'Aristophane.

Assurément, il nous est impossible de dire avec certi-

tude qu'Euripide assistait à la représentation de l'*Orestie*; Périclès, Alcibiade et Socrate à celle de *Médée*. Le fait matériel n'a que peu d'importance. Ce qui nous intéresse, c'est l'action d'Eschyle sur Euripide, l'action d'Euripide sur ses contemporains. Pour la commodité de l'exposé, nous avons supposé quelques rencontres qui, si elles n'eurent pas lieu au jour même où nous les décrivons, eurent lieu la veille ou le lendemain. L'imagination, dans les pages qui suivent, n'intervient pas autrement.

Il serait impossible de faire ici une liste des ouvrages consultés. Ceux qui s'intéressent aux études anciennes verront à première lecture tout ce que ce livre doit à l'*Eschyle* de M. Paul Mazon, à l'*Euripide* de MM. Parmentier, Méridier et Grégoire, à l'*Einleitung in die griechische Tragödie* de M. de Wilamowitz. On a beaucoup écrit sur Euripide. Dans toute cette littérature, il n'y a rien qui dépasse, en intensité et en densité, les deux courtes préfaces que M. Parmentier a écrites pour *les Troyennes* et la *Folie d'Héraclès* de la Collection Budé.

## CHAPITRE PREMIER

### TRADITIONS

Euripide est peut-être le premier poète de qui nous puissions suivre la vie intérieure au point de la traduire en termes d'aujourd'hui. C'est un homme qui vivait comme l'un de nous, qui avait une bibliothèque, chose rare à une époque où la vie intellectuelle était presque uniquement orale, qui lisait, qui travaillait, qui a aimé son temps et a souffert de ne pouvoir s'accorder avec lui.

Il a laissé une œuvre qui, par sa forme même, exclut toute confession. Mais les révélations involontaires sont les plus significatives. Le portrait que saint Augustin fait de lui-même est moins ressemblant que celui qui se dessine d'Euripide, tandis qu'on suit le chemin marqué par ses tragédies. En les lisant, et même en lisant le peu qu'on sait des pièces perdues, on voit penser et vivre un homme très intelligent, toujours tendu, incapable de considérer une opinion comme acquise. Jusqu'à son dernier jour, il remettra tout en question, idées, sentiments et jusqu'aux formes mêmes de l'art. Il est prodigieusement attachant, mais il

vous conquiert peu à peu comme il a conquis Athènes : elle a mis cinquante ans à se reconnaître dans celui de ses fils qui lui ressemblait le plus. Tellement que s'il ne restait, de tout le cinquième siècle athénien, d'autres textes que les tragédies d'Euripide, il ne manquerait presque aucun trait à l'image spirituelle que nous avons de la cité.

Il y a, dans le cas d'Euripide, ceci de curieux, que ses contemporains, et les nôtres aussi, lui ont reproché d'être trop moderne. Et comme, depuis cent cinquante ans, on aime en France que les anciens aient l'air antique, on lui préfère Sophocle et même Eschyle, car rien n'est plus prenant qu'un auteur difficile quand il écrit une langue étrangère et qu'on est décidé à mettre à le lire le temps qu'il faut. L'un et l'autre nous dépassent à souhait. Euripide au contraire nous fait rentrer en nous-mêmes et c'est là que nous le retrouverons. L'entretien pourra durer longtemps : il n'est pas de ceux qu'on épuise vite.

Avant lui, il n'y a ni poète ni philosophe dont nous connaissions la personne physique. Les portraits d'Hérodote sont des idéalizations et le Sophocle prétendu de Saint-Jean de Latran, au bras droit roulé dans son manteau, représente probablement un orateur. D'Euripide nous avons quantité de portraits. Rien qu'à Rome et à Naples, il y en a une douzaine, si ressemblants entre eux qu'on les reconnaît tout de suite en entrant dans les salles. Ce sont probablement des répliques de la statue de bronze que, vers 330, Lycurgue fit élever dans le théâtre en l'honneur des grands tragiques de l'âge précédent. Pour Euripide, le sculpteur put con-

sulter un portrait fait entre quarante et cinquante ans, à l'âge où les Grecs admiraient le génie en pleine possession de ses forces. Le front est très beau, parfaitement détendu, et les arcades sourcilières, profondes, n'ont pas une contraction ; une grande ride coupe la joue, de l'attache des narines aux commissures des lèvres. Le nez, légèrement renflé au milieu, est peu expressif, mais la bouche est charmante, très fine, un peu serrée en son milieu, la lèvre inférieure légèrement surplombée par l'autre. Il n'y a de fatigue que dans les paupières lourdes ; la bouche est d'une jeunesse extraordinaire. La barbe est courte et drue ; les cheveux, éclaircis sur le front, retombent droits et mal coupés sur un cou robuste. Le corps donne une impression de maladresse que l'on retrouve chez cet autre barbu aux yeux gonflés par l'insomnie, le philosophe Marc-Aurèle. On sent que les portraits, plus ou moins bons, sont tous ressemblants, et que si l'on rencontrait le poète dans la rue, avec ses yeux bleus dont l'iris changeant était semé de taches brunes, on le reconnaîtrait sans hésiter.

Euripide est aussi le premier poète pour qui le mot *Vie* ait le sens qu'il a pour nous, d'une durée chargée d'expérience humaine, d'une façon personnelle de se conduire et de chercher son bonheur. Cela est si vrai qu'avant lui il n'existe même rien d'analogue à ce que nous appelons une biographie. Les historiens ioniens racontent la vie d'un tel comme ils racontent la Vie de la Grèce. Ce ne sont de part et d'autre que généalogies, filiations, événements. Hérodote, qui fait tant de tableaux amusants des cours orientales, n'écrit jamais l'histoire

d'un être humain ; il n'y a qu'un fragment de ce genre dans Thucydide : les belles pages du premier livre où le récit se détend un instant pour laisser dérouler les dernières années de Thémistocle. Au contraire, Xénophon, au cours de l'*Anabase*, fait plusieurs portraits et les réussit bien. Dans l'intervalle Euripide et Socrate avaient montré qu'une vie humaine est chose digne d'intérêt : Socrate, parce qu'il parlait du moi et qu'il y reprenait sans cesse un point d'appui et un élan ; Euripide, parce qu'il accordait une telle importance à l'individu qu'après lui on ne pouvait plus considérer ni une femme, ni un esclave, comme des êtres négligeables. Aristophane se moque de lui à cause de cela et lui fait dire par Eschyle qu'il mérite la mort pour une telle innovation. Il faut comprendre Aristophane. L'ancien régime athénien, fondé sur la famille, puis sur l'État, ne pouvait survivre à l'individualisme. Dans l'évolution que la guerre du Péloponèse précipite, Euripide a joué un grand rôle, mais comme fondateur bien plus que comme destructeur. Quoi qu'en pense Aristophane, il n'a guère contribué à défaire les anciennes institutions ; en revanche, il a créé des figures nouvelles, et les êtres nés de son imagination ressemblent comme des frères aux hommes qui peuplèrent la nouvelle Athènes. La ressemblance n'est pas fortuite. D'ailleurs, dans l'échange, il a peu reçu et beaucoup donné. Même sans avoir connu Alcibiade, il aurait bien inventé son Étéocle, tandis que ceux qui l'ont suivi n'auraient pas été sans lui exactement ce qu'ils furent. Toute une génération se nourrit de lui ; elle apprend de lui que la vie a un prix infini,

que rien n'est comparable au sacrifice de celui qui meurt volontairement. Socrate agissait dans le même sens, en montrant à quelle efficacité peut parvenir une intelligence humaine si elle consent à aller droit. Ce poète et ce philosophe ont aidé des âmes à se construire. C'est pour cela que la personnalité de ceux qui les ont suivis nous paraît, comme la leur, intelligible.

Mais Euripide, dont la pensée est si claire et si proche, nous ignorons presque les détails de sa carrière. Il serait assez indifférent que nous n'en sussions rien du tout : la vie intérieure est assez riche pour nous dispenser de connaître l'autre. Ce qui est plus irritant, c'est que, de cet homme qui a rendu possible l'art des biographies, nous n'avons qu'une des biographies les plus absurdes que nous ait léguées l'antiquité. La *Vie de Sophocle* qui figure dans le manuscrit de Paris n'est dénuée ni d'intérêt ni de sens. L'auteur est un érudit qui connaît bien les sources et qui les discute, qui cite des biographes de l'école d'Aristote et des grammairiens alexandrins. La *Vie d'Euripide* est un ramassis de fragments d'origines diverses, parmi lesquels il y a des renseignements très intéressants et de parfaites niaiseries. Les premiers sont empruntés à des tables chronologiques, aux travaux de péripatéticiens ; les autres sont des anecdotes inventées après coup pour expliquer des allusions des comiques. On trouve davantage chez Plutarque, chez Athénée, chez Aulu-Gelle, qui parfois ont gardé une tradition ancienne et fondée. Mais en somme tout cela est médiocre. On se rend compte que les hommes du iv<sup>e</sup> et du iii<sup>e</sup> siècle, qui admiraient

beaucoup Euripide, étaient déroutés par la parfaite insignifiance de sa vie extérieure. Ils ne se sont pas avisés que, faute d'une biographie, ce qu'ils auraient pu nous léguer de plus précieux pour nous la laisser faire nous-mêmes, c'est la chronologie de ses œuvres.

Il y a une quinzaine d'années, on a retrouvé à Oxyrhynque, en Égypte, de longs fragments sur papyrus de la *Vie d'Euripide* de Satyros. Ce péripatéticien, qui a vécu à la fin du III<sup>e</sup> siècle ou au commencement du II<sup>e</sup>, a écrit des *Vies* qui ont été résumées plus tard par Héraclide Lembos, lequel était précisément d'Oxyrhynque, où les papyrus furent retrouvés. Ils donnent un texte bien curieux. C'est un dialogue entre un professeur très lettré et deux femmes qui ne le sont pas moins. Dans les fragments qui nous restent, ce Bellac parle des rapports du poète avec les gens de son temps, les philosophes, les comiques, les Athéniens, les Siciliens. Il étale son érudition en citations nombreuses, fort intéressantes pour nous. C'est ainsi qu'on mettait la vie des grands hommes à la portée du public alexandrin. La méthode n'était pas mauvaise. Comme introduction à l'œuvre d'Euripide, la *Vie* de Satyros valait probablement mieux que les trois quarts de nos biographies romancées.

Ce qui gêne Satyros, et ce qui nous gêne encore aujourd'hui, ce sont les souvenirs des comiques. Comment démêler le vrai du faux dans ces histoires cocasses et malveillantes ? Peut-être ferait-on mieux de les mettre tout bonnement de côté et de n'y plus penser. Mais on ne chasse pas facilement les images évoquées par Aristophane. Dans un dialogue de Platon, il suffit que la logique

grince un peu pour que Socrate apparaisse, non plus assis parmi les jeunes gens, mais tel qu'Aristophane l'a montré aux bourgeois d'Athènes en 423, suspendu dans son panier au plafond du pensoir et balancé tout pontifiant à droite et à gauche. Défaites-vous, si vous pouvez, de l'image d'Euripide dépendant du bout de son crochet la défroque de ses rois mendiants. Les biographes n'y sont pas arrivés ; la bouffonnerie des *Fêtes de Cérès* a été prise au sérieux et une tradition veut qu'Euripide ait été mis en pièces par des femmes furieuses. Quand on lit cela, on regrette le silence qui entoure la vie d'Eschyle. Lui mourut avant que fleurît l'ancienne comédie ; Aristophane, dans ses revues, ne met en scène que l'œuvre et, sur ce point, nous pouvons nous défendre. Mais Euripide, les Athéniens l'ont raillé comme ils ont raillé les philosophes, racontant avec complaisance que Thalès, en regardant les astres, tombe dans un fossé, qu'Héraclite meurt de l'hydropisie parce qu'il a exigé que les médecins le soignent à sa manière et non à la leur, et le suicide simulé d'Empédocle. En général, ils sont moins malveillants envers les poètes, mais ils savaient très bien que l'intelligence d'Euripide était une force aussi dangereuse que celle d'Héraclite. Ils ne lui ont rien pardonné, pas même d'avoir une mère qui avait vendu des légumes, alors qu'ils n'ont pas reproché à Socrate d'être le fils d'une sage-femme. Les traits essentiels d'Athènes apparaissent ainsi en deux images qui, au premier regard, ne semblent pas avoir un seul caractère commun : le visage de l'Athénien Euripide, le visage des Athéniens qui résistèrent si longtemps

à Euripide. De même, c'est Athènes qui a produit Socrate et que Socrate a aimée au point de ne pas la quitter d'un jour, mais c'est Athènes aussi qui a mis Socrate à mort. La vérité d'Athènes, on se tromperait en la cherchant dans Euripide et Socrate seuls, ou dans les Athéniens seuls. Elle est dans la lutte d'Euripide et Socrate contre les Athéniens, et ce furent les Athéniens qui, vaincus enfin, demandèrent grâce. Cent ans après la mort d'Euripide, le poète comique Philémon disait que, s'il était sûr que les morts ne perdissent point le sentiment, il se pendrait pour revoir Euripide.

Parmi toutes les traditions dont il faut composer cette biographie, les seules qui aient de la beauté sont celles qui sont relatives aux dates. Les anciens aimaient à les solliciter pour en tirer des symboles. Le même Héraclide Lembos d'Oxyrhynque et le grammairien Sotion avaient mis à la mode les *Successions des philosophes*, montrant comment les nouveaux venus apparaissent à point nommé pour prendre l'héritage des maîtres qui meurent. Plus tard, on raconta que Virgile était né le jour où Lucrèce prit la toge virile. La chronique de Paros indique une succession analogue qui, avec une singulière clairvoyance, tend à faire d'Euripide l'héritier d'Eschyle. Elle veut qu'il soit né en 485/4, l'année où Eschyle remporta sa première victoire, et qu'il ait fait jouer sa première pièce en 455/4, l'année où Eschyle mourut. Tant l'on sentait bien que c'est Euripide qui est venu relever le vieux poète à son poste de maître à penser.

D'autre part, Euripide est mort probablement en 406, l'année de la victoire des Arginuses. Deux

ans après, Lysandre entrait à Athènes, le 16 de munychion <sup>1</sup>, jour anniversaire de Salamine, et tout le monde comprenait que l'époque ouverte en 480 était définitivement close. Or, on savait qu'Euripide était né à Salamine. Comme il serait beau que ce fût l'année même, le jour même de la bataille ; que sa mère, enceinte de lui, eût fui Athènes saccagée et l'eût mis au monde dans l'île d'Ajax, pendant que se décidait le sort de la Grèce ! Ainsi, la vie de celui qui a tant aimé la mer serait exactement comprise entre la première et la dernière des victoires navales d'Athènes.

Enfin, l'historien Timée faisait remarquer qu'Euripide est mort le jour où Denys l'Ancien est devenu tyran de Syracuse, comme si le sort s'était amusé à faire sortir du théâtre celui qui avait créé des tragédies, pour introduire par l'autre côté celui qui allait les vivre.

Tous les critiques modernes empruntent à Lessing le synchronisme de Salamine : ce jour-là, Eschyle s'est battu sur la flotte, Sophocle a dansé le péan de la victoire et Euripide est né. Aucun des anciens n'a fait le rapprochement, tant ils songeaient peu à mettre en rapport la vie d'Euripide avec celle de Sophocle.

\*  
\* \*

Les œuvres mêmes qui restent d'Euripide nous renseignent mal sur l'idée qu'on s'est faite de lui dans les siècles suivants. D'Eschyle on a conservé

1. C'était le jour où l'on fêtait en Attique le souvenir de la bataille qui eut lieu le 19 de boédromion,

sept tragédies et sept également de Sophocle, choisies comme les plus belles par les critiques de l'époque romaine. Il faut espérer qu'ils avaient le goût bon. L'école d'Alexandrie avait déjà laissé perdre certaines parties de l'héritage antique ; elle connaissait mal Eschyle et n'avait plus même les manuscrits de certains drames satyriques d'Euripide. De celui-ci dix-neuf drames ont été sauvés, qu'on a voulu diviser en deux groupes : dix pièces, qui nous sont parvenues sans gloses anciennes ni commentaires, représenteraient quelques volumes dépareillés des *Œuvres complètes*. Les neuf autres, accompagnées de notes en marge des manuscrits, seraient un triage fait par un éditeur qui avait entre les mains, à peu de chose près, les quatre-vingt-douze drames d'Euripide.

Si cela était exact, le choix aurait été bien mal fait. Il contient *Rhésus* qui évidemment n'est pas d'Euripide, *Andromaque* dont le commentateur lui-même dit en l'introduisant que c'est une pièce de second ordre ; il ne contient pas des drames qui furent célèbres dans toute l'antiquité et représentés dans le monde grec tout entier, comme *Antiope* et cette charmante *Andromède* qui, trop bien jouée par le tragédien Archélaos, rendit complètement fous les habitants d'Abdère.

A vrai dire, il serait bien étonnant que les éditions d'Euripide eussent la même histoire que celles d'Eschyle et de Sophocle. Au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, on ne lisait plus couramment, d'Eschyle, que les sept pièces que nous avons. Il y avait probablement des exemplaires plus complets dans la bibliothèque d'Alexandrie, mais on n'en a rien

retrouvé. De même, aujourd'hui, on a dans toutes les familles un choix de Corneille, et c'est presque partout le même.

Mais Euripide, jusqu'aux confins de la barbarie, était encore un poète lu, aimé, joué. Les tragiques latins l'avaient connu et imité. Un éditeur aurait difficilement pu imposer un triage qui laissât définitivement tomber dans l'oubli neuf drames sur dix. Assurément, à l'époque d'Hadrien, plus personne ne lisait toute l'œuvre d'Euripide, mais on la connaissait encore bien et chacun y prenait ce qui lui plaisait. De même, de nos jours, beaucoup de gens n'ont lu ni *Alexandre*, ni la *Thébaïde*, mais Racine est un poète trop mêlé à notre vie pour que les éditeurs l'aient pu ramener, comme on a fait de Corneille, aux dimensions d'un petit volume. On publie des choix de deux ou trois pièces de Racine en édition de luxe ou en édition populaire, mais ce ne sont pas toujours les mêmes qui sont prises.

En dehors des pièces sauvées, il nous reste un volume de fragments. Les uns proviennent de citations ou de florilèges, les autres sont arrivés par hasard, sur des lambeaux de papyrus retrouvés en Égypte. Est-il besoin de dire que les seconds, malgré leurs mutilations, sont les plus précieux ? Pour expliquer les premiers, on aurait besoin de leur contexte perdu, et, pour les comprendre, il faut les dégager d'abord du raisonnement où ils sont utilisés.

Les résumés des pièces perdues sont aussi intéressants que les fragments. Euripide a été un prodigieux rénovateur de légendes et les mythographes

sont remplis de lui. Dans une religion qui n'a pas de dogmes, les poètes font ce qu'ils veulent des traditions relatives aux dieux et aux héros. Ils les modifient et les interprètent. Autant qu'Homère, les tragiques ont été des créateurs dans l'ordre religieux et il n'est pas un mythe qu'Euripide n'ait gonflé d'un sens nouveau et inattendu. Les artistes le savaient bien, eux qui prenaient leurs sujets dans la légende héroïque et divine. Toute œuvre poétique était une source où peintres et sculpteurs venaient puiser, non qu'ils voulussent s'inspirer du poète, mais parce que, grâce au poète, un vieux conte leur était apparu rajeuni, plus charmant ou plus pathétique ; à l'époque où le sillage d'Euripide se dessine dans la Comédie nouvelle, qui vient de lui, il est lu dans les ateliers d'artistes et l'on retrouve son influence dans des œuvres dont chacune, heureusement, n'a pas les dimensions du Taureau Farnèse. Sa vie a été toute repliée ; il ne s'est voulu qu'une activité intérieure, mais à peine est-il mort que son influence rayonne d'autant plus loin qu'il s'est plus vigoureusement concentré, comme un cœur qui lance le sang dans les veines après une puissante contraction.

## CHAPITRE II

### SUR LES MURS D'UNE VILLE DÉVASTÉE

Les parents d'Euripide, Mnésarchos et Clito, avaient un bien à Salamine et une maison dans le deme de Phlya, qui était un village de petits propriétaires au nord de l'Hymette. Salamine était autrement agréable à habiter. Euripide, qui y fut heureux, l'appelle l'île heureuse « nourrice d'abeilles, battue des flots, inclinée vers les saintes collines de la brillante Athènes ». C'est une terre assez pauvre et nue qui produit plus d'orge que de blé. On y respire l'odeur salée des vagues et le parfum des bruyères qui couvrent les pentes sèches. Si Euripide, qui est né à Salamine, a tant aimé l'île d'Ajax, c'est qu'il y a couru, joué et fait du canotage. Plus tard, lorsqu'il préparait une pièce, c'est à Salamine qu'il venait l'écrire.

Dans la propriété de ses parents, il y avait une grotte bien aménagée, largement ouverte sur la mer, où il passait de longues heures à travailler en silence. Bien longtemps après, on la faisait encore visiter aux curieux. Aulu-Gelle raconte qu'il y a passé et se croit obligé de trouver l'endroit

« très sombre et très effrayant », tant les commentateurs l'ont hypnotisé qui s'accordent à donner au visage d'Euripide l'expression de la Mélancholia de Dürer, accoudée dans les toiles d'araignées, parmi ses livres et ses compas. Peut-être aussi les guides du second siècle de notre ère montraient-ils une caverne accordée à l'idée qu'eux-mêmes se faisaient du poète. Cette idée, ils voudraient nous l'imposer. Il faut faire effort pour s'imaginer Euripide autrement que vieux, le front dégarni, les yeux creusés, la bouche triste, comme pour être bien sûr que le Charlemagne de Roncevaux était jeune et n'avait point la barbe blanche.

Aucun souvenir ne nous a été gardé du temps où le fils de Mnésarque et de Clito jouait aux dés sur la plage de Salamine. Les anciens aimaient à répéter des légendes pleines de sens qui montrent que les grands hommes sont désignés depuis l'enfance. Des abeilles vinrent déposer du miel sur les lèvres de Pindare endormi. Thucydide adolescent fondit en larmes en écoutant Hérodote lire des fragments de ses histoires. Sophocle, à quinze ans, était si beau qu'il fut choisi pour danser devant Apollon le péan de la victoire navale. Rien de semblable pour l'enfance d'Euripide. Quelques faits racontés sèchement par des biographes qui ont essayé de comprendre les allusions des comiques et de les concilier avec l'une ou l'autre chronique conservée par hasard ; en fond de tableau, ce que Thucydide et Plutarque donnent à penser sur les vingt-cinq premières des Cinquante Années de la Paix Athénienne.

Mnésarque était un petit propriétaire qui avait

épousé une femme de la noblesse. Ainsi le bonhomme Strepsiade obtint la main d'une Alcméonide. Cela se passait à l'époque où Athènes devenait une cité industrielle : les biens-fonds diminuaient de valeur et l'on commençait à trouver ridicule la vie étriquée des hobereaux de village. Sophocle, fils d'un fabricant d'armes, avait une grande fortune ; jamais les comiques ne songèrent à se moquer de lui parce que ses biens lui venaient d'une activité « vile et mécanique ». Mnésarque et Clito, qui eurent des débuts difficiles, finirent par être très à leur aise. Leur fils eut une admirable bibliothèque dont on parla plus tard comme de celle des tyrans de Samos et d'Athènes, comme de la collection d'Aristote : cela représentait un grand luxe. Et il vécut sans rien faire, ce qui en est un autre.

A vrai dire, un poète, au v<sup>e</sup> siècle, pouvait à la rigueur gagner sa vie avec sa plume. Aux Panathénées, le citharède classé premier recevait une couronne d'olivier en or, de mille drachmes, et cinq cents drachmes en argent. D'après cela, on peut s'imaginer ce que représentaient les prix donnés pour les concours dramatiques. Avec un peu de chance et de popularité, il y avait même moyen de s'enrichir. Mais Euripide ne fut classé premier que quatre fois de son vivant. Si ses parents n'avaient pas travaillé pour lui, il n'aurait pas pu vivre si détaché des biens de ce monde. Comme il avait dépensé, avec le revenu, une partie du capital, ses fils durent gagner leur vie, l'aîné comme marchand, le second comme acteur, le plus jeune fut poète tragique comme son père.

Les comiques se sont abondamment moqués

des parents d'Euripide, disant que Mnésarque était cabaretier et Clito marchande de cerfeuil. Une scène de revue ne porte que si elle utilise au moins un détail authentique ; encore faut-il l'interpréter. A l'époque d'Aristophane, pour être considéré à Athènes comme un gentleman, il faut avoir de vingt à trente hectares de terres plantés en blé, en oliviers ou en vignes, qu'on visite chaque jour à cheval ou à pied, bon moyen de garder de l'entraînement et de voir si les esclaves travaillent. Ainsi faisait Xénophon qui se levait de grand matin pour être à Athènes dès l'ouverture de l'assemblée, quand il estimait que l'ordre du jour en valait la peine, puis il revenait inspecter tout le domaine et ne renvoyait son cheval qu'après s'être exercé avec lui à sauter haies et fossés comme on le fait en campagne.

Quant aux petits propriétaires, qui, comme Hésiode, travaillaient parmi leurs ouvriers, semant, moissonnant et fabriquant eux-mêmes leurs instruments aratoires, on les trouvait de plus en plus ridicules. Aristophane et tous les poètes du siècle suivant reprendront le type du Rustre, bonhomme regardant, âpre au gain et au travail, qui sent la vendange, le fromage et la laine. Les villages de la plaine et de la côte étaient habités par des gens de cette espèce ; c'est parmi eux qu'Aristophane a pris le Dicéopolis des *Acharniens*, les choreutes de la *Paix*, Strepsiade et Chrémyle, et il les a dessinés avec une tendresse narquoise et bourrue.

Mnésarque et Clito ont dû vivre de la sorte, apportant à leur métier plus d'ingéniosité et de

passion que ne le voulaient les convenances du temps, surtout lorsqu'il s'agissait d'une famille ancienne, apparentée à la noblesse. Périclès a beau dire que ce qui est honteux à Athènes, ce n'est pas d'être pauvre, mais de ne rien faire pour sortir de pauvreté. Quelques années après sa mort, on tourne en ridicule le brave général Lamachos parce qu'il est pauvre, et, au temps de Démotènes, une loi protège les petits bourgeois contre ceux qui auraient reproché à un citoyen ou à une citoyenne l'argent gagné sur le marché. En somme, Plutarque traduit fort bien le sentiment courant lorsqu'il dit que « des biens de la fortune, nous aimons la fruition et la possession, c'est pourquoi nous sommes bien contents de les avoir des autres ». Mnésarque et Clito ont dû sacrifier quelques préjugés à la bonne administration de leur bien, Clito surtout, qui eut le tort de s'occuper personnellement des affaires, ce qui était fait pour choquer des Athéniens. Une femme doit vivre dans sa maison, reine de sa ruche bien fermée, et n'en point sortir. Il est bien entendu qu'elle ne peut rien gagner et que le travail manuel est réservé aux esclaves. Que Mnésarque se soit avisé de débiter en personne son vin ou son huile, que Clito ait débattu elle-même le prix de ses fruits et de ses olives, cela suffit pour que les comiques aient fait rire en les représentant comme de petits marchands, à une époque où leur fils était au premier rang des célébrités athéniennes.

On s'est étonné parfois qu'Aristophane se fût amusé à parler du cerfeuil que vendait Clito à une époque où, Euripide ayant plus de cinquante

ans, sa mère devait être bien vieille, à supposer qu'elle vécut encore. Mais le détail ne pouvait être drôle que s'il contrastait avec la situation acquise par le poète. Vers 423, Euripide a été l'ami d'Anaxagore et il a connu autour de lui les hommes les plus distingués d'Athènes. Il commence à se lier avec Agathon, le prince de la jeunesse dorée. Lui-même fait figure de grand seigneur, non certes par son luxe, mais à force de se tenir éloigné de tout ce qui ressemble aux places ou aux honneurs. Timide, il paraît distant. Il n'est personne en ville qu'on aborde moins facilement, pas même le grand Sophocle, qui est un poète bien plus heureux et fêté que lui. A ces gens qui se taisent lorsqu'Euripide passe, quel plaisir de rappeler qu'il n'est après tout que le fils de Clito qui leur vendait autrefois ses légumes à bon prix !

Plus tard, les biographes, qui ne sentaient plus le piquant de la chose, n'ont pas compris qu'on reprochât au poète une origine qui n'avait rien d'humiliant. Ils ont voulu savoir pourquoi l'on avait fait si peu de cas des parents d'Euripide, et l'un d'eux raconte que Mnésarque fut banni comme banqueroutier. Tout cela prouve simplement que le ménage eut des difficultés d'argent et n'en sortit pas sans peine. Clito fut probablement âpre au gain ; bien des nuits, avant l'échéance, durent lui paraître longues et vides de sommeil.

Cette mère active, industrieuse, qui marche si légèrement à l'encontre des idées reçues, on imagine aisément qu'elle agit sur le développement de son fils. Sans elle, eût-il parlé avec tant de chaleur de l'amour des mères pour leurs enfants ? Eût-il

pensé que l'âme des femmes valût toute l'attention qu'il leur apporte ? Dans plusieurs tragédies, le chœur est composé de femmes qui parlent de leurs travaux, de l'eau qu'elles portent, du linge qu'elles vont laver à la fontaine : en lisant ces passages, est-il interdit de penser à un enfant suspendu aux jupes de sa mère, et qui suit Clito allant et venant à travers la ferme ?

\*  
\* \* \*

La famille va de Salamine à Phlya selon l'ordre des travaux. Et, de Phlya, Mnésarque se rend à Athènes pour ses affaires, et aussi pour l'Assemblée lorsque le débat l'intéresse. Que le spectacle d'Athènes en ces années-là est passionnant pour des yeux qui s'ouvrent !

Après Salamine et Platées, la population, qui avait fui devant l'invasion, est rentrée en foule, campant parmi les ruines de la ville saccagée. Les pierres sont encore noircies par la fumée des incendies. Dès que les premières maisons sont sorties de terre, Thémistocle a ordonné de construire le mur d'enceinte. Mais les Spartiates ne désirent pas qu'il y ait des places fortes en dehors du Péloponèse. Thémistocle part pour Lacédémone, ambassadeur solennel et narquois ; il obtient qu'on attende et qu'on attende encore avant de prendre une décision. Pendant ce temps, les archontes réquisitionnent toute la population, qui se met au travail, et le mur existe avant que Sparte se soit décidée ! Quel bon tour on a joué aux Spartiates ! On va si vite en besogne que l'on entasse les maté-

riaux sans même prendre le temps de les tailler. C'est par le mur du Nord que l'on commence ; il surplombe les Longues Roches qui descendent à pic vers la plaine, creusées de grottes pleines de souvenirs et d'ex-voto. Les fondations sont faites de pierres brutes, telles qu'elles ont été apportées. Par-dessus, on a mis des stèles funéraires, des colonnes provenant de la ruine récente, vingt-deux tambours en marbre pentélique non cannelés, qui avaient été préparés pour le Parthénon de 480 et qui restaient salis par les flammes, puis des tambours de colonnes et des chapiteaux, des architraves, des triglyphes et des corniches en tuf, des métopes en marbre provenant d'un très vieux temple embelli au vi<sup>e</sup> siècle par la magnificence des tyrans et détruit par Xercès. On traite comme des carrières les cimetières et les monuments. Vieux souvenirs d'une ville saccagée, pourquoi les conserver ? On rebâtera d'autres monuments tout neufs et brillants, trente ans plus tard, quand on aura du temps et de l'argent. Il s'agit bien d'art en ce moment ! Il s'agit de se défendre et de vivre, après la terrible alerte qui a révélé à tous le goût délicieux de la vie. Jamais peut-être une génération n'a eu plus d'appétit que les enfants qui jouèrent à cache-cache dans cet immense chantier de construction.

Malgré tant de diligence, l'Acropole est encore démantelée quand Thémistocle s'en va. Cimon doit gagner la bataille de l'Eurymédon et faire du butin pour pouvoir construire le mur au Sud, beau et puissant travail au profil en pyramide, où chaque rang de pierre fait degré sur le rang inférieur.

Là aussi on employa des tambours de colonnes provenant d'un ancien temple. Mais cette fois on était moins pressé et on les retaila, non si parfaitement qu'il n'y reste encore aujourd'hui des traces de cannelures.

Puis on construit l'enceinte qui fait, de la ville et des ports, une unité : vieux rêve formé par Thémistocle du temps qu'il était archonte, avant l'invasion, et qu'il commence de réaliser après le départ du Perse : dix kilomètres de muraille qui vont de l'ouest de Krommydaru jusqu'à Phalère, la belle rade où depuis des siècles on halait les bateaux sur le sable. Admirable ouvrage, entièrement fait de pierres sans blocage ni mortier, maintenues par des crampons de fer scellés avec du plomb. A l'intérieur s'épanouissent les nouveaux ports : Zéa et Munychie où viennent les navires de guerre, et le Pirée qui deviendra le grand port commercial après qu'Égine aura été détruite. On construit vingt trières par an et pour cela tout un peuple de maçons, de charpentiers et de marins envahit Athènes. Thémistocle, qui a besoin d'ouvriers, supprime provisoirement la taxe que payaient les immigrants pour s'établir. Dans cette ville nouvelle et bourdonnante, les vieux Athéniens commencent à ne plus se sentir chez eux ; on se retourne avec curiosité au passage de ceux qui ont gardé la longue robe de lin à la vieille mode et les cheveux relevés à l'ionienne en un chignon fixé par une cigale d'or.

Pendant, on tenait bien serrés les liens entre cette époque et celle qui avait donné la victoire. Thémistocle en exil, ce fut Cimon fils de Miltiade

qui dirigea la politique d'Athènes. En 469, il prit Scyros, où Thésée était mort. La pythie avait conseillé aux Athéniens de ramener chez eux les os du héros, mais elle les avait avertis qu'il serait difficile de retrouver la sépulture, plus difficile encore de braver les représailles des habitants. Cimon fut guidé par un aigle qui alla frapper un tertre des griffes et du bec. On y trouva un grand corps avec la pointe d'une lance de bronze et une épée. Cimon ramena les reliques, qui furent reçues à grande joie, dit Plutarque, « avec processions et sacrifices magnifiques, ni plus ni moins que si c'eût été Thésée lui-même vivant qui fût retourné en la ville ». Parmi la foule, il y avait encore des combattants de Marathon auxquels il était apparu en armes, attaquant à leur tête les barbares.

Homère ne connaît pas Thésée, et Pindare ne paraît pas savoir grand chose sur son compte. A une ville renouvelée, il faut un héros jeune et de jeunes poètes. On joue des dithyrambes écrits par Bacchylide à la louange de Thésée et de sa chère Attique. La légende favorite est celle des sept jeunes gens et des sept jeunes filles qu'Athènes devait envoyer pendant neuf ans vers la Crète en tribut expiatoire. Le fils aîné de Minos, Androgée, avait été tué traîtreusement en Attique ; les dieux et Minos avaient exigé des victimes qui disparaissaient dans le labyrinthe sans qu'on sût ce qu'il en advenait. La troisième année, c'est Thésée qui conduit l'expédition, mais voilà que Minos s'empare d'Éribée, une des jeunes filles, et veut s'emparer d'elle. Elle appelle Thésée au secours. Les deux rois s'affrontent, chacun d'eux mettant

l'autre au défi de prouver son origine divine. Zeus reconnaît son fils Minos par le signe d'un éclair au ciel. Quant à Thésée, qu'il aille reprendre au fond de la mer l'anneau que le roi de Crète y lance. Il saura le retrouver, s'il est vrai qu'il est fils de Posidon. Thésée plonge et des dauphins l'emportent aux demeures d'Amphitrite d'où il remonte victorieux, tenant l'anneau. Minos est un tyran brutal. Les Athéniens peindront toujours ainsi ce roi très sage qui devint juge aux Enfers, tant il leur déplait de se souvenir que l'Attique autrefois payait tribut à la Crète. Puis Thésée tue le Minotaure et ramène les jeunes gens délivrés. Mais son vieux père Égée, trompé par la voile noire de la galère, croit son fils mort et se tue, lui laissant la royauté.

Il y a des fêtes en Attique pour chaque détail du voyage en Crète : elles racontent le départ, la marche du bateau, la mort d'Égée et le deuil d'Athènes. Comme Thésée, avec les jeunes gens sauvés, s'était rendu à Délos pour faire un sacrifice d'actions de grâces, les Athéniens y envoyaient chaque année une trière qui, quelques siècles après, était toujours la trière de Thésée, comme le couteau de Jeannot est encore le couteau de Jeannot après qu'on a remplacé le manche et la lame. Fêtes religieuses et fêtes poétiques célèbrent le héros chevaleresque et législateur qui a fait une unité vivante des villages dispersés de la presqu'île. Dans cette ville où l'on n'a pas d'argent (sur les fondations énormes du grand temple commencé dans l'Acropole avant 480, l'herbe poussera pendant trente années avant que les ouvriers y reviennent), on trouve de quoi bâtir un tout petit Théséion.

Micon, qui le décore, y peint l'épisode crétois. Partout les exploits d'Héraclès font pendant aux exploits de son ami Thésée, mais les jeunes gens qui récitent les vers d'Homère haussent les épaules lorsqu'on leur parle d'Héraclès. Ce lourd Dorien n'est pas de leur race. Thésée est intelligent et généreux ; il a dompté les brigands et donné de bonnes lois. Si l'Attique règne un jour dans la Grèce, elle le devra à Thésée qui a inspiré Solon et Thémistocle. Un culte nouveau, exalté par des événements récents, à ce peuple jeune parle surtout d'avenir.

Telle est l'Athènes où Euripide fut élevé. On y parle du passé avec un profond respect, mais les traditions dans la balance pèsent moins que les projets. Ceux de sa famille aussi s'occupent plus de gagner de l'argent que de colliger pieusement de vieux souvenirs. Grandir dans une ville dévastée, dans une maison où l'on n'a point de préjugés, admirable condition pour donner à un jeune homme la plus complète liberté d'esprit. Peu d'intelligences eurent des articulations aussi souples que la sienne.

Les biographes rapportent qu'il fut échanson et porte-torche d'Apollon Zostérios et d'Apollon Délilien dans les fêtes de la Nativité. Non loin de Phlya, au cap Zoster, où l'Hymette descend vers la mer, une vieille tradition disait qu'Apollon était né et que des chiens l'avaient trouvé exposé. Plus tard, pour concilier la légende avec celle de Délos, on dit que Latone n'y avait pas mis les Jumeaux au monde, mais que, sur le point d'accoucher, elle y avait défait sa ceinture. Le culte

d'Apollon Zostérios n'était qu'une fête de paroisse. Celui d'Apollon Délilien se célébrait bruyamment le 7 de thargélion ; les danseurs costumés en satyres menaient grand fracas en écartant de Latone Héra hostile, et, pour soutenir leur ardeur, des jeunes garçons leur versaient à boire. Ainsi les archives du temple d'Apollon-aux-Lauriers, à Phlya, conservèrent le nom d'Euripide échanson. Et, un siècle plus tard, Théophraste le retrouva avec l'espèce d'émotion que nous donne le nom de Goethe dans une liste d'étudiants.

Au moment où la Confédération venait de se fonder, où les navires s'en allaient porter vers l'île les contributions de chaque ville, aucun culte n'avait plus d'éclat que celui de l'Apollon Délilien. Aucun ne pouvait davantage séduire l'âme d'un adolescent. La plus ancienne des œuvres sauvées d'Euripide, *Alceste*, s'ouvre par l'apparition d'Apollon. Le dieu est debout devant la maison d'Admète, un grand arc à la main, tel qu'il est au début de l'Iliade. Ainsi l'enfant Euripide se le représentait tandis qu'il portait la torche et la coupe dans ses fêtes ; l'image dessinée par l'homme de quarante ans a la pure fraîcheur d'un souvenir de jeunesse. Lorsqu'il met en scène Ion consacré en naissant au dieu de Delphes et grandi dans les cérémonies du temple, s'il marque si finement le zèle important et consciencieux de l'enfant de chœur, c'est qu'il se souvient du temps où lui-même et ses camarades suivaient de tout leur sérieux la mécanique compliquée des processions et des sacrifices.

Il reçut l'éducation qu'Aristophane admire tant et qui le laissa, lui, profondément insatisfait. Aller à

l'école en rangs bien ordonnés, régler son pas sur le Chant à Pallas preneuse de villes, rien de mieux pour donner aux muscles l'habitude du rythme, pour accorder toutes les fibres de l'être adolescent. Mais les vieux poètes n'ont connu que les idées de leur temps et le temps présent est créateur d'idées nouvelles. Euripide récite avec déférence les morceaux d'Homère qu'on lui donne à apprendre, mais combien Eschyle lui paraît plus grand que Théognis !

Une vieille tradition veut qu'il ait appris la peinture et qu'il y ait excellé à tel point qu'on montrait de lui un tableau à Mégare. Ainsi Goethe s'amusait à graver sur bois des natures mortes et des paysages. Il est difficile de savoir si le biographe rapporte là un fait authentique ou s'il l'invente parce qu'Euripide prend plaisir à décrire des tableaux et que souvent on le voit travailler à la manière d'un peintre, détachant le détail comme d'un coup de crayon. Du reste, Eschyle et surtout Sophocle ont bien plus que lui le don de rendre sensible d'un mot le caractère et le charme complexes d'un paysage. Euripide est un cérébral pour qui le monde extérieur existe ; il est servi par une imagination visuelle qui recompose le réel avec une telle netteté, une telle minutie, qu'on sera toujours tenté d'exagérer dans son œuvre la part de ce qu'il a vu lui-même.

Aulu-Gelle raconte aussi qu'à sa naissance des Chaldéens tirèrent à Mnésarque l'horoscope de l'enfant, disant qu'il serait vainqueur dans des concours. Le père le fit préparer aux jeux et le jeune homme eut à cœur de remporter deux vic-

toires gymniques avant de déclarer qu'on avait fait fausse route. L'histoire ressemble à d'autres, inventées après coup, d'oracles mal interprétés et elle pourrait bien avoir été fabriquée de toutes pièces. Les critiques, déroutés par la mobilité d'esprit d'un poète qui se renouvelait sans cesse, devaient essayer d'expliquer ses variations par les tâtonnements de son adolescence. Pour ce qui est de l'athlétique, il est certain qu'il déteste singulièrement les professionnels. Il décrit des mouvements, des efforts, des tours avec une complaisance qui montre qu'il a connu les plaisirs et la fatigue des sports. Quant aux athlètes, il parle de ces masses de chair et de la popularité tapageuse qui les entoure avec une irritation qu'un spiritualiste peut trouver en soi-même. Cependant, il paraît bien les avoir connus de près et avoir fait des expériences personnelles qui lui ont laissé de mauvais souvenirs.

Ceux qui n'ont pu admettre qu'il ait eu une jeunesse disent qu'après avoir renoncé à la peinture et à l'athlétique, il devint l'élève de Prodicos pour la rhétorique, de Socrate pour la morale, d'Anaxagore pour la philosophie. Mais Prodicos et Socrate étaient un peu plus jeunes que lui et Anaxagore, qui n'arriva à Athènes que vers 460, eut probablement autre chose à faire, pendant les premières années de son séjour, qu'à écouter cet adolescent timide et sérieux qui terminait à peine son service militaire. Le vrai maître d'Euripide, — tu sei lo mio maestro e lo mio autore — jusqu'au moment où il donnera lui-même, à vingt-cinq ans, sa première pièce, c'est Eschyle.

### CHAPITRE III

ESCHYLE

Peut-être n'y a-t-il pas, dans toute l'histoire d'Athènes, deux esprits plus étroitement apparentés qu'Eschyle et Euripide. On s'est tant plu à les opposer comme poètes tragiques qu'on en est arrivé à oublier leur parenté foncière. Le trait commun entre eux, c'est que, dans les antiques légendes, ils cherchent avant tout l'homme éternel. Pour son plaisir, Euripide vieillissant découpera dans les contes des chœurs charmants où, comme sur les carrés d'une image d'Épinal, on voit l'agneau d'or amené par le dieu Pan qui joue du chalumeau, puis Mycènes accueillant par des danses la merveille porte-bonheur, puis la femme d'Atrée livrant l'agneau à Thyeste et, pour finir, le soleil changeant son cours devant l'horreur d'un tel forfait. Ainsi, sur les murs de la Librairie de Sienne, Pinturicchio a peint les faits et gestes du pape Aeneas Sylvius Piccolomini. Et il est permis d'imaginer à la musique d'Euripide le même coloris franc, clair et pauvre qu'aux figures de Pinturicchio.

Cependant, dans les tragédies de l'âge mûr, il n'y a rien de semblable.

Là, Euripide, comme Eschyle, prend dans les vieilles fables des cas psychologiques. Au cours d'une tragédie, des questions naissent, aussi nouvelles que les hypothèses des philosophes ioniens sur la matière primordiale. Il est remarquable que les choses de la nature aient éveillé l'esprit de recherche en Ionie un siècle et demi avant qu'on songeât à critiquer les idées reçues sur la conduite de la vie. Faire la raison juge en matière de devoir, c'est une invention tout attique pour laquelle Socrate a eu deux précurseurs, Eschyle et Euripide. Ceux-ci, les premiers, instamment, explicitement, ont interrogé la tradition religieuse qui a fait partie de leur éducation. Et lorsqu'on voit ce que leur a coûté chaque réponse, on comprend que la plupart des Grecs aient trouvé plus économique d'aller consulter les oracles.

La religion grecque n'a pas de dogme : les légendes viennent on ne sait d'où, chaque poète les interprète et les transforme comme il lui plaît. La morale se réduit à quelques conseils : qu'il faut honorer les dieux, nourrir ses parents, respecter ses hôtes et accueillir les suppliants. Dans tous les pays du monde on a réfléchi aux questions de morale, mais aucun peuple ne les a abordées avec une pareille liberté d'esprit. En voyant cela, on se dit qu'un Grec pouvait facilement concilier l'esprit critique avec l'esprit religieux.

Seulement, la religion est surtout un aspect de la vie civique ; les cérémonies font partie de l'État et l'État serait incomplet sans elles. Et cela va

singulièrement gêner ceux qui cherchent le divin. La plupart des Grecs sont timorés, les uns pour des raisons d'ordre pratique, parce qu'ils ont appris, par expérience, que l'esprit critique ne vaut rien dans la vie active ; les autres sont superstitieux, précisément parce que la religion traditionnelle ne canalise pas le sentiment du mystère au profit de quelques dogmes imposés, que rares sont les esprits capables de rester vacants, et que la peur de l'inconnu a vite fait de boucher les avenues d'une âme qui ne se défend pas. On condamne le meurtrier à l'exil, parce que la tache qu'il porte est souillure pour tout le groupe dont il fait partie, et l'on ne songe pas à distinguer entre celui qui a tué délibérément et celui qui a tué par imprudence. On condamne les enfants avec les parents, toute la cité à cause d'un citoyen. La faute est comprise comme une maladie héréditaire et épidémique. Quel effrayant travail que de mettre un ordre dans une pareille confusion !

En somme, pour des hommes comme Eschyle, Anaxagore, Euripide, Socrate, il s'agit de se faire ce que nous appelons, nous, une religion. En eux, pour créer une croyance, l'intelligence travaille aussi durement, aussi rigoureusement que pour créer une opinion scientifique. Assurément, aucun chrétien n'admet que la foi puisse être purement passive. Le fidèle adhère au dogme par un mouvement de la volonté, après quoi il aura sa conduite à conformer à sa croyance, et tout cela est activité. Mais, puisque foi veut dire confiance, il y a tout de même, pour l'intelligence, une rémission qui est totale aux moments où l'être s'abandonne à

Dieu. Se représente-t-on ce que pouvait être la tension d'esprit dans laquelle ont vécu des hommes pour qui la notion même de foi aurait été intelligible ?

Sophocle lui-même n'est nullement ce que nous appellerions un croyant. Il accepte les mythes tels qu'ils lui sont offerts par la tradition, ce qui ne veut du reste pas dire qu'il s'abstienne d'y chercher pour son compte des causes et des effets. Mais, comme artiste, il choisit de les traiter uniquement en psychologue, en poète, et de ne s'attacher qu'à l'individuel. Lorsqu'il reprend une légende ancienne, il se plaît à peindre des êtres barbares et rigides, tels qu'il s'imagine les hommes d'autrefois. C'est en ce sens qu'on a pu dire qu'il est archaisant et romantique, tandis qu'Eschyle et Euripide sont classiques par leur souci d'expliquer l'homme éternel. Ainsi l'Électre de Sophocle est simplement une barbare passionnée et violente ; qu'elle ait tort ou raison en tuant sa mère, c'est à quoi le poète s'intéresse si peu que la pièce se termine sans intervention des Furies. Nietzsche avait raison de dire que le caractère aimable de l'homme a trompé sur l'œuvre elle-même, qui n'est empreinte ni de sérénité ni d'optimisme. Il y a moins d'espérance dans le ciel d'Œdipe que dans celui d'Agamemnon. Sophocle est revenu délibérément aux vieilles idées de l'époque où l'on pensait que le Châtiment suit la Démesure, mais que la Démesure est un être mystérieux qui peut frapper un homme sans même qu'il le sache. On est coupable pour avoir désiré plus que sa part, mais on l'est aussi parce qu'il a plu aux dieux de vous accabler d'un bon-

heur trop grand. « Le soleil, dit Héraclite, ne doit pas dépasser ses limites, sinon les Furies, auxiliaires de la Justice, sauront bien le rejoindre. » C'est Pindare, puis, plus nettement, Eschyle, qui ont créé la notion de responsabilité. Pour eux, la Peine n'accompagne qu'une Démesure voulue et cherchée. Si vivante était du reste l'idée de l'arbitraire divin qui frappe les hommes à leur insu, qu'Eschyle lui-même parle encore des coups du Sort et des Érinyes « qui aux uns donnent les chansons, aux autres une vie embuée de larmes ».

Aristophane dit du vieux tragique qu'il fut l'instituteur des Athéniens. Il aurait pu dire la même chose d'Euripide si trop d'idées mesquines ne l'avaient rendu incapable de bien juger les gens qu'il connaissait. Tous deux ont été la conscience d'Athènes à une époque où la philosophie ne pouvait encore agir.

Époque difficile où l'on se débat dans la demi-lumière. Il est impossible d'accorder les hommes et les dieux si, d'abord, l'on ne distingue radicalement ce qui est des dieux, ce qui est de l'homme et ce qui est de la nature. Comment faire à chacun sa part ? La justice, qui jusqu'alors a été familiale, doit devenir civique. L'État ne connaissait autrefois que des familles, voilà qu'il doit compter avec des individus. Hésitations et tâtonnements de part et d'autre, du côté de l'État, du côté des individus. Que sont les rapports entre les dieux et la cité, entre les citoyens et la cité, entre les membres de la famille ? Où est le droit ? Où est le tort ? Les chœurs d'Eschyle sont pleins de ces généalogies qui satisfaisaient l'esprit des vieux poètes : Satiété

engendre Démesure, Démesure engendre Ruine et Détresse, Piété au contraire engendre Saine Raison, Saine Raison engendre Prospérité. Mais il n'est pas dupe de cette scolastique. Il sait mieux que personne que sur ce point tout le monde est d'accord, que ce qui est important, c'est de définir si, dans tel ou tel cas donné, il y a eu Démesure. Les fils d'Egyptus sont coupables de poursuivre leurs cousines, mais les filles de Dana s n'ont pas le droit de se dérober aux lois de la nature qui veut qu'elles soient femmes et mères. Euripide ne vit pas jouer *les Suppliantes*, mais, jeune garçon, il entendit discuter la grande trilogie thébaine qui eut le premier rang au printemps de 467 ; il vit probablement celle de *Prométhée* (même les jeunes gens qui faisaient leur service militaire avaient un congé pour les Dionysies) ; il devait être présent quand l'*Orestie* obtint le prix au concours de 458. Vieux, il reprendra le sujet des *Sept devant Thèbes* et celui des *Choéphores* et critiquera le grand po te qui a été son maître à penser. Quant aux questions posées par Eschyle, elles ont travaillé en lui comme un ferment jusqu'au dernier jour de sa vie.

\*  
\* \* \*

Laïos, malgré la volonté d'Apollon, a voulu avoir un fils ; Œdipe a maudit ses enfants qui lui avaient manqué de respect ; Polynice menace Thèbes pour revendiquer sa part d'héritage. A-t-on le droit d'écouter ses instincts lorsqu'on est le chef d'une cité ? Les enfants paient les fautes des

parents, les jeunes gens s'entre-tueront et les filles seront enlevées parce que l'ancêtre n'a pensé qu'à soi-même. Étéocle sacrifie tout ce qu'il a pu éprouver en fait de passions humaines à son devoir de défenseur des murs ; il court à la bataille, heureux de savoir qu'il va en mourant tuer son frère, et que Thèbes sera délivrée d'une race si onéreuse. Mais que sont ces dieux dont les fantaisies demandent aux hommes des courages si désespérés ? Toute une ville et deux générations châtiées parce qu'un entêté désobéit à un ordre injustifié ! Des humains eussent-ils été aussi vindicatifs ?

Tout nouveau roi est féroce, répond Prométhée. Et autour de lui, tout ce qui est robuste se révolte et s'insurge. Admirables conflits. La violence, en provoquant la violence, déchaîne les énergies et l'accord ne peut se faire qu'une fois tout le tumulte éclaté. Pauvre chose qu'une loi dictée en haut dans le silence, passivement acceptée en bas. La justice se trouve dans la peine et le travail. Du reste, les hommes auraient mauvaise grâce à s'en plaindre puisqu'il a fallu aux dieux, pour réconcilier Zeus avec Prométhée, les treize générations qui vont d'Io à Héraclès. Pas de solutions faciles ni d'antagonismes trop vite annulés. Il est bon que les êtres s'affirment vigoureusement avant de chercher à s'entendre. Le Conflit est communauté disait Héraclite, la Discorde est règlement ; de ce qui diffère naît la plus belle harmonie ; de toutes choses une seule, et d'une seule, toutes. Les mouvements de l'amour créateur sont d'abord ceux de la lutte.

\*  
\* \*

La représentation de l'*Orestie* est un grand événement. Eschyle qui a soixante-cinq ans passés est, avec Cimon, le plus grand nom de la ville. On dit qu'il a pris parti dans cette fameuse question de l'Aréopage dont les Athéniens parlent comme les bourgeois de Londres parlent aujourd'hui des prérogatives de la Chambre des Lords. Les conservateurs triomphent parce qu'Eschyle écrit toute une pièce pour montrer la fondation divine du vieux tribunal. Mais les démocrates avertissent qu'il ne faut pas se réjouir trop tôt, et qu'en somme Eschyle estime, comme les réformateurs, que la part de l'Aréopage est suffisante s'il garde la juridiction des crimes.

On dit aussi que l'œuvre est plus belle qu'aucune des autres du poète ; le chorège chargé de la montrer, Xénoclès d'Aphidna, compte bien sur elle pour immortaliser son nom, espoir qui ne sera pas trompé. Les chœurs seront incomparables, l'un de vieillards, l'autre de claires voix d'enfants, le troisième de chanteurs aux costumes effrayants qui représentent les Furies.

Quant à Euripide, qui ne s'intéresse guère à la politique, il ne songe qu'au spectacle. Son service militaire est terminé ; ces deux années lui ont paru bien longues, passées à tirer à l'arc, à manœuvrer la catapulte, à construire des ponts. Il y a des moments pleins d'enthousiasme : le serment des jeunes gens est beau et la guerre récente en a fait peser toute la signification. A la fin de la première

année, les jeunes gens défilent devant le peuple assemblé au théâtre et ils viennent recevoir le bouclier et la lance qu'Athènes leur confie pour la défendre et l'agrandir. Il est fortifiant de se sentir le soldat d'une ville si vivante, de respirer du même rythme qu'elle. Mais Euripide, en traversant le théâtre, a pensé surtout aux combats qu'il y livrera pour son propre compte. Il prépare une pièce pour laquelle il voudrait, lui aussi, demander un chœur. Mais quelle apparence que l'archonte mette le chorège en rapport avec un inconnu à peine sorti de l'éphébie ? Mieux vaut attendre encore et aller voir la nouvelle œuvre d'Eschyle.

Le 8 d'élaiphébolion 458, on célébra un sacrifice et l'on chanta un péan en l'honneur de Phœbus, puis tout le peuple se réunit dans l'Odéon. On y avait élevé de légers tréteaux de bois. Les trois poètes tragiques auxquels l'archonte avait donné un chœur arrivaient avec leurs acteurs et leurs choreutes qui n'avaient ni masques ni costumes de théâtre mais simplement une couronne sur la tête. Le héraut proclama trois fois : « Introduis ton chœur », et chacun des poètes, avec ses choreutes et ses acteurs, monta l'escalier à claire-voie et se présenta à la foule, expliquant en peu de mots quel sujet il avait choisi et qui allait jouer la pièce. Quand ce fut le tour d'Eschyle, la foule remua, car chacun voulait le voir. Sa forte voix remplissait tout le théâtre. Il avait plus d'une fois joué dans ses propres pièces et savait comment il faut articuler pour que personne ne perde une parole : il dit qu'il allait représenter la mort d'Agamemnon, la vengeance d'Oreste et l'apaisement des Furies.

Euripide écoutait, le cœur battant. Quelle épreuve que d'affronter ainsi, à visage découvert, ce peuple narquois ! Un débutant doit être affreusement intimidé en montant cet escalier sous les regards curieux et les plaisanteries à peine étouffées ; la voix s'étrangle lorsqu'il s'agit, sur cette estrade, de se présenter à tout Athènes. Mais quel beau duel ! Les triomphes d'Eschyle sont mieux faits que ceux de Cimon pour enivrer Euripide.

Aux grandes Dionysies, le spectacle est long : on joue en une seule journée *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides* et *Protée*. Quelle joie de se détendre au drame satyrique après la trilogie terrible ! Protée est un rusé vieillard qui sait tout et tient bien ses secrets, mais sa fille le trahit pour plaire au bel étranger et c'est Ménélas qui aura le dernier mot. Le public se dilate et se tient les côtes lorsque Ménélas, caché sous sa peau de phoque, s'élance sur Protée et le force à dire où sont les Grecs dont la tempête l'a séparé. Autour d'eux, la mer rit de toutes ses vagues. Qui pense encore à la démesure d'Agamemnon ? Pour rester roi, il a livré Iphigénie bâillonnée ; on l'a vu rentrer dans sa maison en marchant sur un tapis de pourpre, ce que jamais n'aurait dû faire un homme prudent au courant des prérogatives des dieux. L'adroite Clytemnestre a bien tendu le piège et elle a su mettre les dieux, pour un temps, du côté d'elle et de son amant. Après cela, Apollon charge Oreste de tuer Clytemnestre, et quand c'est fait, les Furies poursuivent Oreste. Qui a raison ? qui a tort ? La vie est affreusement difficile, la vie est belle. Aucune œuvre humaine n'est plus

lourde ni plus chaude que l'Orestie. Mais les anciens, jugeant sans doute que nous ne serions plus assez jeunes pour rire de Protée, ne nous ont pas conservé la comédie satyrique qui devait ramener à sa place le balancier de l'âme après une trop ample oscillation.

A peine la représentation finie, la foule entourait les dix juges qui le matin même avaient été tirés au sort, un par tribu, et qui avaient prêté le serment de juger selon leur conscience. On criait : « Eschyle, Eschyle », et les juges riaient en cachant leurs tablettes. Sur les degrés traînaient des noix et des figues que le chorège avait fait distribuer aux assistants. Le résultat ne serait proclamé qu'à la fin des trois journées tragiques, mais tout le monde savait qu'Eschyle serait vainqueur et l'on calculait que ce serait la treizième fois en moins de vingt-cinq ans. Euripide, ému, ne songeait pas à harceler les juges, mais lui aussi disait à mi-voix : « Eschyle, Eschyle ! Serai-je un jour un poète aussi grand qu'Eschyle, acclamé comme Eschyle ? » Hé oui, il sera célèbre dans le monde grec tout entier. Mais jamais dans Athènes on ne jouera rien de plus beau que cette œuvre-ci.

Peu après, Euripide apprit qu'Eschyle allait quitter Athènes et retourner dans sa chère Sicile. Il y est allé une première fois en triomphateur, invité par le roi Hiéron qui, ayant vaincu les Carthaginois, à Himère, se considérait à l'égal de Thémistocle comme un vainqueur des Barbares. Hiéron le pria de faire jouer à Syracuse *les Perses* qui venaient d'être couronnés. Le poète fit au roi bonne mesure et écrivit une tragédie en l'honneur de la ville nouvelle d'Etna, que Pindare célé-

bra aussi dans la *Première Pythique*. Les Athéniens, dans leur amour-propre national, n'ont jamais pu admettre que l'on s'éloigne de l'Attique sans des raisons cachées ; ils veulent cette fois qu'Eschyle parte mécontent d'eux. Il est assez invraisemblable qu'après le triomphe de 458, Eschyle ait quitté sa ville par dépit, et l'on aime mieux penser qu'il s'en fut, comme Solon vieux s'escrimait sur la cithare : pour apprendre avant de mourir. Quarante ans plus tard, on se méprendra de même sur le sens du dernier voyage d'Euripide.

Au moment où le vieux poète quitta Athènes, Euripide préparait les *Filles de Pélias*, qui furent jouées en 455, l'année même, dit-on, qu'Eschyle mourut à Géla. Sophocle, âgé alors d'une quarantaine d'années, était déjà célèbre. Il ne semble pas qu'il y eût jamais grande amitié entre lui et son futur rival. Quant à l'influence, c'est Sophocle qui, vieillissant, subit celle d'Euripide. D'Euripide aussi, les étranges *Bacchantes*, jouées après sa mort, montrent une conception du tragique qui les apparente à *Œdipe roi*. Mais une action profonde de l'aîné sur le cadet était impossible parce qu'Euripide, comme Eschyle, se refusait à des sacrifices que Sophocle avait acceptés.

Goethe dit : « L'homme réalise bien des choses en employant judicieusement certaines de ses forces ; il réalise l'extraordinaire en faisant collaborer plusieurs facultés. Mais l'unique, le tout à fait inattendu, il le produit seulement lorsque toutes les qualités s'unissent harmonieusement en lui. Heureuse chance qui fut départie aux anciens, surtout aux Grecs dans leur plus beau temps. »

Il serait difficile de décider si les qualités de Sophocle étaient plus ou moins complètes que celles d'Euripide. Mais ce qui est sûr, c'est que parmi elles, il a su faire un choix et qu'il a résolu d'être purement un artiste et un poète. Dans cette voie, il arriva si haut que nul probablement ne l'a dépassé. Au contraire, Euripide, pas plus qu'Eschyle, ne put jamais se résoudre à rien laisser inactif de ce qu'il sentait vivre en lui. Qu'est-ce que l'art sans la recherche ? Qu'est-ce que la science si quelques hommes travaillent dans leur coin et si le peuple ignore ? Socrate cause avec des philosophes et des jeunes gens ; cela ne suffit pas ; les problèmes relatifs à l'homme intéressent tous les hommes. Le meilleur endroit pour en parler, c'est le théâtre ouvert sous le ciel, où tout le peuple se réunit au printemps pour fêter Dionysos. Ce qu'ils entendent là va dans leur âme renouvelée plus loin qu'aucune autre parole.

Avec une pareille conception de la tragédie, Eschyle, prodigieusement doué, sut créer une œuvre nouvelle, chaude et pathétique. Il sentait d'instinct la beauté des légendes et se servait d'elles pour transporter dans la lumière des mythes tout ce qui, autour de lui, renouvelait le présent. Thespis lui avait légué le dithyrambe dialogué ; au cœur même de l'échange lyrique, il met le conflit et voilà née la tragédie, dont le beau temps est court. Pour en sauver l'harmonie, Sophocle déjà est obligé d'éteindre une partie des répercussions du choc initial ; il craint les disparates qui fausseraient l'accord. Comme Socrate, Euripide veut accoucher les esprits, mais d'une vérité purement individuelle. Rien

d'étonnant qu'on l'ait rangé, comme Socrate, parmi les gêneurs qui troublent le silence autour des esprits qui ont sommeil. Entre Eschyle et lui, trop de gens ont passé qui ont réfléchi, pensé et cherché. Il sait trop de choses. « Partout, dit Nietzsche, où, comparant son œuvre à la tragédie de Sophocle, nous avons l'impression d'une faiblesse poétique et d'un recul, il ne faut rien voir que l'effet d'un travail énergiquement critique, d'un audacieux exercice de l'intelligence. » Le « beau temps » est passé où, à l'intérieur de la tragédie, toutes les qualités pouvaient s'unir en une harmonie parfaite. Eschyle, qui s'est battu à Marathon, était poète et philosophe : vie, art et sagesse, tout fut en lui d'une plénitude incomparable. Mais, après lui, il fallut se résoudre à ne plus exceller en tout. L'artiste et le philosophe travaillent à part ; Sophocle pourrait n'avoir rien lu des philosophes de son temps, et Platon, lorsqu'il connut Socrate, brûla ses tragédies. Euripide, convaincu que l'on trouve tout en soi, renonça à la vie publique et ce lui fut chose aisée ; mais il aimait passionnément la poésie et la recherche, et, placé entre elles deux, il ne put se résigner à un choix trop coûteux. Ses dissonances viennent de son excessive richesse.

## CHAPITRE IV

### ANAXAGORE

Eschyle une fois absent d'Athènes, Euripide ne chercha pas à se lier avec d'autres poètes tragiques. Il pensait apprendre davantage de ceux qui ne travaillaient pas le même champ que lui et, pour ce qui était de la poésie, il ne pouvait mieux la servir qu'en n'invitant personne aux fêtes qu'il lui offrait. Son premier essai avait eu le troisième rang, ce qui n'était pas humiliant pour un si jeune homme à une époque où il y avait à Athènes plus d'un bon poète tragique. Si nombreux étaient les concurrents que l'archonte put un jour refuser une tétalogie de Sophocle. Peut-être fut-elle jouée dans les Dionysies de l'un ou l'autre dème ou bien dans une des villes grecques où l'on avait institué des représentations. Tous les jeunes poètes essayaient une tragédie. Sophocle avait une quarantaine d'années et un grand prestige. Il était beau, aimé des dieux et d'un abord facile. Sa première victoire, qu'il avait remportée sur Eschyle, remontait à une quinzaine d'années et son fils Iophon se préparait lui

aussi à concourir avec les fils des poètes de la première génération tragique : Aristias fils de Pratinas, Polyphradmon fils de Phrynichos. La famille d'Eschyle était consacrée à la tragédie comme celle de Bach à la musique. D'autres poètes venaient d'ailleurs : Aristarque de Tégée, Ion de Chio, Achéos d'Erétrie. Ion, qui avait beaucoup voyagé, avait rencontré Eschyle aux jeux isthmiques et Sophocle à Chio. Quant à Euripide, il recevait peu et n'allait nulle part. Il lui déplaisait d'appartenir à un milieu. Il fut pendant plus de vingt ans l'ami intime d'Anaxagore, qui voyait beaucoup Périclès. Chez lui, Euripide a dû plus d'une fois rencontrer l'Olympien, mais aucune de ses biographies ne porte la trace de leurs entretiens. Il est trop indépendant pour se lier avec un homme parce qu'ils ont un ami commun. Euripide n'accepte rien par paresse ni par facilité, l'amitié moins que tout.

A l'époque où Anaxagore vint de Clazomènes à Athènes, les impressions d'un Ionien qui passait en Attique devaient ressembler un peu à celles d'un philosophe français du xviii<sup>e</sup> siècle arrivant à Berlin. Au début du vi<sup>e</sup> siècle, à l'époque où Solon, archonte d'une petite ville de province, se débattait entre les propriétaires et les fermiers, en Ionie on discutait sur la matière primordiale et sur la forme de la terre. Toute la région avait une vie spirituelle et matérielle d'une incroyable activité. Éphèse était reliée aux grandes villes de l'Euphrate par une route fréquentée depuis les rois hittites et qui suivait à peu près le trajet du chemin de fer de Bagdad. Tous les ports d'Ionie étaient reliés à Sardes d'où, par Ptérie, une autre route allait à Suse, parcourue

par les caravanes, avec un caravansérail à la fin de chaque journée de marche, et des forteresses aux points dangereux. On voyageait pour son plaisir et pour s'instruire. Thalès, qui était d'origine phénicienne et fils d'un Carien, était allé en Égypte pour apprendre l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Le Carien Scylax avait fait pour Darius, qui méditait une expédition dans l'Inde, un voyage de reconnaissance sur les bords de l'Océan Indien. Le Milésien Hécatee, avant d'écrire son ouvrage d'histoire, avait tenu à voir la Haute-Égypte, le Caucase et la Scythie. Un homme comme Polycrate ressemble aux princes italiens de la Renaissance : il a une grande bibliothèque, il s'intéresse aux écoles de Samos où l'on enseigne les mathématiques. Il fait venir de Mégare l'architecte Eupalinos pour construire l'aqueduc souterrain de Castro qui fit l'admiration d'Hérodote. Il y avait de quoi. On l'a retrouvé en 1882. Les ouvriers avaient entamé la montagne des deux côtés à la fois en ménageant la pente pour que l'eau s'écoulât bien. Comme les deux galeries n'avaient pas progressé exactement dans l'axe voulu, il avait fallu faire un raccord à mi-chemin pour regagner deux mètres en hauteur et cinq en largeur. Les promeneurs pouvaient en été prendre le frais sur les deux rives du fleuve souterrain dont le courant servait à nettoyer le port. Cela se passait peut-être à l'époque où Pythagore commençait à enseigner.

¶ Parmi ces gens qui jouent avec la nature un jeu si hardi et si libre, les questions relatives à la nature sont celles qui se posent les premières. La matière

sur laquelle les rames et les pioches ont prise échappe-t-elle à l'intelligence ou bien peut-on y découvrir des lois qui y mettent de l'ordre ? Des bâtisseurs de digues, des perceurs de tunnels ne se résignent pas facilement à pouvoir par leurs outils plus que par la connaissance. Et, comme il est trop tôt pour l'expérience, la connaissance est surtout imagination. Chaque sage construit son image du monde ; aux autres de la vérifier et de proposer mieux. Une question posée provoque dix réponses : La matière est-elle une ou multiple ? Quel est l'élément primordial ? Où va le soleil pendant la nuit ? pourquoi la mer est-elle phosphorescente ? Quelle constellation faut-il suivre pour trouver le Nord ? D'où viennent les crues du Nil ? Les éclipses, que les Chaldéens prédisent, par quoi sont-elles causées ? La terre nage-t-elle à la surface de l'eau avec le ciel au-dessus d'elle comme une cloche ? Ou bien est-elle un tambourin suspendu au centre exact de la sphère céleste ? Comment s'y prendre pour mesurer la hauteur de la grande pyramide ? Et pourquoi le soleil ne se lève-t-il pas partout au même moment ? La terre sèche et l'eau ont-elles toujours été séparées ? D'où viennent les hommes qui habitent l'Europe et l'Asie et l'Ionie qui est au centre du monde ? Qui a fondé Éphèse et Milet ? Est-ce vrai ce que les voyageurs racontent de l'Égypte et de la Scythie ? Et les dieux, quelles sont exactement leurs filiations ? La race des hommes a-t-elle toujours été ce qu'elle est ou bien vient-elle de celle des poissons ? Pourquoi un enfant naît-il mâle ou femelle ? La liqueur séminale vient-elle de la colonne vertébrale ou du

cerveau ? Le monde est immense et plein de choses curieuses ; Anaximandre l'a dessiné, mais qui le parcourra tout entier du royaume des Chalybes à celui des Gorgones ?

De Samos, Pythagore va fonder une école en Grande Grèce ; Xénophane, suivi d'un esclave qui porte sur le dos une guitare, va de Colophon à Élée en chantant des vers qui sont pleins de gâité et d'humour. La route des philosophes va d'Ionie aux Deux Siciles, mais ne passe pas encore par Athènes.

Anaxagore y vint le premier, portant avec lui les notes d'un livre *Sur la Nature*. Tous les philosophes ioniens avant lui en avaient fait autant sans qu'à Milet ou à Éphèse on songeât à le trouver mauvais. Jusqu'à l'abrupt Héraclite que ses compatriotes admiraient tellement qu'ils lui avaient demandé de leur donner des lois, comme Thalès, cent ans auparavant, l'avait fait pour les Milésiens. En Attique, l'heure des philosophes n'est pas encore venue. Il y a trop peu de temps que la ville a cessé de lutter pour son existence même. Le danger tout proche y ralentit encore les mouvements de l'esprit. Du reste, placé devant le jeu de la critique et les discussions qui mettent les dieux mêmes en cause, l'Athénien s'inquiète vite, prend ombrage de tant de hardiesse et se demande si le voisinage du joueur n'est pas dangereux. De la libre recherche ionienne, qui allait indiscrètement des généalogies des dieux aux fossiles des montagnes, tout ce que les Attiques pourront supporter de plus hardi, c'est Hérodote avec ses récits, ses miracles qui se terminent parfois par un sourire : « mais

cela, je ne sais pas s'il faut y ajouter foi. » Pour eux, Anaxagore va trop loin et trop vite. Voyez cette histoire chez Plutarque : la fable pourrait s'appeler *Anaxagore et les Athéniens*.

« On apporta un jour à Périclès, de l'une de ses terres, la tête d'un bélier qui n'avait qu'une corne seule, et le devin Lampon, ayant considéré cette tête, interpréta que cela voulait dire que, y ayant deux ligues et deux partis en la ville d'Athènes touchant le gouvernement, celle de Périclès et celle de Thucydide, la puissance des deux serait toute réduite en une et notamment en celle de celui en la maison duquel ce signe était advenu. Mais Anaxagoras, qui se trouvait là présent, fit fendre le crâne en deux et montra aux assistants comme le cerveau du bélier n'emplissait pas la cavité de son lieu naturel, mais se resserrait de toutes parts et allait aboutissant en pointe comme un œuf, à l'endroit où la corne prenait le commencement de sa racine : si en fut Anaxagoras fort estimé sur l'heure par tous les assistants, mais Lampon le fut aussi bientôt après quand Thucydide fut chassé et que toutes les affaires de la chose publique universellement tombèrent entre les mains de Périclès. » Et Plutarque essaie de concilier les incompatibles : « Aussi n'est-il pas inconvenient, à mon avis, que le philosophe naturel et le devin aient bien véritablement rencontré tout ensemble, ayant l'un bien pris la cause et l'autre la fin de cet événement : car la profession de l'un est de rechercher comment il se fait et de l'autre pourquoi il se fait et de savoir prédire ce qu'il signifie. Car, quant à ceux qui disent que rendre la cause doit ôter la

signifiante du signe, ils ne considèrent pas qu'en voulant abolir par cette raison les prédications des signes et prodiges célestes, ils ôtent aussi ceux qui se font par artifice, comme les sons des bassins, les lumières des feux le long de la marine, les ombres des aiguilles des horloges au soleil, toutes lesquelles choses se font par quelque cause et manufacture pour être signe de quelque chose. »

Ainsi parle un Béotien intelligent, élevé à l'athénienne et qui eut probablement entre les mains les *Catégories* d'Aristote. Trente ans après l'histoire du béliar, Nicias partit pour Syracuse en traînant avec lui une armée de devins. Athènes, du reste, n'eut pas à s'en louer. Il faut lire Hérodote et Plutarque pour voir à quel point un Grec pouvait oublier les acquisitions et les préoccupations scientifiques de son temps et rester dans cette naïveté intellectuelle où l'on veut voir l'état de grâce pour le poète. Euripide s'y refusa totalement.

On a cherché de vers en vers, dans son œuvre, des traces des doctrines d'Anaxagore, pour mesurer leur amitié au nombre des emprunts. Singulière méthode ! Ce que les conversations avec le « philosophe naturel » ont appris à Euripide, c'est à voir la nature non seulement comme un monde de formes et de couleurs, mais comme un chaos apparent où il faut mettre un ordre et distinguer des causes et des effets.

Un enseignement quelconque, dans un tel esprit, ne pouvait agir que comme un ferment. Ce jeune homme avait un don critique qui dissolvait les idées reçues, rompait les lieux communs. Ce que

Xénophane récitait aux gens d'Élée, en vers, comme un aède, disant que les dieux d'Homère ne sont que voleurs, adultères et larrons ; que si les bœufs et les lions savaient dessiner, ils feraient des dieux à leur ressemblance, et que les chevaux les représenteraient pareils à des chevaux, Euripide l'aurait bien trouvé tout seul. Du reste, Sophocle comme lui ne cherche dans les mythes que des moments exceptionnels où la surface de l'âme se déchire violemment pour laisser voir le fond ; et les dieux ne jugent pas ses héros au nom d'idées supérieures. Si Œdipe et Jocaste sont criminels, c'est bien malgré eux et les mortels agissent sagement en n'essayant pas de justifier la catastrophe. L'agnosticisme tacite de Sophocle, Anaxagore le dépasse et Euripide avec lui. Si le monde est gouverné par une Intelligence, est-ce qu'Elle dicte des devoirs aux hommes, et lesquels ? Comment sauront-ils qu'ils agissent en accord avec Elle ? Au fond Eschyle se posait les mêmes questions, mais au lieu de dire Intelligence, il disait Zeus, ce qui effarouchait moins les Athéniens. Et il y répondait par des alliances solennelles entre les dieux et les hommes, et par de belles réconciliations entre les Immortels, de telle sorte que les auditeurs, ayant vu l'arc-en-ciel dans le firmament rasséréiné, s'en allaient l'esprit en repos. Libre à eux de ne pas comprendre que les beaux vers qu'ils venaient d'entendre représentaient par-dessus le marché une conception nouvelle de la morale.

Anaxagore et Euripide furent explicites et agressifs. Ils eurent l'imprudence de dire trop haut qu'ils s'intéressaient à la physique astronomique,

ce qui aux yeux des Athéniens représentait l'impiété par excellence. Pour Anaxagore, ce qui donne du prix à la vie, c'est de contempler le ciel et l'ordre de l'univers. Le soleil, disait-il, est une masse incandescente ; les éclipses de lune sont causées par des corps rocheux et opaques qui errent entre les astres ; les étoiles filantes sont des étincelles que l'éther supérieur fait jaillir dans son mouvement. Euripide garda un souvenir charmant de leurs conversations. Bien des années après, il se plaisait encore à mettre des détails d'astronomie dans des vers tragiques, étalant naïvement son érudition ; de même, chez Eschyle, Prométhée fait un cours de géographie à Io ; Sophocle aussi prête à Antigone le raisonnement d'une Persane d'Hérodote. Évidemment, de telles préoccupations sortent du plan aristotélicien de la tragédie. Mais quelle joie de savoir que les Athéniens de 460 dressaient l'oreille dès qu'il s'agissait de pays étrangers, qu'Eschyle avait lu les géographes ioniens, que Sophocle demandait à Hérodote des traits de mœurs étrangères pour en faire, lui, des traits, archaïques ! Longtemps après qu'Anaxagore eut quitté Athènes, Euripide décrit, dans *Ion*, « la clarté brillante d'Hespéros, les Pléiades au milieu de l'éther, Orion ceint de l'épée, les Hyades, signes infaillibles pour les marins, et, plus haut, l'Ourse qui tourne sa queue couleur d'or près du pôle ». En écrivant ces vers, il dut penser aux entretiens de sa jeunesse, lorsqu'Anaxagore lui montrait les constellations, assis sur la terrasse ou marchant lentement dans la campagne déserte par une belle nuit sans lune. Et l'acteur récita le passage sans se douter que

c'était un hommage au Clazoménien, aussi discret qu'un bouquet sans nom déposé sur un tombeau.

Vers 450, il y avait encore moyen d'épiloguer sur les éclipses et le mouvement du soleil sans passer pour un esprit subversif. Un homme comme Périclès peut difficilement s'intéresser à une chose sans la mettre à la mode. Quelques maisons invitaient des maîtres étrangers autour desquels des jeunes gens empressés venaient faire cercle. Quant aux têtes grises, elle se méfiaient de la philosophie, cette Ionienne bavarde qui prenait des airs de vouloir conquérir Athènes. Une année, Parménide et Zénon vinrent d'Élée pour assister aux grandes processions d'Athéna. Ils descendirent chez Pythodore qui avait été l'élève de Zénon et, pendant tout leur séjour, la maison ne désemplit pas. Un entretien auquel assistait Socrate, qui n'avait pas vingt ans, intéressa tellement Pythodore qu'il le répéta vingt fois à Antiphon, et celui-ci savait encore tout le récit par cœur à une époque où la philosophie avait depuis longtemps cessé de l'intéresser et où il n'y avait plus moyen de lui parler d'autre chose que de chevaux et de courses. Il le transmit à Platon, son demi-frère.

La maison d'Euripide était ouverte aux philosophes. Ils étaient sûrs d'y trouver une admirable bibliothèque, unique à Athènes, et un hôte plein de courtoisie, mais assez intimidant par sa façon d'écouter attentivement, sans rien dire, et de peser chaque être, chaque idée dans une invisible et infailible balance. On rencontrait chez lui Archélaos qui était pour Anaxagore un élève plus régulier qu'Euripide, plus docile que cet insaisissable

Socrate. Archélaos commentait le dernier livre de Diogène d'Apollonie qui expliquait, par l'état du cerveau, le sommeil et la mémoire et la diversité de l'intelligence parmi les êtres. Son génie était médiocre, mais il avait de l'acquis, du sérieux et de la perspicacité. Au milieu de tout le beau monde qui discutait du juste et de l'injuste parce qu'il était de bon ton d'avoir l'air de s'y intéresser, il avait tout de suite distingué Socrate et il s'arrangeait pour le rencontrer fréquemment. Euripide aimait beaucoup Archélaos et lui disait souvent que ce serait lui qui ferait la philosophie, jusque-là mètèque, citoyenne enfin. Mais en attendant, c'étaient les étrangers qui faisaient recette.

En 443, Périclès appela Protagoras à Athènes pour donner une constitution à la colonie de Thurii, qu'il allait fonder, avec Hérodote parmi les partants. Euripide avait beaucoup entendu parler du grand Abdéritain, qui avait alors une cinquantaine d'années. Il avait lu ses ouvrages et s'intéressait à sa méthode de discussion. Il l'invita et le revit chaque fois que les tournées du sophiste le ramenaient en Attique. C'est chez Euripide que Protagoras lut son fameux livre sur *les Dieux* dont la première phrase, « qu'il est impossible de savoir, ni si les dieux existent, ni s'ils n'existent pas », passa de bouche en bouche comme la formule même de l'impiété. Bien des années après, le gouvernement d'Athènes trouva l'ouvrage si dangereux qu'il en réclama les exemplaires à coup de trompe chez ceux qui en possédaient et le tout fut brûlé sur l'agora. Voilà ce qu'il faudra craindre dès que Périclès ne sera plus le maître.

Cependant, la curiosité une fois éveillée va au bon, au médiocre et au pire avec une allégresse enfantine. Prodicos profite de ses missions à Athènes pour faire des leçons de morale et de synonymie. Comme Céos est tout près, il vient souvent et fait de longues visites à Euripide avec lequel il est lié. Hippias, lui, passe la moitié de l'année en ambassades, car sa ville d'Élis n'a pas beaucoup d'hommes de sa faconde et de sa célébrité. A Athènes, il partage son temps entre le Sénat, où il a ses rapports à défendre, et les maisons où il fait des conférences. Nulle part, il ne trouve des badauds de meilleure composition, lorsque, paradant devant les tables des changeurs, il explique qu'il est un homme universel et qu'il a fabriqué de ses mains sa tunique, son manteau, sa bague, ses chaussures et que sais-je ? Plus tard, Gorgias et Polos viendront de Sicile vers cet admirable public qui délire de joie lorsqu'on tire devant lui les ficelles de la rhétorique. Public de jeunes gens riches, aristocrates ou métèques. Ce n'est pas le premier venu qui peut, comme Pythodore, comme Callias, payer cent mines les leçons de Zénon. Pour donner autant à Protagoras en paiement d'une série de conférences, il faut que les auditeurs aient beaucoup d'argent. Socrate n'en a guère, mais ne manque pas un entretien. Euripide, qui parle si peu, regarde avec curiosité et sympathie ce garçon laid comme Silène, qui se transfigure quand il parle. Il a le nez camus, de gros yeux bleus à fleur de tête ; il regarde l'interlocuteur de tout près, en clignant les paupières, tant il est myope. Mais le grand Parménide, qui le voit pour la première fois, ne peut s'empêcher de lui dire qu'il devient séduisant lorsqu'il s'é lance

vers la vérité. Parfois, Euripide et lui rentrent ensemble en causant. De tout le public des conférences, ils sont peut-être les seuls à n'être jamais dupes. Euripide est las de tant de bavardage. A quoi sert d'aligner des étymologies ? Ce qui est important, c'est les faits, les sentiments des hommes, leur conduite, la vie qui est pleine de dons et si brève qu'il faut se hâter d'en jouir afin de n'avoir vraiment plus rien à lui demander le jour où elle se retirera. Autre chose l'agace : ces jeunes gens veulent absolument voir en lui le poète des passions coupables. Ils parlent de Phèdre amoureuse et de Pasiphaé en roulant des yeux blancs. On se passerait bien de tels admirateurs ! Comment ne comprennent-ils pas qu'on choisit un sujet, non pour leur plaire, mais pour trouver et expliquer une vérité nouvelle ? Tout n'a pas été dit par les anciens poètes. Il y a encore d'immenses provinces humaines à découvrir. Mais la vérité se chasse comme un gibier qu'il faut traquer et poursuivre jusqu'au soir, jusqu'au moment où la nuit arrête la course. Le monde est aux passionnés.

Socrate ne pense pas autrement. A vrai dire, tout au fond de lui, il trouve qu'Euripide perd son temps à écouter Anaxagore faire des hypothèses sur la marche du soleil et des astres obscurs. Vaine curiosité ; nous ne savons rien de ce qui se passe au-dessus de nos têtes. Notre propre être suffit bien à nous occuper. Euripide mieux que personne pourrait se contenter de cette étude, la plus difficile et la plus belle de toutes. Ses personnages ne gagnent rien à parler le style d'Anaxagore, mais comme on s'instruit à les écouter quand leur lan-

gage vient du fond de l'âme que leur a donnée le poète !

— Vous et moi, Euripide, semble dire Socrate, nous avons bien le même idéal, qui est de connaître la nature humaine. Mais vous vous attachez aux aspects particuliers des caractères, et moi aux lois générales. N'avez-vous pas appris la peinture quand vous étiez adolescent, et moi la sculpture ? Aujourd'hui encore, je taille des formes dans une matière dure et transparente.

— Mais à peine les avez-vous dressées, dit Euripide en souriant, qu'elles se sauvent comme les statues façonnées par Dédale. Et vos interlocuteurs s'époumonnent à les poursuivre.

— Tant pis pour eux, ou tant mieux. Qu'ils s'entraînent. Il faut être bon marcheur pour suivre la Raison qui va comme le vent. Votre ami Anaxagore voit l'Intelligence qui règne sur le monde et il lui apporte ses hommages. Je vous avoue que pour moi, cela ne représente pas grand'chose de clair. J'aime mieux me représenter la Vérité comme une chose aimée que l'on poursuit là où l'on croit qu'elle se cache. On pense d'abord qu'elle est dans les beaux jeunes gens, puis on apprend qu'elle est dans des actes beaux, puis dans des idées plus belles encore. Ainsi l'on avance et l'on cherche, poussé par un amour qui va croissant à mesure qu'il monte, et je me sens capable d'être un indomptable amoureux.

## CHAPITRE V

### JEUNES FEMMES

On voudrait avoir d'Euripide une pièce de jeunesse, comme ces *Filles de Pélidas* qui lui valurent la troisième place aux Dionysies de 455. Mais jusqu'à sa quarantième année, on ne le trouve que dans des sommaires et des fragments : pas d'œuvre intacte antérieure à *Alceste*.

Les *Filles de Pélidas*, ce sont les princesses d'Iolcos qui demandent à Médée de rajeunir leur père. Médée, récemment, a fait ses preuves en rajeunissant le vieil Éson, le frère de Pélidas. Eschyle avait raconté dans un drame satyrique comment la magicienne soumettait les nourrices de Dionysos à un traitement analogue, les faisant cuire avec leurs époux pour leur rendre leurs vingt ans. Les nourrices de Dionysos, c'étaient les nymphes Hyades, qui habitaient le mont Nysa. L'œuvre devait être assez étrange. Que ne donnerait-on pas, mon Dieu, pour pouvoir lire un drame satyrique du vieil Eschyle ?

Pour Pélidas, Médée avait d'excellentes raisons de montrer moins de bonne volonté, car le vieux roi

avait dépossédé Jason. La magicienne, pour venger son mari, incita les jeunes filles à couper leur père en morceaux et à le faire bouillir dans une chaudière. Après quoi elle se garda bien de le ressusciter et les meurtrières restèrent atterrées devant leur œuvre. Cette sorcellerie sinistre est dans le goût de la cuisine d'Atrée. L'horrible n'effrayait pas les anciens ; la tragédie venait d'Homère dont les héros souhaitent à chaque instant manger leurs ennemis tout crus. Quant à la figure de Médée, Euripide va la porter en soi pendant vingt-trois ans avant de la renvoyer sur la scène, accomplie cette fois et inoubliable.

Années de travail et de prodigieuse activité. Euripide est marié et il a trois fils. Mauvais ménage, dit-on à Athènes. Après tout, c'est la faute d'Euripide. Il serait si simple d'avoir une femme confinée dans le gynécée, si effacée que les philologues de l'avenir dussent ignorer jusqu'à son nom. Euripide trouve absurde de claustre des êtres humains et de leur donner des esclaves pour unique compagnie. En cela comme en tout, il pense autrement que les autres. Un mari et sa femme doivent former une société, s'entendre et parler la même langue. S'ils n'y arrivent pas, tant pis. Du moins l'auront-ils essayé. Quelle absurdité de faire du courage l'apanage de l'homme ! Mettre un enfant au monde est une épreuve trois fois plus dure que de rester au poste pendant la bataille, et l'élever coûte plus de fatigues que d'aller bavarder à l'assemblée. Quelle ineptie que de traiter les esclaves comme des êtres nécessairement inférieurs ! Cet homme-ci a un caractère servile, cet autre un caractère libre. Le

rang n'y est pour rien. L'esclavage résulte de la convention, non de la nature. Du reste tout est convention : qu'est-ce que c'est que la noblesse sinon une richesse ancienne ?

Au surplus, rien n'est plus imprudent que d'accorder de l'importance aux femmes et aux esclaves. Les mêler à sa vie, c'est certainement entrer en conflit avec eux tôt ou tard. Mais c'est la lutte qui donne du prix à la vie. Une vie est d'autant plus riche qu'elle représente plus de combats acceptés et livrés.

Dans le domaine de la poésie tragique, il reste un champ auquel Eschyle n'a pas touché, c'est celui des conflits de l'amour. Admirable sujet. Jusqu'à présent on n'a montré que des pères et des mères, des maris et des femmes, Hypermnestre qui épargne Lyncée par désir d'avoir des enfants, Tecmesse qui pleure Ajax parce qu'elle n'a plus de protecteur. Sophocle se plaint volontiers des blessures que l'amour lui a faites, mais il n'a pas encore montré dans un cœur humain le règne de celui qu'il appelle le tyran sauvage et furieux. Comment se fait-il que sur la scène tragique on n'ait jamais mis des êtres qui s'aiment et qui se haïssent, des femmes qui brûlent de passion, qui meurent pour celui qu'elles aiment, qui meurent d'amour, qui tuent par amour ? Le langage du désir se trouve déjà dans les charmantes chansons qui viennent de l'île de Lesbos. Là, on décrit le temps de l'amour qui dompte les membres, doux et amer à la fois, journées où les femmes sont ardentes et où les hommes sont faibles, car Sirius leur brûle la tête et les genoux. Alcée disait : « Pure Sapho à la che-

velure de violettes, au doux sourire, j'ai quelque chose à te dire mais la honte me retient. » Et Sapho répondait : « Si tu avais le désir du beau et du bien, si ta langue ne méditait aucune mauvaise parole, la honte ne couvrirait pas tes yeux et tu dirais franchement ce que tu penses. »

Évidemment, on n'imagine pas semblable conversation avec les prisonnières des gynécées athéniens. La camaraderie amoureuse n'est possible qu'avec des femmes qui vivent au grand air. Mais précisément, ce sont les obstacles qui font les passions. Ces Ioniennes enfermées, les orages de l'amour doivent les posséder totalement le jour où ils les saisissent. Pour ces oisives, tout se ramène à leur lit conjugal. Rien ne les défend contre les invasions de Cypris qui s'attache à elles comme un fléau. Étroitement surveillées, elles n'ont plus qu'à mourir le jour où leur désir est plus fort que leur volonté. Des dames de harem doivent avoir d'étranges refoulements. Qui saura montrer que les légendes mettent aux prises des êtres de chair et de sang ? Tous les enfants de Grèce savent que la guerre de Troie fut causée par l'amour, et le paysan Hésiode, dans son histoire du monde et des races divines, dit fort bien que l'Amour est le père de tout. Amour créateur, amour destructeur : Empédocle aussi a écrit sur ce sujet de bien belles choses. Mais l'amour d'une femme pour un homme, Euripide va se trouver le premier à le mettre tout brûlant sur la scène. Malgré son absence de préjugés, il est encore trop Athénien pour peindre volontiers un homme possédé d'amour pour une femme. Le seul amoureux qui traverse les drames survivants,

c'est, timidement dessiné, Oreste. On le voit rôder autour de la maison où vit, mariée à Pyrrhus, Hermione qu'on lui avait promise quand ils étaient enfants, et il arrive juste à point pour l'enlever.

En récompense de tant d'innovations, les comiques athéniens représenteront Euripide trompé par sa femme et berné par le valet dont il se fait aider pour composer ses tragédies. Que lui importe ? Il a d'admirables projets de travail et prépare lentement des œuvres qui forceront l'admiration quand elles auront fini de scandaliser. En 440, pour la première fois, il obtint la première place. Il avait quarante ans, le même âge qu'Eschyle lors de sa première victoire. Sophocle avant sa trentième année avait eu son premier triomphe. Mais il est réconfortant d'avoir longtemps lutté ; il est réconfortant aussi de sentir en soi la promesse d'œuvres plus pleines et plus riches que toutes celles que l'on a données jusqu'à présent. Socrate a raison, la vérité ne se trouve pas du premier coup ; mais y a-t-il au monde quelque chose qui vaille la recherche de la vérité ? Aux yeux des Athéniens, un homme n'est complet que s'il va tous les jours à l'Assemblée, s'il écoute pieusement les orateurs et s'il considère comme une faveur du peuple et des dieux d'être élu stratège et tiré au sort comme archonte. Sophocle lui-même se croit obligé d'obéir à ces coutumes ; peut-être après tout cela ne lui pèse-t-il pas de s'en aller en mission militaire à Samos, à peine *Antigone* vient-elle d'être représentée.

Euripide estime qu'Athènes est assez heureuse, assez riche, assez brillante pour se passer de ses services. Il n'a vu d'elle, depuis qu'il est enfant,

qu'une prodigieuse croissance ; à peine lui vient-il à l'idée qu'elle puisse un jour souffrir et être en danger. Devant Périclès, il reste perplexe. Pour un homme auquel Anaxagore apprit à penser, l'Olympien se soucie bien peu de justice absolue. Il est beau de le voir agir et l'on sent en lui une organisation humaine de premier ordre, des dons supérieurement accordés. Mais où va-t-on avec ce système qui fait tenir la moitié du monde grec en équilibre sur Athènes ? Pour la cité, tant qu'il n'y a pas de guerre, c'est trop de puissance et pas assez de responsabilités ; d'autre part, l'enjeu de la guerre serait tellement énorme qu'on n'ose admettre l'idée qu'elle éclatera. Périclès est d'une scrupuleuse honnêteté, mais il a fait inscrire des fonds secrets au budget de l'État, et tout le monde sait qu'il a ses créatures à Lacédémone, en Thessalie, à Corfou et ailleurs. Comment ne se rend-il pas compte que rien ne sert, dans ces conditions, d'être soi-même incorruptible et que la vénalité est la plus dangereuse des maladies ? Que signifie ce pragmatisme misanthrope et dédaigneux ? — Au surplus, ce n'est pas de finances athéniennes qu'il est question aujourd'hui, mais seulement d'*Alceste*.

Quelle charmante histoire telle qu'elle est narrée dans les vieux contes ! Le prince thessalien Admète prétendait à la main d'Alceste, fille de Pélias. Celui-ci avait juré de l'accorder à un homme qui lui amènerait un char attelé de lions et de sangliers. Dans la maison d'Admète vivait Apollon qui avait tué les Cyclopes pour venger son fils Esculape frappé par Zeus. Zeus avait condamné Apollon à servir

pendant un an dans la maison d'un mortel. Le jeune dieu se prit d'amitié pour le prince son maître et ce ne fut qu'un jeu pour lui d'aider Admète à accomplir l'épreuve. Admète épousa Alceste ; mais le jour des noces, sacrifiant aux dieux, il oublia Artémis. La déesse fit la méchante fée, envoya des serpents dans la chambre nuptiale, ce qui signifiait qu'Admète devait mourir. Alors Apollon, intervenant de nouveau, alla trouver les Parques qui lui accordèrent la grâce du prince. Seulement elles voulaient victime pour victime et quelqu'un de la maison devait s'offrir en échange d'Admète sauvé. Alceste accepta aussitôt de mourir pour son mari. On put l'ensevelir dans la robe même de ses noces. Mais Perséphone, émue devant cette jeune victime, la renvoya dans sa maison.

Telle est la fable dont s'inspirait le vieux poète Phrynichos qui avait fait intervenir Héraclès pour combattre la Mort. C'est un sujet délicieux, mais sans profondeur. La petite Alceste à peine mariée tenait à la vie par de bien faibles liens ; elle devait mourir aussi aisément qu'un enfant qui s'en va, sans avoir lutté. Sa figure charmante passe toute pure à travers la légende. L'on éprouve de l'émotion à la voir quitter son jeune mari, de la joie lorsqu'elle est ramenée, muette et voilée de blanc, par le bon géant Héraclès. C'est tout. Autour d'eux, les dieux jouent les personnages des génies et des fées. Artémis est Carabosse, Apollon est le magicien qui se trouve enchanté et privé de sa force. Il récompense largement le prince qui, sans le reconnaître sous son déguisement de valet d'étable,

lui a fait douce la servitude. Tout cela est bien joli, mais un joli conte ne suffit pas à faire une tragédie.

Et voici la donnée qui se recrée et qui se transforme dans l'esprit d'Euripide : Alceste est mariée depuis plusieurs années, mère de deux enfants. La mort la prend pleine d'activités et d'espérances. La jeune femme choisit sans hésitation de sauver son mari ; mais quels regrets déchirants, quels refus désespérés de l'être qui ne veut pas mourir et se cramponne à ce qu'il aime ! La condamnée traverse toute la maison et passe la revue des biens qu'elle vient de quitter. Elle tombe à genoux près du lit où les doigts d'Admète lui ont enlevé sa ceinture, où elle a mis leurs enfants au monde. La tête dans les oreillers, elle pleure si fort que les couvertures en sont trempées, et lorsqu'elle a le courage de se relever, elle retombe encore une fois. Mais alors elle doit se retrouver une grande dame pour dire adieu aux serviteurs et aux servantes.

Il est affreux de mourir quand la vie est si belle. Le vieux roi Phérès et sa femme n'ont pas accepté de prendre la place de leur fils. Les années qui restent aux vieillards ont d'autant plus de prix qu'elles sont plus strictement mesurées. Qu'importe d'être infirme pourvu que l'on vive ? Quant à Admète, il accepte la substitution parce que, pour un chef de famille qui est fils unique, la question ne se pose pas. C'est lui, le tronc, qui doit périr en dernier lieu. violemment, il reproche à son père de ne pas lui avoir sacrifié le peu d'années qui lui restent à vivre. Mais le vieux se défend : on n'a qu'une vie, chaque goutte en est précieuse ! Au fond Admète ne pense pas autrement. Alceste

morte, il se rend enfin compte que vivre ce n'est pas seulement respirer, manger et voir le soleil, et il murmure : « J'aurais mieux fait de mourir avec elle, donnant à la mort deux êtres au lieu d'un, parfaitement fidèles l'un à l'autre. »

Jamais encore, sur la scène athénienne, on n'a entendu tant de véhémence, une pareille crudité, des choses si révoltantes. Que la vie ait une valeur incomparable, sans commune mesure avec quelque bien que ce soit, Eschyle le savait peut-être, lui qui par trois fois faisait Prométhée crier : « Que m'importe ce qui m'arrive puisque je suis immortel ? », mais personne ne l'avait dit comme Euripide, de cette façon directe et violente. Bien des gens mesuraient maintenant le chemin qu'ils avaient parcouru depuis un demi-siècle sans même s'en apercevoir. Un être humain ne comptait guère à l'époque peu éloignée où seule la famille importait. Allait-on maintenant entendre les individus revendiquer sur ce ton leurs droits, étaler devant la foule, sans en rougir, des sentiments que l'on considérait autrefois comme de simples défaillances ?

Entre Euripide et un vieil Athénien, de ceux qui portaient encore la tunique de lin et la cigale d'or dans les cheveux, on peut imaginer, après la représentation, le dialogue suivant :

— Comment osez-vous mettre en scène un fils qui dit à son père des choses si dures ? On vous comprendrait encore si Admète n'avait pas d'enfants, de telle sorte que le sort de la famille fût lié à son existence, ses parents étant trop vieux pour avoir d'autres fils. Mais si l'avenir est assuré, son langage est d'une intolérable impiété.

— Je vous entends bien, répond le poète, seulement, j'ai voulu qu'Alceste renonçât non pas uniquement à l'être, mais au maximum de l'être et de la vie ; avouez que vous auriez été moins ému tout à l'heure, lorsque vous l'avez vue défaillir, si les deux enfants ne s'étaient cramponnés à elle comme pour la retenir ici-bas. Avouez aussi qu'elle vous paraîtrait moins sublime si elle n'était pas une femme consciente de la valeur du sacrifice, passionnée de la vie qu'elle renonce, attachée à tout ce qu'elle quitte.

— Passionnée de la vie ! Je vous y prends. Nos pères appelaient lâcheté l'amour de la vie. Sur Admète, je pense comme son père Phérès : du moment que sa descendance est vivante, il est un lâche et un infâme d'avoir accepté le sacrifice d'une femme. Et Alceste elle-même, je voudrais qu'elle parlât moins du service qu'elle rend, qu'elle ne dît pas si haut qu'elle est une épouse incomparable. Une existence humaine fauchée plus ou moins tôt ne vaut pas tant de cris et de lamentations.

— Mon meilleur ami, répond Euripide, vient de perdre son fils unique, un adolescent plein de promesses. Lui-même est déjà dans la saison des cheveux blancs, mais il supporte son malheur avec mesure. Seulement, c'est un philosophe, et je ne pense pas que les jeunes gens rayonnants, enfants gâtés du sort, puissent prendre la séparation comme la prend Anaxagore. Et puis, ma pièce n'est pas une tragédie, c'est un simple drame satyrique. Le grand Hercule est moins bouffon que les Silènes ; mais quand il est ivre et affamé, ses éclats de voix emplissent le théâtre d'une façon digne des Dionysies.

Puisque ce n'est qu'un jeu, ne me demandez pas si Admète a raison ou bien s'il a tort, s'il aurait dû refuser le sacrifice de sa femme et s'il l'a même sollicité. La légende ne le dit pas et nous avons bien le droit de nous en tenir à la légende : c'est le bien le plus précieux que nos ancêtres nous aient légué. En tout cas, il n'y en a pas auquel je tienne davantage. Mais, dans la même hoirie, j'ai trouvé autre chose encore et qui n'a pas moins de prix, c'est le droit de tirer des légendes le sens et l'interprétation qu'il me plaît.

On peut se demander si Euripide fut marié une ou deux fois, s'il eut vraiment une seconde femme nommée Chœrilé ou si c'est là un surnom déplaisant pour Mélito. Ses expériences conjugales lui laissèrent d'assez mauvais souvenirs ; ceux-ci, il les traduit d'abord par quantité de brocards contre les femmes, langage de mécontent que tout le monde entend du premier coup. Seulement, si les femmes l'ont tant déçu, c'est qu'il leur a beaucoup demandé, et, comme la réalité ne lui apportait pas grand'chose, il a bien été obligé d'y suppléer par la poésie. Lui qui s'exprime volontiers comme un misogynne, il a créé, d'Alceste à Iphigénie, d'admirables types de femmes. Ainsi il se vengeait doublement des dames athéniennes en leur jetant leurs défauts à la tête et en leur opposant les femmes nées de ses rêves, beaux exemplaires d'humanité. C'est pourquoi, lorsqu'on cherche à se le représenter dans sa maturité, on le voit entouré d'un chœur charmant de jeunes immortelles, les ardentes héroïnes de ses drames, Alceste seule nous apparaît

toute vivante, son pur visage altéré par l'agonie. Les autres, qui traversent les pièces perdues, ne sont plus pour nous que les fantômes de ces passionnées que l'amour dévore, affole et détruit.

Sthénébée, reine de Tirynthe, aime Bellérophon et, dans sa colère de n'avoir pu se faire aimer de lui, chercha à le faire périr. Bellérophon évita l'embuscade et revint décidé à se venger. Il fit croire à Sthénébée qu'il allait l'enlever et la fit monter en croupe sur Pégase. Lorsqu'ils furent arrivés au-dessus de l'île de Milo, il la lança dans l'eau et des pêcheurs rapportèrent le corps à son mari. Trente ans après, les vieux Athéniens n'étaient pas encore revenus de l'horreur que leur inspirait Sthénébée et ils parlaient de cette pécheresse avec des cris d'indignation.

Canacé, fille d'Éole, aime son frère Macareus et elle est aimée de lui. Ulysse avait déjà rencontré Canacé en abordant à la flottante île des vents. Ulysse racontait bonnement qu'Éole avait marié ses six filles à ses six fils et que tous mangeaient ensemble à la table de leur père et de leur mère vénérables. Tant de facilité ne laisse point de place à la passion et Euripide ne veut pas que les choses aillent si simplement. Macareus est un révolté qui aime sa sœur en secret et veut persuader Éole de les unir. Il s'en prend à toutes les conventions : pudeur, noblesse, richesse et le reste. Éole ne veut rien entendre et, quand le scandale éclate, oblige sa fille à se tuer. Macareus ne survivra pas à Canacé. Voilà pour les Athéniens un beau sujet de discussion. On a tant jasé autrefois de Cimon qui avait épousé sa demi-sœur Elpinice après qu'ils eurent été

ruinés par l'amende dont les Athéniens avaient frappé leur père Miltiade. Elpinice et Cimon étaient aussi isolés dans leur pauvreté que les enfants d'Éole dans l'île errante des vents. Alors, quel remède, sinon que le frère épouse la sœur ? Mais les comiques se sont moqués des enfants de Miltiade et dans le monde on a vivement critiqué une union si exceptionnelle ; ces discussions reviennent à l'esprit tandis que l'on commente la représentation d'*Éole*. Euripide a le don de rendre irritantes toutes les questions auxquelles il touche.

Voici Pasiphaé, fille du Soleil et de Perséis, sœur de Circé et, comme elle, habile aux sortilèges. Elle est mariée à Minos, fils de la phénicienne Europe que Zeus a enlevée, transformé en taureau. Minos est en désaccord avec ses frères Rhadamanthe et Sarpédon, au sujet de la royauté. Pour lui montrer que c'est lui que les dieux veulent comme roi, Posidon fait sortir de la mer un taureau, en exigeant que Minos le lui sacrifie aussitôt. Mais la bête est magnifique et le roi, qui a bonne envie de la garder pour ses étables, l'envoie en attendant au pâturage. Alors l'amour s'abat sur Pasiphaé comme un fléau. Dédale est là, expert dans toutes les industries. Elle le supplie de l'aider et il l'enferme dans une peau de vache pour qu'elle puisse aller à ces étranges épousailles. Quand naît l'enfant-taureau, le roi s'indigne et veut tuer sa femme. Mais Pasiphaé retourne l'accusation contre lui : c'est sa faute, à lui. Qu'avait-il besoin de manquer à sa promesse en gardant le taureau ? Posidon s'est vengé sur elle, innocente. « Elle vient d'un dieu, la flèche qui m'a affolée. Je souffre, mais le mal est étranger à

moi. C'est une maladie qui m'a fait délirer. Je ne suis cause de rien ; j'ai caché la plaie dont m'a frappée un dieu. C'est Minos et son parjure qui nous a perdus tous les deux. »

Celle qui parle ainsi est la bru d'Europe qui, elle aussi, s'était unie au Dieu-Taureau de la Crète. Mais, au temps d'Europe, on n'avait pas besoin de s'excuser de semblables mariages. Minos est un roi sanguinaire, comme les Athéniens, pour se venger de lui, aimaient à le représenter : il est dangereux d'offenser un peuple qui a le don de la parole ! Le chœur est formé de mystes de l'Ida, ascètes de Zagreus, qui mangent une seule fois de la viande crue au moment de l'initiation, après quoi ils rejettent les sacrifices sanglants et ne peuvent plus se nourrir de rien qui ait eu vie. Leur temple est construit en cyprès des montagnes, leurs vêtements sont blancs ; ils évitent d'assister aux naissances et au passage des cadavres. Ils tiennent la torche haut pour la Grande Mère des montagnes et, avec les Curètes, on les appelle Bacchants et sacrés. C'est eux qui doivent juger la reine criminelle.

Jamais peut-être Euripide ne retrouvera un sujet plus étrange et plus riche. Le fils de Zeus et d'Europe, le très sage législateur qui sera aux Enfers le premier juge après Pluton, représenté comme un paysan cupide et brutal ; la fille du Soleil amoureuse du Taureau, la complicité de Dédale, tout cela devant les initiés du culte le plus mystérieux de la Crète. Et cet accent nouveau : « Ce n'est pas ma faute ; ma volonté n'y est pour rien ; il y a eu en moi quelque chose d'étranger à moi qui s'est trouvé plus fort que toutes mes résis-

tances. » Avec quel étonnement Athènes a dû entendre de telles paroles.

Et voici la fille de Pasiphaé, Phèdre, qui, elle, ne lutte même pas contre le désir qui l'entraîne vers son beau-fils. Ne pouvant dormir, elle descend de sa chambre avant le lever du jour et compose des philtres en priant la lune de les rendre efficaces. « J'ai, dit-elle, un maître d'audace et de témérité, celui qui trouve une issue même dans l'inextricable : l'Amour, le plus difficile à vaincre de tous les dieux. » Elle-même avoue sa passion à Hippolyte qui, d'horreur, se couvre le visage de son manteau. Cette fois le public protesta. Euripide allait trop loin. Qu'arriverait-il, grands dieux, si l'on s'avisait de considérer comme irresponsables tous ceux que l'amour avait touchés, si l'on attribuait aux dieux les erreurs commises par amour ?

Au milieu de l'indignation des Marathonomaques, Socrate riait de bon cœur. Assurément, lorsqu'il se vantait d'être, de tous les Athéniens, le plus expert en amour, et même, de ne savoir aucune chose sinon l'amour, il l'entendait d'autre sorte. Sous la lumière la plus sèche, voir le beau et le suivre, en montant des beaux jeunes gens au Bien absolu, par une spirale lente et sûre, qu'est-ce que cela a de commun avec la fureur de ces femmes possédées ? Et cependant, comme on trouve tout dans cet extraordinaire Euripide, il y a une intersection entre Sthénébée et Socrate : « L'amour rend ingénieux tout esprit, même celui que les Muses avaient déserté jusque-là », dit la reine de Tirynthe. Socrate répète à qui veut l'entendre qu'il n'a pas d'autre source d'invention.

Dans cet *Hippolyte qui se voile le visage*, qui fit un tel scandale, un passage émut à la fois ceux qu'on appelait à Athènes les impies et, par une rencontre singulière, les petites gens qui fréquentaient les sanctuaires de campagne et les lieux de pèlerinage. Il y avait à Trézène un petit temple d'Hippolyte où, de temps immémorial, les jeunes filles au moment de se marier venaient suspendre en ex-voto leurs poupées et leurs jouets. En même temps, elles invoquaient ce jeune homme mort à cause de sa scrupuleuse chasteté et elles demandaient à Artémis, la déesse dont il avait été le fervent, de faire d'elles des épouses fidèles à leurs devoirs. Dans la tragédie d'Euripide, Artémis apparaît à Hippolyte agonisant, le reconforte et lui promet les offrandes des jeunes filles. Le chœur chante autour du corps étendu : « O bienheureux, quels honneurs sont ton partage, héros Hippolyte, à cause de ta chasteté ! Jamais parmi les hommes rien n'a prévalu sur la vertu. Tôt ou tard se révèle la grâce victorieuse de la piété. »

Depuis bien longtemps l'on avait pris l'habitude, dans les villages grecs, d'apporter du miel et des fleurs aux sanctuaires où l'on disait qu'un héros était enterré. Certaines tombes étaient honorées dans la région entière et même dans toute la Grèce. Depuis que l'on avait solennellement transféré à Athènes les restes de Thésée, le culte des héros était partout devenu populaire. Mais jamais encore on n'avait entendu sur la scène tragique un drame qui, en se terminant, ouvrit une perspective sur un sanctuaire contemporain et connu de tous. Cette fois, Euripide touchait direc-

tement ceux qui, chrétiens, eussent assisté avec piété à un « Mystère de Saint Hippolyte », car c'est bien à la sainteté que s'élève le héros, et le chœur trouve, pour l'en féliciter, des accents vraiment religieux.

Les philosophes aussi dressèrent l'oreille. Dans le théâtre, quelques Ioniens, des Éléates et même des Athéniens avaient entendu parler de cet original de Xénophane qui se moquait avec tant de verveur des dieux d'Homère et de leurs prouesses amoureuses. Comme Xénophane aurait aimé cette pièce ! Comme il eût compris, devant Euripide, qu'il était bien devant un esprit de sa race. Croire au divin et croire ce qu'on raconte des dieux, est-ce la même chose ? Il y a des gens à Athènes qui paraissent le penser, mais pour Euripide comme pour le vieux troubadour de Colophon, l'esprit religieux c'est un spiritualisme radical qui met toutes les légendes à l'épreuve de l'esprit critique et qui retient seulement ce que celui-ci n'a pas dissout. Le résidu, ce sont des sentiments et des croyances sur lesquels rien n'a de prise, ni le temps, ni l'éloignement, à tel point que nous sommes devant eux comme un auditeur d'Euripide, aussi intéressés, aussi émus.

Voici encore qui est neuf : Euripide fait jaillir d'un être humain l'étincelle divine et en allume aussitôt un foyer de ferveur. Jusqu'à présent personne, non pas même Eschyle, n'a songé à donner pareille importance à l'individu. C'est ici, vingt ans après la représentation de l'*Orestie*, qu'il faut mesurer le chemin parcouru depuis Eschyle. Pour lui, la volonté des dieux est difficile à connaître et celui qui l'ignore risque sans cesse de pécher

par démesure ; enfin, à force de bonne volonté, l'homme arrive à se garder pur et à ne point pécher. Aux yeux d'Euripide, si grande est la valeur d'un être humain qu'il peut faire des actes dignes des dieux et recevoir des honneurs analogues à ceux que les autres hommes rendent aux dieux. Au prix, du reste, d'une prodigieuse tension de tout l'être, si violente qu'il y laissera sa vie.

Compris de la sorte, l'héroïsme est une sainteté. L'idée était nouvelle à Athènes. On avait si grand peur des revenants que l'on rendait un culte à tous les morts, prudemment, afin de se les concilier sans exception. Les fantômes des mauvais pouvaient même être plus dangereux que ceux des honnêtes gens. Le plus sage était de les honorer tous indistinctement. Mais pour Euripide, la piété envers les héros n'a de sens que si elle aide les vivants à monter un échelon vers le bien.

Anaxagore et Socrate durent sortir assez émus de la représentation de l'*Hippolyte voilé*. Le poète venait de montrer en traits de feu ce qu'ils s'efforçaient de faire comprendre, que l'objet de toute philosophie est d'établir une commune mesure entre Dieu et l'homme. Protagoras se tirait d'affaire en disant, expéditivement, que l'homme est la mesure de toutes choses. Anaxagore, Euripide, Protagoras, Socrate, on les regardait tous avec la même méfiance, la même crainte, ces impies. Seuls, quelques Trézéniens, qui s'étaient à moitié levés sur leurs bancs lorsqu'il avait été question du héros Hippolyte, se demandaient comment on peut accuser d'impiété un homme qui connaît si bien les sanctuaires de province et qui parle des saints avec

tant d'émotion. Et malgré la pieuse horreur que les Marathonomaques témoignèrent pour Phèdre, Euripide ne tarda pas à s'apercevoir qu'il est plus dangereux d'être philosophe que poète tragique.

## CHAPITRE VI

### AU DÉCLIN DES CINQUANTE ANNÉES

La maturité d'Euripide coïncide avec celle de la Grande Athènes. Pour lui comme pour elle, période d'énergies tendues et d'antagonismes accusés. Celui qui mettait en mouvement les pensées des hommes, comme une pierre magnétique, c'était Périclès.

Périclès est mort au début de la guerre du Péloponèse sans avoir donné le mot de l'énigme qu'il posa aux esprits réfléchis de son temps. A-t-il pu sincèrement croire que les Athéniens feraient servir à la paix seule la puissance militaire et financière dont il avait la tutelle en leur nom et sans aucun contrôle ? Depuis 453, le trésor de la Ligue était à Athènes qui en faisait ce qu'elle voulait ; les cités indociles étaient durement ramenées dans le devoir, témoin Samos qui voulut se retirer de la Ligue et que Périclès vint assiéger avec deux cents vaisseaux. La rebelle perdit ses murailles, ses navires et dut payer quinze cents talents d'indemnité de guerre. Voilà de quoi ôter aux autres villes l'envie d'imiter Samos. Athènes, en Ionie,

est plus détestée que ne l'a jamais été le grand Roi. Au moins, du temps des Perses, on n'était pas obligé d'aller faire plaider ses procès à Suse. Maintenant, pour donner de l'occupation à Démosjuge, il faut les porter à cette alliée plus autoritaire qu'une conquérante et attendre qu'elle ait bien voulu prononcer la sentence. Après chaque rébellion étouffée, Athènes affermie exige des cités un tribut plus élevé. Combien de temps pourra durer semblable régime ?

En attendant, il apporte une prospérité sans égale. Les constructions laissent de gros bénéfices aux industriels et requièrent tous les ouvriers capables de tenir un outil ; le reste s'engage dans la marine et dans l'armée ; il n'y a pas un chômeur. Devant de tels résultats, comment refréner ceux qui pensent que conquête signifie richesse, luxe et commodité et qu'il faut conquérir sans tarder la Sicile, l'Étrurie et Carthage, renvoyer une expédition en Égypte pour réparer le désastre de 454 et clore la guerre médique en enlevant les provinces maritimes au grand Roi ?

Périclès, qui avait appris à penser à côté d'Euripide, savait comme lui qu'une vie humaine est la seule chose sur laquelle on puisse parier avec des chances de gagner mille fois son enjeu. Il ménageait ses hommes tant qu'il pouvait. Il aurait voulu, vers 438, qu'on gardât simplement ce qu'on avait acquis, mais il ajoutait imprudemment qu'« il fallait empêcher que les Lacédémoniens ne s'accrussent ». A-t-il pu ne pas se rendre compte que c'était là entr'ouvrir la porte assez large pour laisser entrer la première occasion de guerre ? Dans l'affaire de

Mégare, il se croit obligé de faire de la politique de prestige. Les Spartiates demandaient qu'on supprimât le blocus qui ruinait le commerce de leurs alliés Mégariens. Le peuple eût cédé, mais Périclès était là pour lui rappeler qu'il fallait tenir bon, et que fléchir sur ce point serait s'avouer le plus faible. Ce fut l'étincelle dans la paille sèche, et, avec l'affaire de Corfou, la guerre se généralisa. La guerre pour quelques oignons mégariens ! Mais, s'il n'y avait pas eu Mégare, un autre incident du même genre l'aurait allumée. L'inévitable une fois déchaîné, Périclès voulait qu'on se tint strictement sur la défensive et peut-être, ainsi, Athènes se serait-elle sauvée, dit Plutarque, « s'il n'y avait eu quelque divine puissance qui secrètement empêcha le discours de la raison humaine ».

Euripide vivait depuis des années dans la société des démons qui interrompent le discours de la raison humaine. C'était son métier de poète tragique de les connaître. Car la lutte entre l'esprit et les démons, et la défaillance de l'esprit aux prises avec les démons, c'est la tragédie même, mais c'est par là aussi que la guerre est une tragédie, avec des démons qui s'appellent Colère, Ambition, Corruption, Tempête, Tremblement de terre, Éclipse de lune, et Mort, et Lassitude, peu importe. Comment Périclès peut-il croire que la guerre soit une chose dont l'épure se trace à l'avance, comme les Murs et le Pirée ? Bien avant la catastrophe, Euripide a dû sentir qu'une politique qui, avec des événements humains, ne calcule pas autrement qu'avec des pierres et des poutres, était en somme une politique peu raisonnable.

Au fond, il aurait préféré celle du vieux Cimon qui gouvernait Athènes à l'époque où, petit garçon, il allait assister aux fêtes pour Thésée et aux cérémonies du Retour des Cendres. Cimon ne connaissait qu'un ennemi, le Perse, ne voyait le salut que dans l'alliance panhellénique et avait nommé ses fils Lacédémonien, Thessalien et Élien. Cimon était mort. Périclès, qui fit tout ce qu'il put pour entraver la carrière des petits-fils de Miltiade, avait parfois maille à partir avec Elpinice, la sœur de Cimon, une maîtresse femme, qui osait dire à l'Olympien de cruelles vérités. Lorsqu'il revint victorieux de Samos, les dames d'Athènes le reçurent, les mains pleines de fleurs. Elpinice lui dit pour tout compliment que c'était un beau fait d'armes que d'avoir envoyé des Athéniens à la mort pour le plaisir de détruire une cité grecque et l'alliée d'Athènes. Elpinice avait raison et voyait plus loin que Périclès. Euripide se souviendra de la politique de Cimon, le jour où il verra se retourner contre Athènes toutes les jalousies du Péloponèse et la Ligue elle-même, lasse d'une trop longue et trop coûteuse obéissance.

Cela ne veut pas dire qu'il se soit associé à la malveillance assez basse qui, depuis Samos, entourait l'Olympien. Ce grand seigneur à la tête du parti du peuple ne pouvait inspirer à personne une complète confiance. Les aristocrates haussaient les épaules devant un descendant des Alcéméonides qui flattait les petits fermiers et les pêcheurs de la côte, gens qui respirent le suint de mouton et les filets qui sèchent. Quant au populaire, il trouvait que Périclès avait appris d'Anaxagore une gravité

un peu trop seigneuriale. Les rigoristes lui reprochaient son union avec Aspasia qui était, pour une femme, trop instruite et trop spirituelle. A cette Milésienne qu'il ne pouvait épouser régulièrement, puisqu'elle était étrangère, il accordait une importance à laquelle aucune des plus grandes dames d'Athènes ne prétendait dans la maison de son mari. Il était un esprit fort, un impie comme Anaxagore, comme Euripide et comme Aspasia aussi, du reste ; il riait du matelot tremblant devant l'éclipse et, lui passant son manteau devant la figure, disait : « As-tu peur de cette obscurité-ci ? Celle qui vient de l'éclipse n'est pas plus mystérieuse. » Sa mère Agariste était une Alcméonide, de la famille de ce Mégaclès qui avait amené les Athéniens, au mépris des droits des suppliants, à tuer Cylon et les siens dans le temple des Grandes Déeses. Vieille histoire qu'après deux siècles personne n'avait oubliée. Du reste, les Lacédémoniens se chargeront bien de la rappeler. Sous pareil chef, l'aventure doit mal finir. Seulement Périclès, malgré tout, a un tel ascendant, une telle autorité, qu'on n'ose l'attaquer que de biais, en s'en prenant à ses amis.

Phidias fut frappé le premier, peu après 438 qui est l'année mémorable où les Athéniens virent au printemps jouer *Alceste* et l'Athéna d'or et d'ivoire entrer au début de l'automne dans le Parthénon encore inachevé. On accusa l'artiste d'avoir volé une partie des matières précieuses mises à sa disposition. Mais on voulait que Périclès comprît qui était visé ; on dit alors que Phidias était également coupable d'impiété pour avoir sculpté deux portraits, celui de Périclès et le sien, sur le bouclier de

la déesse. Périclès ne put rien pour son protégé qui mourut en prison ou en exil.

Alors on s'en prit à Aspasia, que l'auteur comique Hermippe accusa d'être athée et entremetteuse, de prêter sa maison au seigneur d'Athènes pour ses rendez-vous. Périclès ne sauva son amie qu'en intervenant personnellement dans les débats ; il le fit avec une véhémence qui montrait son extrême lassitude. Ceux qui, au procès d'Aspasia, virent l'Olympien pleurer comprirent peut-être qu'ils avaient devant eux un homme épuisé par trente ans de prodigieuse tension. Bonne raison pour ne plus l'épargner. C'est alors qu'un nommé Diopithès fit voter un décret contre ceux qui ne croyaient pas aux dieux de l'État et qui enseignaient des nouveautés concernant les phénomènes célestes.

Or, il y avait à cette époque toute une école d'astronomes qui avaient installé leur observatoire sur le Lycabette. Méton étudiait une réforme du calendrier et il construisait une machine dont tout le monde parlait à Athènes, un héliotropion qui au plus long jour de l'année projetait l'ombre la plus courte, marquant ainsi le solstice d'été. L'héliotropion, installé sur la Pnyx, fit courir toute la ville. Ainsi donc, Méton et ses collaborateurs vont être accusés d'impiété ? Hé non. Tout le monde sait bien que Diopithès n'a visé qu'Anaxagore et Périclès.

Euripide sentit vivement le coup que l'on portait à son maître. Anaxagore avait près de soixante-dix ans. Il venait de perdre un de ses enfants. Il avait renoncé à sa fortune et, à une époque où Prota-

goras gagnait dix fois plus que Phidias, il n'avait jamais voulu se faire payer ses leçons. Deux choses au monde lui étaient chères : ses amis et sa liberté de penser. On les lui enlève toutes deux à la fois, en l'accusant d'impiété et de médisme. Cet homme qui jamais ne s'est occupé de politique serait venu à Athènes pour servir les intérêts des Perses ? C'est bien la méthode qui a réussi pour Phidias et Aspasia et qui servira encore pour Socrate. On associe un grief de droit commun au crime d'athéisme, lequel, dans une religion sans dogmes, devait être plus difficile à démontrer que la présence des cinq propositions dans l'*Augustinus*. Quelle irritation, pour de tels hommes, que de voir en face de soi des adversaires à qui l'arme importe peu pourvu qu'elle frappe ! Anaxagore, vieux et malade, fut mis en prison. Quand on vint lui annoncer que les Athéniens l'avaient condamné, il répondit que la nature avait condamné depuis longtemps ses accusateurs aussi bien que lui-même. Périclès, à grand-peine, parvint à lui sauver la vie, mais non à lui épargner l'exil. Celui qui avait amené la philosophie en Attique se rembarqua pour l'Asie. Des amis l'attendaient à Lampsaque. Mais lorsqu'il vit la ville de Pallas qui n'était plus qu'un point de marbre sur le ciel, son cœur dut se serrer à la pensée de ceux qu'il laissait dans sa patrie d'adoption.

Du mal que l'on venait de faire à Anaxagore, Euripide éprouva du chagrin et de la honte. Athènes va-t-elle oublier qu'elle a toujours été accueillante aux bannis de la Grèce entière ? Ces hôtes, du reste, ont bien payé l'hospitalité reçue. Chassés à cause de leur hardiesse ou bien parce qu'ils résistaient au

pouvoir établi, ils sont devenus, au milieu des traditions d'Athènes, l'élément impulsif et moteur. Grâce à ce qu'elle apprit d'eux, elle a pu progresser sans révolutions. De grandes familles émigrées, en s'établissant chez elle, l'ont enrichie. De Béotie, la tribu des Géphyriens apporta l'écriture alphabétique ; d'Égine vinrent les Éacides bannis, desquels descendait Miltiade ; les Caucones, chassés de Messénie, propagèrent le culte des Grandes Déeses qui refleurit à Éleusis ; les Alcméonides, qui venaient aussi de Messénie, se vantaient de descendre du roi Nestor ; toutes gens habitués à commander et qui surent se mettre hors pair, greffes vigoureuses sur le vieil arbre. Une loi ancienne ordonnait d'accueillir tous les étrangers d'origine hellénique. Et voilà que l'on renvoie un homme d'une vie irréprochable parce qu'il est l'ami d'un stratège trop souvent réélu et qu'il a effrayé quelques timorés en cherchant une cause aux éclipses. Athènes se vante volontiers du franc-parler dont jouit le plus infime de ses citoyens. Mais nulle part ailleurs en Grèce on ne fait de procès d'impiété. Où va-t-on, si ce sont les Diopithès qui se chargent de définir ce qui offense les dieux ?

Tout cela, Périclès pouvait peut-être le dire au peuple. Mais Périclès, avec l'affaire de Mégare, l'affaire de Corfou, l'affaire de Potidée, a peu de loisir pour méditer une définition du pieux et de l'impie. Le temps lui paraît tout à coup bien éloigné où, après un accident au stade, il passait une journée à rechercher avec Protagoras si le responsable était l'agonothète, le javelot ou celui qui l'avait lancé. Et ces arguties, on les lui avait assez

reprochées. De jour en jour il sentait son autorité diminuer. Servirait-il même à quelque chose qu'il heurtât le peuple de front ?

C'est alors qu'Euripide écrit *Médée*. Il y montre aux Athéniens de 431 le visage d'Athènes sculpté en pleine légende, éclairé par l'intelligence. Peut-être, après l'avoir vu face à face, craindront-ils davantage de le défigurer.

Médée est une petite-fille du Soleil qui s'est éprise de Jason et l'a aidé à conquérir la Toison d'Or. Pour lui, elle a assassiné son frère et fait mourir le vieux Pélias. Euripide, vingt ans auparavant, a déjà raconté cette histoire et ne songe plus à y revenir. Le moment critique, aujourd'hui, c'est celui du divorce des deux époux. Quel ennui que d'être associé à une magicienne, une meurtrière qui vous fait exiler de partout ! À Corinthe, où le ménage s'est arrêté, la fille du roi s'est éprise du bel étranger ; Jason répudie Médée, la chasse et, pour se remarier, n'attend pas qu'elle ait quitté le pays. Alors Médée envoie à la jeune femme une robe empoisonnée qui la brûle jusqu'aux os, en même temps que le roi de Corinthe qui a voulu sauver sa fille. Quand elle est bien sûre que Jason a tout perdu, elle tue de sa main leurs deux enfants et s'enfuit vers Athènes où l'attend le roi Égée.

Telle est l'histoire, qui doit probablement moins à la tradition antérieure qu'à l'invention d'Euripide. Il a fait de Médée une femme indomptable et passionnée, furieusement éprise de son mari et rendue folle par les noces qui se sont célébrées à un pas d'elle, en dérision d'elle. Il n'y a pas dans tout son théâtre de figure plus puissante que celle

de cet être incapable de résister à sa propre volonté. Ce qui rend Médée si terrible, c'est qu'elle connaît tous les secrets de la nature et qu'elle s'entend à les utiliser. Cette barbare est aussi la très savante Médée ; si l'on tremble devant elle, c'est parce qu'elle est barbare et encore plus parce qu'elle est savante. Différente de tous, supérieure à tous, elle est isolée à Corinthe et dans le monde entier. Personne sur qui s'appuyer. Et la solitaire avertit ceux qui ont le bonheur d'être pareils à toute leur espèce : « N'instruisez pas vos enfants de manière à les rendre savants à l'excès ; on dira d'eux qu'ils sont des désœuvrés, ils s'attireront l'envie et la malveillance de leurs concitoyens. Si vous apportez aux esprits grossiers une science nouvelle, on vous considérera comme un homme inutile et sans sagesse ; si l'on vous juge supérieur à ceux qui ont une réputation de savoir et d'esprit, on vous regardera dans la ville comme un homme gênant. »

A ce passage, il est probable que beaucoup de gens se sont regardés et ont chuchoté : « Anaxagore, vous savez qu'il était lié avec Anaxagore. » Et d'autres se sont penchés pour voir si l'impassible visage de Périclès s'était altéré. Mais Périclès ne s'émeut pas plus qu'il n'a sourcillé tout à l'heure quand Médée a dit :

« Il y a deux espèces d'hommes qui, par leur façon d'être distants, se rendent impopulaires. Ceux qui vivent à l'écart de tout, à force d'être retirés, passent pour inutiles ou dangereux, surtout s'ils sont étrangers. D'autres, orgueilleusement, laissent voir au public qu'ils ne comptent que sur eux-mêmes et ils blessent leurs concitoyens

qui ne les connaissent même pas. Non, la justice ne réside pas dans les yeux des hommes, eux qui, avant de connaître le fond d'un cœur, haïssent quelqu'un rien que pour l'avoir vu, sans qu'il leur ait fait aucun mal. »

Cette fois, c'était désigner clairement, avec Anaxagore, Périclès qui avait pris d'Anaxagore le mépris de la multitude et la « dignité un peu trop seigneuriale ». Mais, en dehors de sa froideur, un Athénien avait-il le droit de reprocher quelque chose à Périclès ?

Cependant, en ce printemps 431, Péloponésiens et Béotiens commencent à mobiliser et le roi de Sparte prépare les soixante mille hoplites qu'il va envoyer en Attique dès que la moisson sera bonne à ravager. Périclès a son plan fait. Il n'y a pas moyen de défendre les villages, mais Athènes elle-même avec les ports est imprenable par terre : les Lacédémoniens n'ont pas la flotte qu'il faudrait pour la bloquer. On fera évacuer les bourgs et la population campera dans la ville, au Pirée et entre les Murs. Ce seront de grandes lamentations d'Acharnes à Péanie et les paysans vont gémir d'abandonner à l'ennemi leur blé, leurs vignes et les précieuses olivaiés patiemment reconstituées depuis l'invasion perse. Mieux vaut sacrifier des gerbes et des fruits que des vies humaines. Vos arbres repousseront, vos fils ne repousseront pas, et ce sont les hommes qui construisent les maisons, non les maisons qui font les hommes ! Certes. Mais que dira le villageois d'une politique qui finit par lui coûter si cher ? Périclès le sait : dans un an, on aura oublié quel bâtisseur a fait



Athènes si belle et il y a gros à parier qu'il ne sera pas réélu. Heureusement, il est de taille, au premier succès, à ressaisir dans sa main Athènes qui s'agite et bronche. Oui, mais dans trente mois Athènes sera aux prises avec la peste et Périclès mourra sans laisser personne qui soit capable de continuer sa politique. C'est lorsqu'il ne sera plus là qu'on saura dans quelle solitude il a vieilli. « Imprudent, celui qui orgueilleusement laisse voir au public qu'il ne compte que sur soi-même, blessant ainsi ses compatriotes qui ne le connaissent pas. » Combien cet autre solitaire, Euripide, avait vu juste !

Médée est décidée à se venger, mais où fuir la colère des Corinthiens lorsqu'elle aura tué le roi et la princesse ? Passe alors Égée, le roi d'Athènes, qui s'en vient d'avoir été consulter un oracle ; Médée lui demande l'hospitalité et il la lui promet aussitôt, sans réserve. Hôtesse dangereuse que cette descendante du Soleil, aussi proche qu'une centauresse des forces de la nature, aussi savante et aussi indomptable. Mais Athènes est assez forte pour être tolérante et pour s'ouvrir même à une telle exilée. « Ne crois pas cependant, disent les femmes du chœur, que la cité des fleuves saints, la terre accueillante admettra sans effroi l'infanticide. L'Aphrodite qui a régné entre Jason et toi lui a dicté la lâcheté et à toi des fureurs criminelles. Une autre Aphrodite règne sur les bords de Céphise ; elle puise dans ces belles eaux des brises légères qu'elle souffle sur le pays ; couronnée de roses, elle envoie aux côtés de la Sagesse les Amours, auxiliaires de toute vertu. L'air est là plus brillant qu'ailleurs ; la blonde Harmonie y mit au monde

les neuf Muses, et des hommes à la démarche légère s'y nourrissent d'intelligence. »

Ainsi, à l'Athènes qui venait de mettre en accusation Anaxagore et Aspasia, Euripide opposait l'Athènes qui avait accueilli Médée criminelle et harassée. Vraiment, la ville généreuse qui n'a pas éconduit la Barbare a-t-elle le droit de bannir une Milésienne et un Clazoménien dont le seul crime est d'avoir préféré, à leur Ionie, l'Aphrodite du Céphise qui envoie ses Amours servir de pages à la Sagesse et à la Vertu ?

Quelle jolie chose que cette image toute platonicienne, si longtemps avant Platon. Autour d'Euripide, les jeunes gens, et même ceux qui ne sont plus jeunes, font profession de ne s'intéresser qu'à l'Amour. Mais tous ne l'entendent pas de la même façon. Quand Sophocle, se trouvant chez Hermésilaos, à Chio, en qualité de proxène des Athéniens, déroba un baiser au bel enfant qui lui versait à boire, Périclès, qui voulait qu'un homme en place eût les yeux aussi purs que les mains, en était choqué, et certainement bien d'autres avec lui. Après Empédocle et les Sophistes, on ne prenait plus les choses aussi bonnement qu'au temps d'Anacréon. Sur le Désir, qui est le principe même du mouvement chez l'homme comme dans le monde, on peut fonder une morale et une pédagogie ; il suffit de donner au Désir un objet élevé, de telle sorte qu'on ne puisse l'atteindre qu'au prix d'une ascension. C'est parce qu'ils s'aimaient qu'Achille et Patrocle, Hercule et Iolaos, Thésée et Piri-thoüs ont eu la force d'être ce qu'ils furent. Si Aristogiton n'avait pas été amoureux du bel Har-

modios et jaloux du tyran, dit Thucydide, jamais Athènes n'aurait été libérée. Et déjà l'on entrevoit le bataillon thébain impossible à rompre parce qu'on a pris soin de mettre l'un à côté de l'autre des hommes qui s'aiment.

L'amour était à la mode. Alcibiade, qui menait le chœur, avait fait ciseler sur son bouclier, en guise d'armoiries, un Éros tenant la foudre. Socrate disait volontiers qu'il avait été, lui, le premier touché, et qu'il passait ses journées à poursuivre deux êtres, la Vérité et Alcibiade. On voit dans le *Banquet* comment il faut l'entendre. Les liaisons avaient un tour sentimental et passionné. Critias était épris de son cousin Charmide ; Pausanias aimait Agathon. Quand Lysis entrait dans la palestre, Hippothalès se cachait de peur de lui déplaire par trop d'assiduité. Mais Socrate expliquait alors que l'amitié vient d'une certaine parenté de nature, que l'amant sincère doit donc forcément être aimé par l'objet de son amour. Et Hippothalès, dans sa joie, passait par toutes les couleurs.

Ceux qui n'étaient point amoureux feignaient de l'être. L'on faisait des discours, des débats, des éloges, des dissertations, des paradoxes sur l'Amour. Critias écrivait un livre sur la nature d'Éros. Dans la maison du bonhomme Céphale, au Pirée, autour de Lysias, le jeune maître, des adolescents tenaient cénacle, se demandant s'il vaut mieux accorder ses faveurs à celui qui vous aime ou à celui que vous aimez et quel est le plus divin, celui qui aime ou celui qui est aimé. Celui qui aime, parce qu'il est possédé d'un dieu, répondait Phèdre qui ne manquait pas un de ces entretiens.

Au milieu de toute cette érotique littéraire, Socrate déclare qu'il n'est pas fait autrement que les autres et qu'il ne sait qu'aimer. Ses amis savent à quoi il faut s'en tenir et que, s'il fréquente les palestres pour y rencontrer Lysis et Charmide, son Aphrodite est uniquement celle d'Euripide et ses Amours sont ceux qui servent la Sagesse et le Courage.

Dans le théâtre, un beau jeune homme cherche en souriant à rencontrer les yeux myopes de Socrate. Alcibiade a cru qu'il fallait prendre à la lettre tout ce que dit Socrate de son amour pour la beauté. Après tout, cet homme prodigieux, qui, comme la torpille marine, engourdit ceux qu'il approche pour les éveiller brusquement à la vérité, serait un digne amant pour un prince de son espèce. Mais Alcibiade sait maintenant que, sous le manteau bourru du philosophe, un jeune fou peut s'endormir paisiblement, veillé par la Sagesse pure. Puis, ils ont fait ensemble la campagne de Potidée où ils sont compagnons de chambrée. Un matin d'été, quelqu'un trouve Socrate immobile et debout, qui réfléchissait ; à midi et le soir, il y était encore. Les autres soldats attendaient d'être à distance pour se moquer de lui, car ils se demandaient si cet étrange bonhomme n'avait pas le mauvais œil. Ils le virent rester debout au même endroit, cherchant toujours, toute la nuit et jusqu'au lever du soleil auquel il fit sa prière. Puis il s'en alla, ayant trouvé ce qu'il cherchait. Ce jour-là, Alcibiade comprit qu'il y avait quelque chose de quoi Socrate était plus amoureux que de lui, et de Lysis, et de Charmide, et de Ménexène.

Le spectacle se termine. Médée est enlevée de Corinthe par le char ailé que lui a envoyé son grand-père le Soleil. Quelques hommes pieux s'indignent : quelle apparence que les dieux se dérangent pour aider une infanticide à fuir le châ-timent ? Ce n'est pas Eschyle et Sophocle qui font descendre les Immortels à de pareilles interven-tions. Mais les jeunes gens trépignent d'admiration : les passions humaines ont si bien tendu et serré le nœud du drame qu'il faut un dieu pour le trancher net. Euripide imagine des actions si terribles que le Soleil seul peut les dénouer. « Euripide, Euri-pide premier ! »

Alors les juges proclamèrent le résultat.

*Premier* : Euphorion, fils d'Eschyle.

*Deuxième* : Sophocle, fils de Sophillos.

*Troisième* : Euripide, fils de Mnésarque.

Et les protestations des jeunes gens furent étouffées par les acclamations aux vainqueurs. Après tout, c'était couru d'avance : jamais Sophocle ne descend plus bas que le second rang. Un groupe cherchait Euripide pour l'entourer et lui dire que les juges sont fous, que son œuvre est admirable, que si Euphorion n'était pas le fils d'Eschyle..... Mais déjà Euripide avait disparu.

## CHAPITRE VII

### DANS LA GROTTÉ DE SALAMINE

Il est dur de voir l'armée spartiate camper en Attique et faire razzia de la jeune moisson, lorsqu'on est l'élève d'un philosophe qui se reconnaissait pour seule patrie le ciel étoilé. « L'air entier est ouvert au vol de l'aigle, disait Euripide, la terre entière est la patrie de l'homme généreux, » et ailleurs : « Le sage, demeurât-il aux extrémités de la terre et ne l'eussé-je jamais vu, est pour moi un ami. » Le temps n'était pas loin où l'on avait cru que penser ainsi était tout naturel à un Athénien, puisqu'Athènes recevait les bannis de la Grèce entière et envoyait partout des colonies. Le moment où Euripide comprit qu'il fallait choisir, être citoyen d'Athènes ou citoyen du monde, fut l'un des plus cruels de sa vie, tant il avait éprouvé avec délices la joie d'être à la fois l'un et l'autre.

Au printemps de 430, l'Attique fut envahie pour la seconde fois et l'on vit, comme l'année précédente, des colonnes de réfugiés qui entraient à Athènes, leur paillasse sur le dos. Ils n'avaient pas encore retrouvé leur dernier campement que la

peste se déclara dans le port. D'abord, on accusa les Péloponésiens d'avoir empoisonné les puits, et la rancune contre eux fut terrible. Mais les matelots qui faisaient escale au Pirée dirent que la maladie venait de l'Orient. On vit les hommes périr comme un bétail qu'on renonce à secourir. Des maisons se fermaient parce qu'on espérait, à force d'isolement, éviter la contagion, et lorsqu'elles se rouvraient on y trouvait des corps abandonnés. On ne savait plus comment se débarrasser des cadavres ; dès qu'un bûcher s'allumait, on voyait apparaître des gens qui jetaient à la dérobée un mort inconnu sur celui qui brûlait déjà, et s'enfuyaient. Quand les hommes purent penser à autre chose qu'à eux-mêmes, ils virent qu'il n'y avait plus autour d'eux ni un chien ni un oiseau parce que même les animaux avaient dû fuir le mal ou mourir.

Ceux qui eurent la peste et qui en guérirent pensaient qu'ils remontaient de l'enfer et eurent comme une vague espérance d'être désormais immortels, car quelle maladie terrasserait un homme qui a lutté victorieusement avec celle-là ? Toute la ville sortit transformée de l'épidémie. La vie et la fortune avaient paru si précaires, qu'une seule chose semblait capable de ne pas décevoir : le plaisir. On a bien vu, pendant cet effroyable été, ce que valent les dieux et la justice. Il faut jouir, et jouir vite. Thucydide date de ce moment le déchaînement d'égoïsme qui va renverser toutes les valeurs morales. Platon a très bien vu que le mouvement est plus ancien, et qu'au fond, c'est Périclès qui en est responsable, « lui qui a fait

faire trop bonne chère aux Athéniens et leur a servi trop largement tout ce qu'ils désiraient, remplissant la cité de ports, d'arsenaux, de murailles, de tributs et autres sottises semblables, sans songer à y joindre la tempérance et la justice. » Seulement, ces appétits que les grands politiques, à commencer par Thémistocle et Cimon, ont si bien excités, Périclès jusqu'à présent a su aussi les tenir en respect, ne fût-ce que grâce à l'autorité que lui donnait son absolu désintéressement. Quelle explosion, le jour où ils ne seront plus comprimés !

Déjà au moment de la première invasion l'on s'était exprimé très violemment contre Périclès. Les paysans avaient campé dans les temples et jusqu'au pied du mur des Pélasges qu'un oracle de Delphes conseillait de toujours laisser vacant. Les devins, qui avaient de bonnes raisons de ne pas aimer Périclès, travaillaient la foule en rappelant cet oracle et d'autres tout aussi inquiétants. Quant aux gens, affolés, ils ne demandaient qu'à crier. On clabaudait, on réclamait la sortie en masse, la trouée, on huait le stratège trop lâche pour passer à l'offensive. La seconde année, lorsque la peste eut cessé de sévir, pressant la retraite des derniers Péloponésiens, on sut qu'ils avaient ravagé, outre la campagne, les mines d'argent du Laurion, et que la peste avait éclaté dans le camp athénien qui assiégeait Potidée. Alors on s'emporta contre Périclès et l'on décida de traiter avec les Spartiates.

Périclès, qui venait de perdre ses deux fils aînés pendant la peste, était affreusement découragé, mais lorsqu'il s'occupait des choses de l'État, ses

pensées ne portaient aucun reflet de ses dispositions personnelles. Son espérance demeurait ferme : si l'on avait assez de caractère pour ne céder, ni à ceux qui veulent prendre l'offensive, ni à ceux dont le premier revers a eu raison, il était sûr de la victoire finale. Il se présenta donc devant le peuple et prononça un discours très beau, très triste, très modéré dans la forme, très intransigeant dans le fond : « Il ne vous est plus possible d'abdiquer, lors même que par crainte ou par amour du repos vous seriez portés aujourd'hui à cet acte d'héroïsme. Il en est de cette domination comme de la tyrannie, dont il est injuste de s'emparer et dangereux de se dessaisir. Le repos n'est assuré que s'il est allié à l'énergie. Dangereux pour un État qui commande, il convient à un peuple sujet auquel il garantit un paisible esclavage. Quant à la haine que vous inspirez, elle a toujours été le partage de quiconque a prétendu à la domination. Il y a sagesse à braver la haine dans un noble but, car la haine est de courte durée tandis que la gloire, soit présente, soit à venir, est impérissable. »

A la suite de quoi on renonce à traiter avec les Lacédémoniens. C'est donc que l'on approuve Périclès et la façon dont il conduit la guerre ? — Hé non, on lui intente un procès sur sa gestion financière. — Mais alors, on va changer de politique, renoncer à la gloire et chercher le repos ? — Pas davantage, car à peine Périclès condamné on le réélit général. Il meurt d'une forme lente de la peste pendant l'automne de 429, après deux ans et demi de guerre, sans avoir ressaisi les rênes de la cavale rebelle qui avait bronché sous l'éperon.

« O Anaxagore, pense Euripide, les dieux vous aiment qui vous ont épargné de voir ce désarroi. »

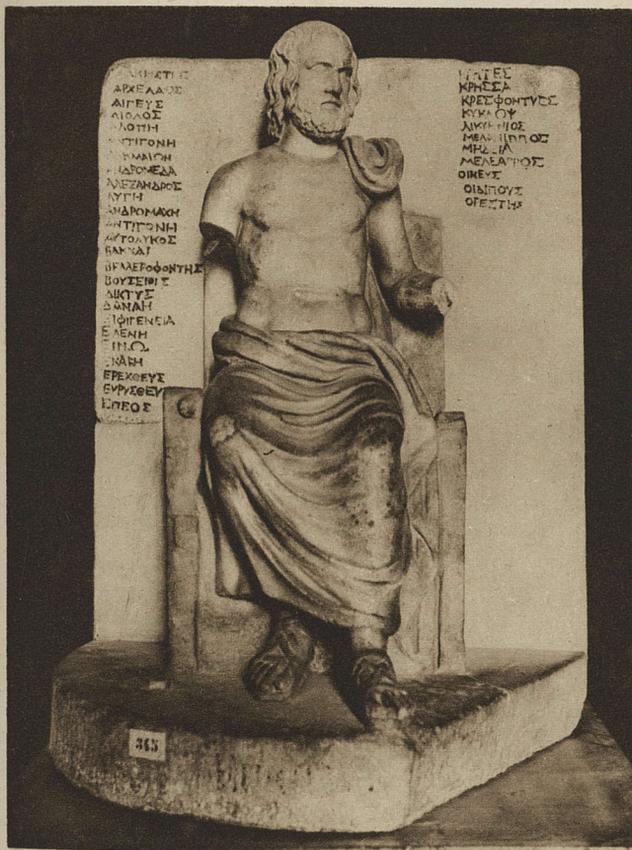
Salamine était pleine de réfugiés et de troupeaux, car, des villages, on avait pris l'habitude, au moment où l'on prévoyait l'invasion, d'envoyer le bétail en Eubée et dans les autres îles. On s'y croyait en sûreté et Euripide y passait à travailler les longues heures de solitude que des esprits comme le sien trouvent toujours, même au milieu des nouvelles de la guerre, des oracles que l'on colporte et des lamentations des réfugiés. Jamais la grotte n'avait été plus silencieuse, visitée seulement par l'ombre et le soleil. Quand Euripide se promenait dans l'île, il aimait à s'arrêter sur les collines d'où l'on découvrait la belle Athènes. Il songeait que lorsque la vie normale reprendrait dans la ville, celle-ci serait profondément transformée. Que faudrait-il leur dire, à ces rescapés de la guerre et de la peste ? Autrefois, il était délicieux d'inquiéter les Athéniens et de faire parmi eux le maître de gymnastique qui oblige les enfants à se garder les muscles allègres et les articulations souples. Les hommes de demain, de quoi auront-ils besoin ? Comme on voudrait parler de tout cela avec Socrate ! Socrate est hoplite au siège de Potidée et ne revient qu'à de longs intervalles, quand il a un congé. Alcibiade dit qu'il est extraordinaire. Aux jours d'hiver, quand les autres ne se risquent dehors qu'avec de bonnes chaussures fourrées, Socrate s'en va pieds nus sur la glace comme il irait dans les rues d'Athènes. Sa figure camuse doit être bien drôle sous le casque. Quand reverra-t-on Socrate et Alcibiade dans les gymnases ? Quand

Socrate reviendra-t-il pour aider son ami à répondre aux questions qui le tourmentent ?

On se croit en sûreté à Salamine, mais à la fin de l'été, l'année qui suivit la peste, les Péloponésiens, qui cette fois n'avaient pas envahi l'Attique, tentèrent de débarquer au Pirée. Intimidés à la dernière minute ou poussés par le vent, ils cinglèrent vers le promontoire de Salamine qui est en face de Mégare. Il y avait là un fort avec une station de trois vaisseaux athéniens. Les Péloponésiens assaillirent le fort et ravagèrent l'île.

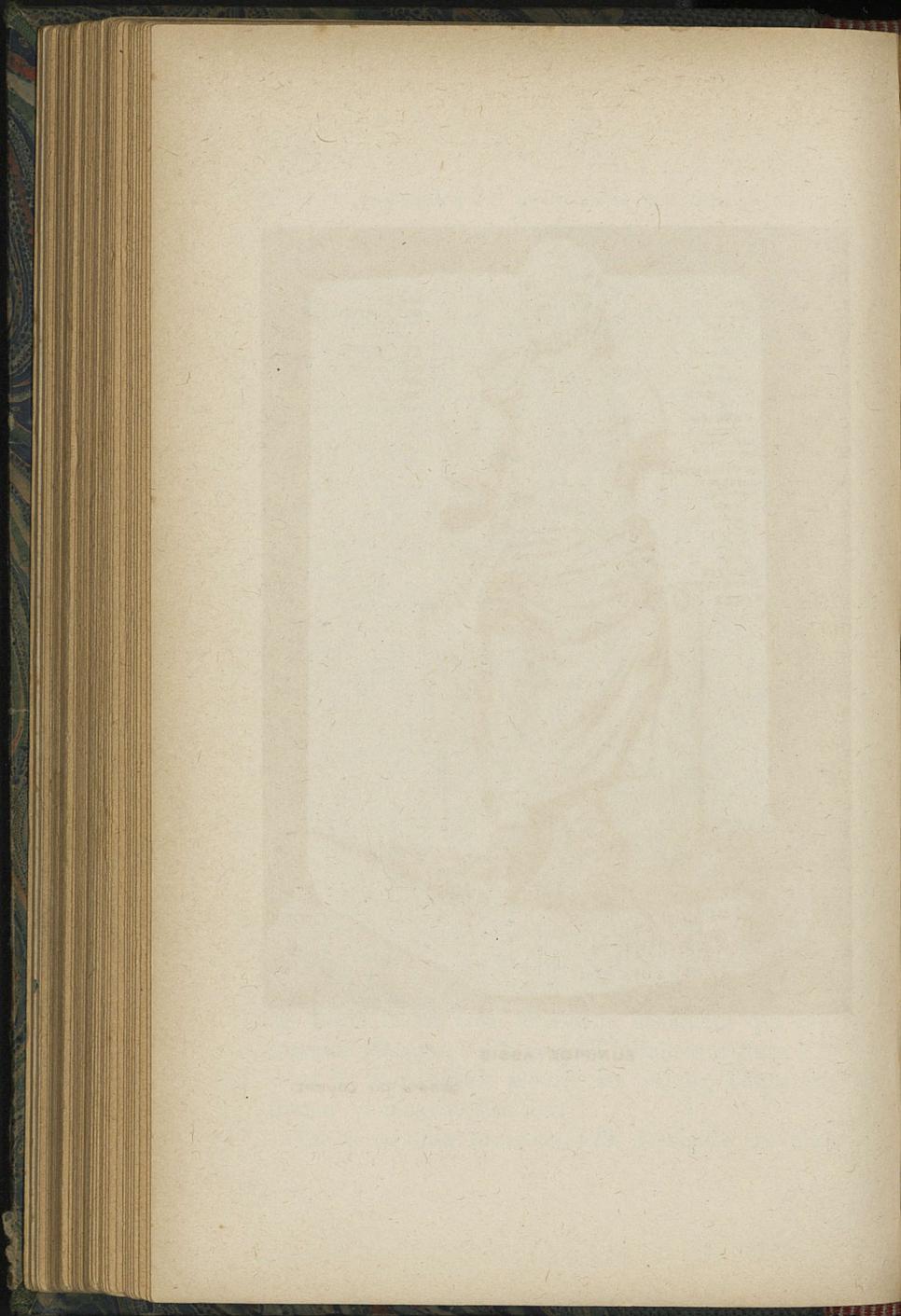
Dans tout le cours de la guerre il n'y eut pas de plus chaude alerte. Sur les collines, on agitait rapidement des torches, ce qui était le signal convenu pour faire comprendre que l'ennemi était là. Ceux de la ville croyaient que les Spartiates étaient les maîtres du Pirée ; ceux du Pirée, que Salamine était prise et que d'un instant à l'autre ils allaient être attaqués. Heureusement, il y avait encore à Athènes des gens de décision. Au point du jour, on se porta en masse vers le Pirée pour mettre les bateaux à flot. On s'embarqua à la hâte, en grand tumulte, et l'on cingla vers Salamine, laissant la garde du Pirée aux gens de pied. Les Péloponésiens se rembarquèrent précipitamment dans leurs mauvais bateaux qui faisaient eau de tous les côtés. Mais ils avaient eu le temps de courir la plus grande partie de l'île, d'enlever des hommes, du butin et les trois vaisseaux athéniens qui bloquaient Mégare. Voilà ce qu'il fallait voir dans l'île dont le nom faisait pleurer les Perses, l'automne même où mourut Périclès.

En ce sombre hiver de 429, Euripide travaille



EURIPIDE ASSIS

DESSIN DU LOUVRE.



à une pièce qui sera peut-être la plus sereine de toute son œuvre, la plus détachée de tout l'actuel. Si nous ne savions pas que l'*Hippolyte aux couronnes* a été joué aux Dionysies de 428, je crois qu'on serait aussi dérouté devant ce drame que devant ceux de Sophocle où rien n'affleure des préoccupations présentes. Est-ce par hasard que le poète a choisi pour cette année une pièce dont il avait déjà traité le sujet ? Certainement non. En 431, au plus fort de l'hostilité contre Corinthe, il a bien su écrire une pièce corinthienne où ne transparaissait rien de l'animosité du moment : c'est d'une indignation toute spirituelle qu'il a rempli *Médée*. Il ne veut pas davantage verser dans un drame les tristesses et les rancunes de ces dernières années. Les sentiments nés de la guerre sont comme le jus des raisins pressés ; il faut qu'ils reposent et fermentent quelques années avant d'être bons pour Dionysos. Pour les fêtes de 428, où il y a des vides sur tous les gradins, Euripide veut offrir au dieu une liqueur soigneusement décantée. Il reprend un sujet qu'il aime, qui a déjà indigné les Athéniens. Son œuvre passée, il la juge avec une parfaite lucidité, elle est si bien détachée de lui que c'est comme une personne vivante avec laquelle il s'entretient. Entre eux, pas une minute il n'est question de la guerre, mais uniquement de l'amour et des dieux, des choses dont on cause avec Anaxagore et Socrate, qu'on trouve dans les livres de Xénophane et d'Empédocle.

Quelle belle œuvre que l'*Hippolyte* ! Thésée n'y est éclairé que de biais, et ce n'est pas du tout le héros athénien chevaleresque et législateur des

fêtes de 469. C'est le beau voyageur de la vieille légende qui s'en va d'aventure en aventure, content fleurette aux princesses et les abandonnant sans scrupules. D'une Amazone, il a eu un fils aussi différent de lui que possible Hippolyte est chaste par amour pour Artémis. Ce mystique qui a consacré sa virginité à sa déesse et qui s'entretient avec elle dans le silence des chasses et des clairières, c'est une des figures les plus étranges de toute la littérature antique. Il est agaçant, lorsqu'on est Thésée, d'avoir pour fils ce garçon peu aimable qui ne cesse d'injurier Vénus sous prétexte qu'il ne veut pas d'une déesse dont les fêtes se célèbrent dans l'ombre, un saint homme qui fait maigre scrupuleusement, qui est initié aux mystères de l'Orphisme et qui fait parade de son abstinence. Plaisant chasseur que ce végétarien ! Et puis, un bâtard est encombrant dans une maison où règne la fille de Minos. Enfin, l'intervention d'Artémis apprend à Thésée que ce garçon bizarre est digne de regrets et qu'il est mort pour ne pas trahir son serment. Aucun caractère n'est plus proche du christianisme que ce jeune moine auquel Racine n'a pas osé donner une réplique. Au xvii<sup>e</sup> siècle, qui aurait pu croire à la vérité d'un ascète païen ?

Dans l'*Hippolyte aux couronnes*, les Athéniens virent une Phèdre nouvelle, bien plus pathétique que celle de l'*Hippolyte voilé*, toute abandonnée à sa passion. Voici déjà la chrétienne à qui la grâce a manqué. A côté d'elle, une nourrice qui mourrait volontiers pour sa fille de lait, prête à toutes les besognes et philosophe par surcroît. « Pourquoi rougis-tu d'être amoureuse, mon enfant ? Tous les

hommes ont aimé et les dieux aussi. Folle de vouloir mourir ! Ce que les amants recherchent, ce n'est pas la mort, c'est l'objet aimé. Cypris circule dans l'air et sur les gouffres de la mer ; tout ce qui existe vient d'elle. On ne lui résiste pas quand elle vous saisit de tout son élan. Cède au sort qui veut que tu aimes. Zeus a aimé Sémélé et les demeures des dieux se sont ouvertes à Céphale parce que la belle Aurore l'aimait. C'est de la démesure que de vouloir être plus forte que les dieux ; ose aimer, puisque la déesse le veut. Du reste, j'ai des charmes et des incantations et l'on trouvera bien un remède à ton mal. Nous autres femmes, nous savons des moyens que les hommes auraient mis bien longtemps à trouver. »

Qui parle ainsi ? Empédocle, qui expliquait par l'Amour la combinaison des substances et qui se plaisait à appeler la cause première Aphrodite ou Cypris ? ou bien un sophiste trop habile qui appuie sa thèse par des exemples empruntés aux légendes, parce qu'il sait que sur ce terrain personne ne trouvera rien à lui répondre ? ou bien une entremetteuse qui coupe un pan de votre manteau pour confectionner le philtre qui doit rendre amoureux ? Comme Euripide est savant ! Il connaît tout, même les conversations qu'on échange dans les gynécées. Il sait très bien que parmi ces recluses certaines rêvent à mille choses qui étonneraient les philosophes. « Il y a peut-être une autre vie plus heureuse que celle-ci, mais l'obscurité l'enveloppe et la cache dans ses ténèbres. Nous aimons follement ce qui brille sur la terre, parce que nous ne connaissons rien

d'autre et parce que ce qui est derrière les tombes ne nous est pas révélé ; nous nous laissons égarer par des fables. »

Ainsi songe la nourrice, et ailleurs Euripide se demande : « Qui sait si la vie n'est pas une mort, si ce que nous appelons mourir ne s'appelle pas vivre dans l'autre monde ? » C'est l'éternelle question d'Hamlet et tout le monde se l'est posée, des philosophes et d'équivoques vieilles femmes. Héraclite disait, comme Faust, qu'être très instruit n'apprend pas grand'chose. Dans le théâtre, des gens qui avaient beaucoup souffert écoutaient le poète et lui savaient gré de ne pas leur apporter des conseils, des solutions sur mesure, des formules sur les dieux et la vie. Souvent ils ont accusé Euripide de n'être qu'un philosophe qui monte sur la scène, imposant aux spectateurs des discussions de sophistes qui plaident le pour et le contre. Aujourd'hui, ceux-mêmes qui se défendaient contre lui, il les a conquis et plusieurs centaines d'hommes ont cru vivre pendant quelques heures dans la pure atmosphère de la grotte salaminienne.

Lorsqu'on proclama les résultats, Euripide dut avoir une grande joie. Depuis plus de vingt-cinq ans qu'il prenait part aux concours, c'était la seconde ou la troisième fois seulement qu'il était vainqueur. Mais on peut faire compter double une victoire remportée au lendemain d'une si grande épreuve. Il est réconfortant de se sentir en harmonie complète avec un peuple qui vient de tant souffrir. Le second prix fut donné à Iophon fils de Sophocle, dont on disait qu'il se faisait aider par son père ; le troisième à Ion de Chio.

\*  
\* \*

En 427, l'invasion fut plus ruineuse que celles des années précédentes. Pour la première fois, on osa toucher à Marathon. Marathon était sacré parce que jadis les enfants d'Hercule, poursuivis par Eurysthée, s'y étaient réfugiés. Seule de toutes les cités grecques, l'Attique avait accueilli les suppliants, et Thésée avec ses fils avaient défait les Argiens d'Eurysthée. La légende d'Hercule avait un prestige incomparable dans toute la Grèce, mais surtout au pays dorien, et Athènes était fière d'y avoir ajouté un si chevaleresque épilogue. Au lendemain de Salamine, lorsqu'il s'agit de ranger l'armée qui allait se battre à Platées, les Tégéates et les Athéniens se disputèrent le commandement de l'une des deux ailes, les Lacédémoniens, chefs de la Grèce; commandant l'autre en tout cas. Ceux de l'Attique, pour l'emporter, firent valoir le secours qu'ils avaient donné jadis aux enfants abandonnés du héros. Et les Spartiates, avec des acclamations, les mirent à la tête de l'aile gauche. Jamais Sparte, dont les dynasties royales se vantent toutes deux de descendre d'Héraclès, n'aurait dû oublier que Marathon a donné asile à la famille du héros dorien.

Mais on a bien oublié les promesses solennelles que Pausanias, général en chef des armées grecques, fit à Platées au moment où il venait d'en chasser les Perses. Il offrit alors un sacrifice à Zeus libérateur, sur la place publique; puis il remit solennellement aux citoyens la pleine et

libre possession de la ville et de son territoire, déclarant que, si jamais personne les attaquait injustement, les alliés présents les assisteraient de tout leur pouvoir. A la porte de Platées reconstruite, on élèverait un sanctuaire national à Zeus libérateur ; à cet autel, chaque année, on célébrerait l'anniversaire de la victoire et chaque État y enverrait une théorie. Quant aux Platéens, on leur confiait la mission de veiller sur les sépultures et d'honorer par des sacrifices et des prières la mémoire de tous ceux qui étaient morts là pour la liberté de la Grèce.

Or, dès avril 431, alors qu'on était encore en pleine paix, les Thébains tentèrent un coup de main contre Platées, leur éternelle ennemie. Les Platéens ne perdirent pas la tête, engagèrent la bataille dans la nuit noire, par une pluie battante, parmi les rues barricadées de leur village où les ennemis s'égarèrent et s'embourbaient à chaque pas. On prit cent quatre-vingts soldats au fond de cette souricière et, dans un sursaut de colère, on les massacra le lendemain. Le message de Périclès, qui demandait qu'on ne décidât rien avant qu'Athènes eût délibéré, arriva trop tard. Les Platéens disaient qu'ils n'avaient fait aucune convention relativement aux prisonniers. Mais du côté thébain on prétendait que, de Platées, on avait promis et sous serment la vie sauve pour les prisonniers si les agresseurs évacuaient le territoire. Athènes ne voulut admettre qu'une seule version, celle de sa fidèle alliée ; un seul homme, Thucydide, fils d'Oloros, eut l'esprit assez froid au milieu d'une telle exaltation pour consigner

la thèse thébaine et refuser de prendre parti.

Du reste, quand même les Platéens auraient eu tort dans l'affaire des prisonniers, était-ce une raison pour que les Spartiates traitassent la ville comme ils l'ont fait ? Le roi Archidame lui a donné le choix : sortir de l'alliance athénienne ou accepter la guerre. Les Platéens n'ont pas voulu trahir des alliés qui ne les avaient jamais trahis. Là-dessus Sparte avait-elle le droit de se mettre du côté des agresseurs ? « Si jamais personne attaque Platées injustement et pour l'asservir, tous les Grecs combattants de 479 se lèveront pour défendre les Platéens. » Voilà ce qu'avait juré Pausanias et son serment ne prévoyait pas d'exception.

Le siège dura deux ans ; on avait réussi à faire sortir toute la population sauf une poignée de défenseurs, qui furent héroïques. Pendant l'été de 427, les Péloponésiens qui les savaient à bout de forces les prirent par trahison. Un héraut vint déclarer aux assiégés que s'ils voulaient remettre leur ville aux Lacédémoniens et les prendre pour juges, on punirait seulement les coupables et personne ne serait frappé sans jugement. Les Platéens tombèrent dans le piège. Cinq juges vinrent de Sparte et posèrent aux accusés une seule question : « si dans le cours de la présente guerre ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés ». Que pouvaient-ils répondre ? Ils rappelèrent en vain les serments de 479, les inscriptions sur le trépied de Delphes, les tombes des Spartiates tombés à Platées dans la guerre de l'Indépendance, pendant que les Thébains offraient des banquets aux Perses et, enfin, les droits des

suppliants, puisqu'ils s'étaient rendus à merci. On les égorgea l'un après l'autre et les femmes qui étaient restées dans le village pour faire le pain aux assiégés furent vendues comme esclaves. La bourgade fut rasée à l'exception des sanctuaires. Il n'y resta plus qu'une auberge à côté du temple de Héra.

La nouvelle du massacre arriva à Athènes au moment où l'on mesurait les ravages de la dernière invasion. Marathon et Platées saccagées en un seul été ! On voyait ce qu'il restait des grandes années et la foi qu'on pouvait avoir dans les traités et les serments. Ces tristesses et ces déceptions, Euripide les partageait avec la foule ; il avait en outre d'autres sujets d'inquiétude. L'affaire de Mytilène s'était terminée par la victoire complète des Athéniens et beaucoup de gens avaient vu là une revanche du sort, une compensation pour tous les malheurs de l'année. Qu'ils triomphent, s'ils en ont envie ! Pour Euripide et pour quelques autres, le nom seul de Mytilène représente un affreux cauchemar.

Voici ce qui s'était passé. Mytilène, alliée d'Athènes, était travaillée par les Béotiens qui voulaient la faire entrer dans l'alliance péloponésienne. En 427, sous l'influence de l'aristocratie, la ville s'insurgea et, assiégée par une flotte attique, succomba après une longue résistance. Le général vainqueur embarqua un millier de prisonniers, tous les Mytiléniens qu'il considérait comme responsables de la rébellion. Il estimait que ces victimes pouvaient suffire à venger Athènes outragée. Il comptait sans Cléon. Celui-ci pro-

nonça dans l'agora un discours violent, à la suite de quoi on envoya ordre à Lesbos de mettre à mort tous les Mytiléniens sans exception et de vendre les femmes et les enfants. Le lendemain, ceux-mêmes qui avaient voté eurent peur de leur propre excès. Cléon se moqua d'eux, leur parla de leur prestige, de leur sûreté, de la réparation à laquelle ils avaient droit. Diodote, qui la veille avait vivement attaqué le décret, revint à la charge ; il parla de sagesse et de justice et finit par l'emporter, les votes étant du reste presque à égalité.

« On expédia une nouvelle trirème, de peur que celle qui portait le premier message, qui avait un jour et une nuit d'avance, n'arrivât la première et que les Mytiléniens ne fussent égorgés. Les députés de Mytilène approvisionnèrent le bâtiment de vin et de farine ; ils promirent à l'équipage une forte récompense s'il arrivait à temps. Aussi les matelots firent-ils une telle diligence que, tout en ramant, ils mangeaient de la farine délayée dans du vin et de l'huile, se relevant alternativement pour ramer et dormir. Par bonheur, aucun vent ne contraria leur marche. D'ailleurs, le premier vaisseau, porteur d'un message de deuil, ne s'était guère pressé, tandis que l'autre faisait force de rames. Le premier ne devança donc le second que du temps nécessaire à l'amiral pour lire le décret et se mettre en devoir de l'exécuter. L'arrivée du second l'arrêta. A cela tint que Mytilène ne fût détruite. » (Thucydide).

Combien de temps fallut-il pour qu'on sût à Athènes que le message de Diodote avait annulé le message de Cléon ? On mesurait maintenant ce

qu'on avait perdu en perdant Périclès. Lui du moins savait modérer les passions populaires. Même les mille coupables, il aurait obtenu grâce pour eux, et, en échange, que Sparte épargnât Platées. Dans la grotte de Salamine, où l'air semble avoir perdu quelque chose de sa transparence, Euripide se demande si les Lacédémoniens, en égorgeant les gens de Platées, n'ont pas blessé la Justice d'un coup brutal qui a mis la déesse en fuite : en quel coin de la Grèce s'est-elle réfugiée aujourd'hui ? Démesure engendre plus grave Démesure, disait Eschyle. Eschyle avait raison. Respect des suppliants, pitié pour les vaincus, mémoire des traités ; qui aurait jamais cru que, ces choses élémentaires, il faudrait les rappeler aux Grecs ? Fini le temps où l'on jouait gaiement avec des idées, où l'on s'amusait à faire sonner, pour en éprouver l'aloi, les idées anciennes, ce qui avait le don de mettre hors d'eux les Marathonomaques ! Aujourd'hui il faut penser au présent.

Le présent est bien sombre. En ce moment le peuple triomphe parce qu'on a mis à mort les mille Mytiléniens responsables de la rébellion. Au premier revers il retombera dans ses découragements, et, du reste, il est pire dans ses triomphes que dans ses revers. La guerre n'est pas près de finir et il s'agit de reconforter les Athéniens. Euripide songe à écrire pour eux une pièce très facile à comprendre, qui redresse le sentiment défaillant de la justice et de la piété. Il médite la légende des Héraclides, qui a rendu sacré le territoire de Marathon. Rappeler aux gens de l'Attique le service qu'ils ont rendu aux enfants abandonnés du héros dorien,

c'est un moyen d'élever leurs rancunes sur un plan supérieur. Les récriminations sont bien obligées de se taire quand les grandes voix venues du fond des légendes disent que si Athènes est puissante, c'est parce qu'elle a considéré sa sécurité moins que ses devoirs envers les suppliants. Le respect que Marathon était en droit d'attendre des Spartiates vient, non de ce qu'Athènes fut grande, mais de ce qu'elle fut juste. Équité passe force. Socrate approuvera cette conclusion.

Du reste, les dieux semblent se manifester en faveur d'Athènes. En 426, les Péloponésiens renoncent à envahir l'Attique. La terre a tremblé à Athènes, en Eubée et en Béotie ; il y a eu des raz de marée, mais les secousses et les inondations n'ont pas fait à beaucoup près autant de mal qu'une occupation de six ou huit semaines. Le même été, les Lacédémoniens fondent en Trachinie une colonie qui menace l'Eubée et par conséquent Athènes. Ils l'appellent Héraclée. Singulière audace : il y a un an, ils dévastaient Marathon. Mais la colonie gêne les Thessaliens qui la harcèleront jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Voilà, en faveur de la justice, un signe que les moins philosophes sont capables de comprendre. Anaxagore n'en aurait pas voulu, mais le temps est passé où Euripide avec lui s'entretenait de sagesse pure et où l'obscurité les trouvait ensemble, elle qui donne à l'esprit plus de promptitude et aux pensées quelque chose de schématique et de parfait. Cette fois, il ne s'agit pas de donner aux doctes matière à ergoter. Euripide veut écrire un *miracle* pour le peuple d'Athènes, et il compose les *Héraclides*.

On y voit les enfants d'Hercule amenés en Attique par leur grand'mère Alcmène et le vieil Iolaos. Les fils de Thésée se décident à les défendre contre les provocations d'Eurysthée. Un oracle réclame une jeune fille de sang noble, et Macarie, la fille aînée du héros, se sacrifie aussitôt. La bataille a lieu ; Iolaos, miraculeusement rajeuni, ramène prisonnier Eurysthée qui sera mis à mort en expiation de ses crimes. Puisque réparation est faite, on s'engage à donner à Eurysthée un tombeau en Attique et le condamné promet aux vainqueurs sa protection. « Couché sous la terre, aux pieds de la divine vierge de Pallène, je serai toujours un ami pour la cité, et pour les descendants d'Héraclès je serai l'ennemi le plus déclaré le jour où ils pénétreront ici avec de grandes forces, oublieux des bienfaits reçus. » Étrange saint que ce brutal qui poursuit des vieillards et des enfants. Euripide suivait le sentiment populaire en faisant du tombeau de ce maudit un sanctuaire protecteur. Pour les Athéniens, tout mort est redoutable puisque les revenants ont une puissance mystérieuse et terrible, et il est aussi sage de se concilier le fantôme du traître Eurysthée que celui de l'héroïque petite Macarie. Nous voilà bien loin du tombeau où dort Hippolyte, chaste comme Diane et protecteur des jeunes filles. Dans *Hippolyte*, le culte du mort est vu par un philosophe ; dans les *Héraclides*, par un homme qui ne cherche rien sinon de parler simplement à des simples.

Les *Héraclides* détonnent singulièrement dans l'œuvre d'Euripide. Racine a réussi à faire deux chefs-d'œuvre en écrivant des pièces pour les

élèves d'un pensionnat ; Euripide, malgré toute sa bonne volonté, n'est pas arrivé à faire de cette œuvre de circonstance sa chair et son sang. Mais, telle qu'elle est, raide, gauche et pauvre, elle a pu émouvoir et reconforter des cœurs qui s'abandonnaient. Euripide, après l'avoir fait jouer, dut trouver dans sa grotte plus de sérénité et de lumière.

Vers la même époque, Anaxagore meurt doucement à Lampsaque, entouré d'élèves qui l'aiment et qui s'entretiennent avec lui jusqu'à la dernière minute. En s'éteignant, il demande simplement qu'à l'anniversaire de sa mort on donne un jour de congé aux enfants des écoles. Ses hôtes, pour l'honorer, élèvent un autel à la Vérité et un autre à l'Intelligence. Quelques années seulement ont passé depuis l'époque où Euripide causait des journées entières avec Anaxagore, aussi indifférent à la politique que si l'agora eût été à mille lieues. Aujourd'hui, entre Euripide à Athènes et Anaxagore à Lampsaque, il y a une distance plus grande que si l'un était aux Colonnes d'Hercule et l'autre aux frontières de l'Inde. Même la pensée du poète arrive difficilement à rejoindre celle du philosophe. Entre eux deux, il y a comme une zone chargée où les orages ne cessent pas. La voix normale ne peut plus se faire entendre. Euripide élèverait volontiers, lui aussi, un sanctuaire à l'Intelligence en mémoire d'Anaxagore, mais il a mieux à faire : rentrer en lui-même, purifier en son cœur tout l'actuel qui le traverse et préparer des œuvres nouvelles.

## CHAPITRE VIII

### LES VINGT ANS D'ARISTOPHANE

Euripide était maintenant un homme célèbre. Ses admirateurs triomphaient de ceux qui voulaient voir en lui un esprit purement négateur. Il était capable de faire bien autre chose que partir en guerre contre les idées reçues, soutenir des paradoxes et plaider le pour et le contre avec la même éloquence. Les *Héraclides* avaient montré qu'il aimait son pays et, en parlant si bien d'Athènes, il avait rallié beaucoup de ceux qu'il scandalisait autrefois.

Les Athéniens qui voyageaient ou qui recevaient des hôtes constataient avec étonnement que ce poète si discuté avait, dans le monde hellénique tout entier, une popularité sans proportion avec le nombre de ses victoires aux Dionysies. En Sicile, le nom seul d'Euripide faisait délirer. On racontait qu'un navire de Caunos était arrivé à Syracuse, poursuivi par des pirates, et qu'il avait demandé l'entrée de la rade. Les Syracusains, qui n'avaient pas la moindre envie d'héberger ces Cariens, leur demandèrent par dérision s'ils con-

naissaient des vers d'Euripide ; à leur grand étonnement, ces petites gens d'Asie répondirent que oui et se mirent à en réciter.

Même succès dans la Grèce du Nord. Du reste, toute bordée de colonies athéniennes, elle était en relations constantes avec l'Attique. Miltiade, au temps qu'il gouvernait la Chersonèse, y avait pris pour femme une fille du roi Oloros, à la famille duquel appartenait Thucydide. Sous les platanes de Skapté-Hylé, non loin de ses mines d'or, Thucydide trouvera le détachement qu'Euripide demandait à la grotte de Salamine. La Thrace devenait philosophe. Protagoras, Leucippe et Démocrite enseignaient à Abdère. Dans un milieu si cultivé, les œuvres nouvelles d'Euripide étaient chaque année attendues avec impatience et vivement commentées.

Or, l'une des plus grosses parties de la guerre allait se jouer dans la Grèce septentrionale. Brasidas préparait une action de grande envergure qui devait isoler Athènes de ses possessions en Thrace. C'est pour cela qu'il avait fondé la colonie d'Héraclée au pied des forêts de l'Œta, et l'oracle de Delphes, qui depuis le début de la guerre n'avait cessé de laconiser, lui avait donné les meilleurs présages. Ces présages, il est vrai, les Thessaliens avaient eu à cœur de les faire mentir, se souciant médiocrement d'avoir contre leur flanc la pointe de ce fort avancé et d'être exposés aux brutalités des gouverneurs lacédémoniens. Leurs voisins, les Molosses, les avertissaient de ne pas se fier aux Spartiates ; tout récemment, ils avaient envoyé des troupes de renfort dans l'expédition contre

l'Acarnanie : les généraux péloponésiens avaient fait la paix sans eux et s'étaient enfuis en les laissant prisonniers aux mains des Athéniens. En Thessalie, tous ceux qui étaient démocrates et partisans d'Athènes répétaient ces histoires avec complaisance. Les Spartiates sont fourbes et cruels. Ils ont promis la liberté aux Hilotes qui ont rendu des services pendant la guerre : ils leur ont fait faire le tour des temples, la tête couronnée, en vêtements de fête ; mais peu après les deux mille affranchis ont disparu, sans que personne pût jamais savoir ce qu'ils étaient devenus. Voilà ce que vaut la bonne foi du peuple qui se dit le plus religieux de la Grèce.

Mais, en Thessalie comme partout, l'aristocratie était laconienne. Lorsque Brasidas, appelé dans le Nord par Perdicas de Macédoine, profita de l'occasion pour travailler les colonies athéniennes, il traversa le pays à la course et, malheureusement pour Athènes, il était l'homme qu'il fallait pour gagner des partisans à la cause spartiate. C'était un admirable général, la sagesse et la modération en personne, « d'une vertu accomplie », dit Thucydide qui lui doit une disgrâce, vingt ans d'exil et qui aurait eu de bonnes raisons de lui en vouloir. Il croyait fermement à la mission de Sparte, chargée d'affranchir la Grèce de la tyrannie athénienne. Où il avait passé, on était convaincu que tous les Lacédémoniens lui ressemblaient.

Athènes n'avait aucun ambassadeur à opposer à Brasidas. Sa domination trop dure l'avait fait haïr. Elle avait pour généraux de bons techniciens sans autorité comme Démosthène ou Pachès, et

lorsqu'ils étaient pauvres, elle-même les tournait en ridicule ; on riait de Lamachos parce qu'il portait sa tunique et ses chaussures en compte dans l'état de ses frais. Sophocle tenait à Athènes un rang unique, mais à l'étranger il était moins connu qu'Euripide. Ce pur miel attique, pour en goûter tout le parfum il fallait être né au pied de l'Hymette. Et puis, Sophocle se refusait à mêler à la légende le vin trop lourd des émotions actuelles.

C'est alors qu'Euripide eut l'idée d'écrire une pièce qui serait jouée dans le Nord pour enrayer les déceptions et aider les amis d'Athènes. Le poète était encore sous l'impression du siège de Platées et du massacre des Hilotes. Si Athènes succombait, quelque chose mourrait en Grèce que les Laconiens n'arriveraient jamais à remplacer. Cela, il fallait le dire et que ce fût répété depuis la Phthie jusqu'à Dodone et au pays des Molosses. Impossible de faire jouer là-bas les *Héraclides* ou n'importe quelle pièce athénienne. Ce qui intéresse les gens de Marathon n'intéresse pas ceux de Pharsale. Mieux vaut écrire pour ceux-ci une pièce nouvelle qu'une troupe ambulante ira leur représenter.

Il n'est pas difficile de trouver un beau sujet de drame pour le pays d'Achille. Achille est le fils de la Néréide Thétis et de Pélée qui a pris part à l'expédition des Argonautes et au premier siège de Troie, celui que mena Héraclès pour conquérir les cavales de Laomédon. Du second siège, celui d'Homère, Pélée vit revenir non Achille, mais le fils d'Achille, Néoptolème, qui ramenait Andromaque dans sa part de butin. Ménélas avait pro-

mis à Néoptolème sa fille Hermione, et Homère décrit les fêtes à Sparte au moment où Hermione va partir pour l'illustre ville des Myrmidons. Seulement, Hermione avait été fiancée à son cousin Oreste et jamais la Spartiate ne put s'entendre avec le prince de Phthie, ni lui donner d'enfant. Triste union. Néoptolème meurt à Delphes, victime des rancunes du dieu ou de ses prêtres, et le vieux Pélée reste seul pour régner sur les Myrmidons avec son arrière-petit-fils, le bâtard né de Néoptolème et de la captive.

Beau thème pour montrer aux gens de la Thessalie qu'ils n'ont jamais eu à se louer, ni des Spartiates, ni des Delphiens. Sous la légende, les événements actuels transparaisent aussi clairement que dans les *Héraclides*, mais *Andromaque* est d'une autre qualité. Le drame est un peu alourdi par les arrière-pensées du poète et le souci de la propagande : on y trouve une belle diatribe contre les Spartiates, princes du mensonge, et des critiques contre l'Apollon de Delphes qui, se disant l'arbitre du genre humain, laisse tuer le fils d'Achille au moment où celui-ci lui offrait réparation. Malgré cela, l'œuvre est extrêmement vivante, traversée d'êtres qu'on n'oublie pas : Hermione hystérique et affolée, l'énergique Pélée qui a vu tant de choses qu'il s'est fait, sur toutes, sa religion personnelle. On y sent, tendue et vibrante, l'intelligence d'Euripide qui lance les idées comme des balles : au plus agile à les attraper. *Andromaque* est la femme barbare qui, en Phrygie, tolérait autour d'Hector toutes les concubines qu'il lui plaisait d'avoir et, plus d'une fois, elle allaita les bâtards de son

mari. Cette vie patriarcale et indulgente ne vaut-elle pas mieux que la famille grecque où un mari et une femme qui n'ont pas d'enfants n'ont d'autre ressource que de courir les lieux de pèlerinage ? Ménélas, qui veut imposer à Néoptolème sa fille stérile et jalouse, traite de bâtard, avec dédain, le fils d'Andromaque. Que lui importe, à Pélée, que l'enfant unique de son petit-fils soit né d'une captive ? Bien des bâtards sont supérieurs aux fils légitimes. L'enfant d'Andromaque est beau et bien portant. Tu seras roi, petit, fusses-tu trois fois bâtard ! Il est bien dommage que le XVIII<sup>e</sup> siècle n'ait pas connu l'*Andromaque* d'Euripide ; on y aurait trouvé de jolis thèmes de débats sur la nature et sur la convention.

\*  
\* \*

Euripide est le plus grand personnage d'Athènes. On l'a en admiration ou en horreur, mais il est impossible de ne pas s'occuper de lui. Beaucoup de gens ne peuvent s'habituer à sa hardiesse et à ses paradoxes, mais ils sont obligés de reconnaître que, sans Euripide, il manquerait quelque chose à la grandeur d'Athènes. Ce paresseux qui n'a jamais voulu s'occuper de politique, qui a marqué tant d'indifférence pour les affaires de l'État, il a fallu la guerre pour qu'on vît combien il aimait son pays ; peut-être, sans la guerre, ne l'aurait-il pas su lui-même. Et voilà qu'aujourd'hui, lui qui n'a jamais mis les pieds à l'agora, il se trouve l'un des hommes d'Athènes les mieux armés pour servir leur ville.

Celui qui se trompe le moins sur l'importance d'Euripide, c'est Aristophane qui vient de faire dans la vie publique une entrée bruyante, comme un clown qui saute sur le théâtre alors que personne ne l'avait vu inscrit au programme. Ce gamin de génie a eu l'audace de faire jouer sa première pièce à dix-huit ans, sous le nom de l'un de ses amis, acteur ou poète ; quel archonte aurait consenti à donner un chœur à cet enfant qui n'a pas terminé son service militaire ? Il faut à Callistratos un certain courage pour lui prêter son nom, car Aristophane, de sa première flèche, touche le point douloureux. Dans les *Babyloniens*, il montre comment on oppresse honteusement les alliés et les met en scène sous la figure d'esclaves qui tournent la meule. Ce fut joué en mars 426, au printemps qui suivit l'affaire de Mytilène. Le théâtre était plein de gens de la Confédération qui applaudissaient bruyamment. Cléon, qui reçut tout cela en pleine figure, accusa Callistratos, le prête-nom, de s'être moqué de la politique athénienne pendant la fête publique des grandes Dionysies, en présence de centaines d'étrangers et d'alliés, ce qui constituait un crime contre la sûreté de l'État. Mais à cette époque, la loi qui avait restreint les libertés de la scène était abrogée ; on voulait que la comédie pût s'en donner à sa guise, et les juges acquittèrent l'accusé. Aristophane triompha ; il n'avait pas vingt ans ; il avait l'audace de dire franchement au peuple athénien ce qui était juste ; on lui faisait l'honneur d'un procès, et voilà que pour comble de chance il le gagnait. Athènes est charmante pour ce petit paysan d'Égine. On va la récompenser en

lui offrant l'an prochain les *Acharniens*, puis les *Cavaliers* où Cléon sera étrillé de la belle façon ; on lui ôtera à tout jamais l'envie de traîner devant le tribunal un honnête garçon qui veut simplement éclairer le peuple. Et, après Cléon, bien d'autres vont y passer qui ont applaudi aux *Babyloniens* et qui ne se doutent pas qu'ils vont être exhibés sous des oripeaux où tout le monde les reconnaîtra, mais si grotesques que personne ne pourra s'empêcher d'éclater de rire.

Ce qui est frappant dans l'apparition d'Aristophane, c'est qu'entre lui et l'âge précédent tous les ponts sont coupés.

Il n'a jamais vu Périclès. La politique des Cinquante Années, la glorieuse expansion athénienne, cela représente pour lui des paysans qui fuient vers les Longs Murs, des maisons qui flambent, des oliviers coupés au pied, le bétail qu'on embarque et qui meugle désespérément dans le fond des bateaux. Ce peuple rassasié de gloire, il l'a entendu soupirer uniquement après la paix, non une trêve de cinq ans qui sent la poix et le goudron du navire armé, ni une trêve de dix ans qui sent cruellement les ambassades pour réchauffer le zèle des alliés, mais un traité de trente ans sur terre et sur mer, pure ambroisie et vrai nectar !

Ce qu'a été l'âge héroïque de l'intelligence athénienne, lorsqu'on suppliait Zénon de venir d'Élée, qu'on se pressait aux pieds de Parménide, et que Thucydide, Périclès et Socrate se rencontraient chez Anaxagore pour recevoir de lui des nourritures si différentes, Aristophane ne peut plus en avoir aucune idée. Socrate est très entouré ; des

jeunes gens s'attachent à lui, les uns pour leur plaisir personnel, beaucoup d'autres pour faire leur cour à Alcibiade ; Euripide, qui a désiré rester un isolé, tous les poètes d'Athènes et d'ailleurs imitent à l'envi ses procédés et, parmi les admirations qu'il provoque, il y en a de bien indiscretes. Les jeunes gens qui ont donné l'exemple de se mettre à l'école des philosophes occupent aujourd'hui des charges publiques ; Pythodore, l'élève de Zénon, est stratège en Sicile et Thucydide en Thrace ; l'un et l'autre apprendront à leurs dépens que la philosophie prépare médiocrement à l'art militaire et les Athéniens leur feront payer cher les airs distants qu'ils avaient en leur jeunesse. Au milieu de ce monde qui se défait, comment un petit paysan railleur et poète pourrait-il comprendre que ceux qui établissaient naguère à Athènes le règne de l'intelligence étaient des novateurs enthousiastes et redoutés ?

Autour de lui, qui représente l'esprit de recherche, la pensée travailleuse et agissante ? Des techniciens, comme l'astronome Méton, le médecin Hippocrate, que la foule méprise parce qu'il y a une part de travail manuel dans leur activité. Des spécialistes qui écrivent sur la musique, sur la gymnastique, sur l'agriculture, sur la tactique, sur le théâtre et sur la mise en scène. Des sophistes qui profitent d'une ambassade à Athènes pour gagner quelques gros cachets en plus de leurs frais de route. Autour des sophistes, des jeunes gens riches et encore plus ambitieux qui méprisent profondément la philosophie et ceux qui lui consacrent leur vie, mais qui estiment que l'on fait chez elle un bon

apprentissage d'éloquence et de domination. Aristophane est trop jeune et intellectuellement trop novice pour être capable de faire la différence entre Socrate et les sophistes. Du reste, Socrate lui-même encourage cette erreur, en s'attachant volontiers à des jeunes gens assez inquiétants, comme Alcibiade et Critias, qui lui plaisent par une certaine vigueur de tempérament et la gentillesse des manières. Comment Aristophane aurait-il compris qu'Alcibiade en Socrate voyait tout autre chose qu'un maître à parler, capable de l'aider à se pousser dans le monde ? En revanche, ce qu'il a très bien saisi, c'est que Socrate était un personnage beaucoup plus considérable que les sophistes et qu'en faisant sur la scène comique le procès de Socrate, il se dispensait de faire celui de tous les autres.

Il a senti la même chose d'Euripide et n'a pas attendu d'avoir vingt ans pour se moquer de lui. Le bonhomme Dicéopolis, qui en a assez de la guerre, veut traiter pour son propre compte avec les Lacédémoniens. Que la Grèce continue à se battre si elle en a envie ; lui, il lui faut la paix. Mais il doit affronter tout un chœur belliqueux, de rudes Acharniens du Parnès, gens prompts aux coups, grands ivrognes et décidés à poursuivre jusqu'à l'extermination du dernier les abominables Spartiates qui ont brûlé les vignes. Dicéopolis veut les berner en les apitoyant. Mais quel est l'homme qui sait s'y prendre pour émouvoir tout le public d'un théâtre ? Euripide. Euripide pourra bien donner à Dicéopolis la défroque d'un homme tombé dans la plus profonde misère, lui qui a rendu si

pitoyables Œnée, et l'aveugle Phœnix, et l'infortuné Philoctète, et le crasseux Bellérophon, et Téléphe le Mysien, lequel était tout à la fois boiteux et gueux et obsédant et terrible parleur. — Euripide est-il chez lui ? — Il y est et il n'y est pas, répond le valet qui est à peu près aussi philosophe que le maître ; son esprit court la campagne, mais son corps est là, les jambes croisées l'une sur l'autre, rêvant à une tragédie. — Alors, on peut le voir ? — Hé non. On ne dérange pas Euripide quand il travaille. Dicéopolis appelle à si grands cris : « Euripide, cher petit Euripide », que le poète finit par apparaître, non à la porte, comme le commun des mortels, mais dans la machine qui sert à l'épiphanie des dieux et des héros. Dicéopolis entre dans le vestiaire tragique où la défroque de Téléphe pend sur celle de Thyeste, à moitié couverte par celle d'Ino. On y trouve tout ce qu'il faut pour exciter la pitié : un bâton de mendiant, un petit panier pour faire la quête, à demi brûlé par la lampe, un gobelet ébréché. A mesure que Dicéopolis s'accoutre en miséreux, il devient plus éloquent, c'est à croire que l'âme des héros est tout entière dans leurs guenilles. Euripide s'assombrit en voyant que ce rustre lui enlève tout l'ornement de ses pièces. Que va-t-il lui rester, à lui, pour apitoyer les Athéniens ? Dicéopolis ne veut rien demander de plus. Un homme qui a de l'usage ne doit pas importuner les maîtres. Il ne lui faut plus qu'une toute petite chose : une poignée du cerfeuil que vendait madame votre mère, ô Euripidetto ! Et la porte lui claque au nez.

\*  
\* \*

Riez, Aristophane. Euripide prépare deux défroques nouvelles pour la friperie tragique : la robe d'Hécube captive, le manteau qu'Héraclès a taché du sang de ses enfants. Sous ces noms vénérés, le poète va faire entendre à son public bien des choses que vous approuveriez, si vous vous souciez davantage de les comprendre : que la Paix est raison, tandis que la Guerre est démence. D'autres vous paraîtraient répréhensibles à cause de leur hardiesse. Un satirique est traditionaliste par déformation professionnelle. Il sait que les hommes n'ont pas d'yeux pour le ridicule des choses anciennes, qu'il faut se hâter de faire rire des nouveautés, tant qu'on ne les a pas comprises et qu'elles peuvent encore paraître drôles. En toile de fond, on brosse un vague « bon vieux temps » que personne n'a connu, bonne raison pour qu'on y croie davantage, et là-dessus se détacheront crûment, bien éclairés, les bonshommes de l'heure présente. Le bon vieux temps, c'est celui où l'on croyait aux dieux ; les fantoches qui appellent les gens au théâtre, ce sont ces sophistes qui font douter de tout.

Mais est-on si sûr qu'il y eut un temps où tout le monde acceptait sans le discuter ce que les poètes racontaient des dieux ? Lorsque la vieille Hécube a vu sa ville incendiée, ses enfants morts, Ulysse qui l'emmenait esclave en Ithaque, elle a pensé, comme Héraclite, que la vie est aussi changeante qu'un fleuve : tu t'y baignes et ce n'est déjà plus le même, et toi-même qui t'y baignes, tu n'es plus

le même. L'ombre d'Achille réclame aussi sa captive qu'il faudra bien tuer sur la tombe afin qu'elle aille rejoindre son maître de l'autre côté de la mort. Il reste à Hécube une seule fille, la plus jeune de toutes, et c'est elle qu'Achille veut avoir. Polyxène est charmante, blottie comme un bébé au creux des bras maternels qui ont caressé cette dernière née alors que les autres étaient déjà grands ; si épouvantée par le peu qu'elle a vu de la vie qu'elle se lève tout de suite lorsqu'on vient la prendre pour aller mourir, fière petite princesse qui marche la tête droite et qui défait elle-même ses voiles, dans sa terreur qu'un soldat ne la touche une minute trop tôt. Ulysse voudrait épargner Polyxène, mais le moyen d'affronter la colère d'Achille ? un mort a des armes que les vivants ne peuvent éviter. La guerre s'y entend à détruire. De la folie d'un seul, elle fait sortir le malheur de tous et rend meurtriers ceux mêmes qui voudraient garder les mains pures. Après tout ce que la vieille reine a vu, elle ne croit plus guère aux dieux qui ne sont que cruauté et caprice. Ils favorisent aujourd'hui l'un, demain l'autre, sans qu'on sache pourquoi. Hécube, pour sa vengeance, n'a confiance qu'en soi-même et elle y apporte autant d'énergie que Médée. Duel de la violence et de la ruse où luit dans le lointain, comme une clarté de l'intelligence qui veille, la Loi invoquée par Hécube, la loi plus forte que les dieux. Sans elle, rien n'allégerait la nécessité qui pèse sur les hommes.

Héraclès souffre plus que la reine de Phrygie. A elle, des vainqueurs ont enlevé ses enfants. Héraclès a tué les siens et sa femme dans un accès

de démente. La tragédie d'*Hécube* est celle que l'antiquité a mise au-dessus de toutes les autres d'Euripide, à tel point qu'on ne compte pas les manuscrits où elle se trouve copiée. Pour nous, *la folie d'Héraclès* est le cœur même de l'œuvre, le point où il faut écouter pour entendre battre l'âme du poète. Jamais jusqu'à présent il n'a traité la légende avec une telle hardiesse, la pétrissant comme une matière, pour lui donner un sens si nouveau que le public dut rester d'abord immobile, plus étonné encore que scandalisé. Car vraiment, jusque-là, personne n'avait donné pareille signification au nom d'Héraclès. Il va de soi qu'il n'est plus question ici du bon géant porte-massue qui remplit de gaieté et de fracas la seconde partie de l'*Alceste*. Le seul Hercule qui puisse être tragique, c'est le tueur de brigands, l'ami de Thésée dont les artistes du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle sculptent si volontiers les aventures en face de celles du héros attique. Dans l'ancienne légende, Héraclès, rendu fou par son ennemie Héra, tue les enfants qu'il a eus de Mégara ; à son réveil, désespéré, il renonce à Mégara qu'il marie à son neveu Iolaos et part pour accomplir les Travaux. Euripide imagine que les Travaux ont précédé le meurtre des enfants ; le malheur frappe Héraclès dans la force de l'âge, au terme d'une carrière qu'il ne peut plus recommencer. Quelle chance qu'un homme de son âge puisse oublier et faire oublier un si épouvantable souvenir ? Héra a mis longtemps à frapper, mais son coup, retenu pendant tant d'années, a touché le point où il n'y a pas de remède. Les dieux s'y entendent à combiner une vengeance.

Une tragédie de la fin d'Héraclès, c'est ce qu'a fait Sophocle dans les *Trachiniennes*. Son héros, accablé par la volonté divine, subit son destin sans essayer de le juger. Du reste, lui-même n'a obéi à aucune loi et ne peut guère se plaindre si maintenant le sort se retourne contre lui. Il a assassiné Iphitos, le fils du roi d'Œchalie, et, en expiation, il a dû passer un an aux pieds d'Omphale. Une fois libre, il a couru mettre Œchalie à sac, pour se venger et aussi pour s'emparer de la princesse Iole, qu'on refusait de lui livrer. Comme Agamemnon envoyait Cassandre à Clytemnestre, il trouve tout naturel d'envoyer Iole à Déjanire pour les faire vivre sous le même toit. Mais la pauvre Déjanire, qui se meurt d'inquiétude pendant les longues absences d'Hercule, veut essayer du philtre que lui a conseillé le Centaure et, meurtrière sans le savoir, espérant ramener à elle son mari, elle lui envoie la robe brûlante qui va le tuer. Hercule mourant et hurlant de douleur assomme son fidèle Lichas, voudrait égorger Déjanire, apprend sans émotion qu'elle vient de se tuer de désespoir et oblige son fils Hyllos à épouser Iole, la fatale captive, qui a traversé tout le drame, muette et terrible comme la Destinée elle-même.

Rien de tout cela dans l'œuvre d'Euripide. Les figures qui la traversent : Héraclès, Mégara, Amphitryon, Thésée, n'ont rien qui rappelle le « milieu épique » tel que Sophocle s'amusait à le reconstituer d'après Homère. Ce sont des êtres humains qui peinent et qui luttent, s'efforçant de trouver le bien et d'y conformer leurs actions. Au début de la pièce, le vieil Amphitryon, Mégara et les

enfants sont sans nouvelles d'Héraclès qui accomplit sa dernière épreuve. Tragique attente, car l'usurpateur Lycos va mettre les abandonnés à mort. Pourquoi Zeus ne fait-il rien pour sauver la race de son fils ? Amphitryon va mourir pour ceux qui ne sont ses petits-enfants que de nom. Les hommes de bonne volonté valent mieux que les dieux.

Tout à coup, Héraclès est là qui revient des Enfers où il devait aller prendre le Chien aux trois têtes. S'il a tant tardé, c'est qu'il n'a pas voulu quitter le royaume souterrain sans sauver Thésée qui s'y trouvait prisonnier. Ses travaux sont terminés, mais l'heure du repos n'est pas encore venue pour lui. Il lui faut sauver les siens et tirer vengeance des lâches qui ont profité de son absence pour machiner le guet-apens. Comme il est seul dans cette ville qu'il a comblée de bienfaits ! C'est par ruse que le grand Héraclès doit s'emparer de Lycos et le tuer.

Alors apparaît sur le toit de la maison la Démence, chargée par Héra de troubler l'esprit du vainqueur, afin qu'il se souille du sang de sa femme et de ses enfants. Abominable mission, si odieuse que l'exécutrice elle-même regimbe et discute avec Iris qui l'envoie. Mais en quoi Héra se soucie-t-elle de sagesse ? Si Héraclès a pacifié les contrées inaccessibles et la mer sauvage, s'il a su, à lui seul, relever le culte des dieux renversé par des hommes impies, qu'importe à l'invisible persécutrice ? Que la Démence le veuille ou non, elle doit bondir sur sa proie en grondant comme un chien de chasse. La maison marquée par elle n'a plus qu'à s'écrouler.

Après le meurtre, Héraclès se réveille lentement du lourd sommeil qui suit le délire. Ainsi Ajax était revenu à lui après avoir fait massacre de moutons et de chèvres. Ajax, dans sa honte, n'avait trouvé de refuge qu'au sein de la mort. Héraclès n'est pas de l'espèce des hommes qui se tuent de désespoir. Moins jeune qu'Ajax, il n'est plus à l'âge où l'on abandonne si facilement la partie. Mais il est si brisé par l'effroyable choc qu'il reste d'abord étourdi. Zeus ne paraît guère se soucier du fils qu'il a engendré en une heure de plaisir. Et puis les dieux, qui sont impassibles, ne peuvent partager les souffrances des mortels. Mais voici Thésée qui ose serrer les mains tachées de sang, ces mains qui font fuir tout le monde. « L'ami contre l'ami n'appelle point l'Enfer. » Il enlève le manteau dont le meurtrier s'est couvert la tête. « Pourquoi découvres-tu mon visage au soleil ? — Penses-tu donc qu'un être humain puisse rien souiller de ce qui est divin ? » Thésée, vraiment, pense sur les dieux comme Euripide lui-même. Ce qu'il apporte à Héraclès c'est la tonifiante amitié de celui avec qui l'on a travaillé et peiné : « Que m'importe, dit le roi d'Athènes, d'être avec toi dans le malheur ? J'ai bien partagé autrefois ton heureuse fortune. » L'Attique recevra le banni pendant la durée de son exil et de sa purification. Amphitryon ensevelira pieusement les morts, les enfants dans les bras de leur mère ; en un jour il les a vus perdus, puis sauvés, puis perdus de nouveau, par le caprice des dieux. « Le temps, disait Héraclite, est un enfant qui joue aux dames, plaçant et déplaçant les pions : Souveraineté d'un enfant ».

O triomphante jeunesse d'Aristophane ! Comment pourrait-elle comprendre ce poème de l'effort, de la fatigue et de la solitude ? Il s'est moqué d'Euripide qui est dans sa maison tout en n'y étant pas, ce qui veut dire que son corps est étendu sur un lit, tandis que son esprit est quelque part sous le ciel, à suivre des formes aériennes. Cruel enfant dont le corps est aussi vite que l'esprit. Euripide est souffrant, il sent que ses forces déclinent et il craindrait affreusement la vieillesse s'il ne sentait en soi un alliage qui ne connaît pas de caducité. *L'Héraclès furieux* est une admirable symphonie où l'on distingue d'abord de grands thèmes passionnés : vengeance d'Héraclès, courageuse tendresse de Mégara, rancune d'Amphitryon ; puis d'autres qui rappellent Héraclite et Xénophane : une passion du juste qui fait penser à Eschyle, un sentiment du divin qui annonce Platon et, parmi tous les autres, le thème de la vieillesse du poète :

« Que la jeunesse me paraît précieuse ! L'âge met sur ma tête un fardeau plus lourd que les cimes de l'Etna ; il étend un voile sombre sur mes paupières. Je ne voudrais ni le luxe de l'empire d'Asie, ni un palais rempli d'or, en échange de la jeunesse, si belle dans l'opulence, si belle encore dans la pauvreté. Mais l'âge triste et qui tue, la vieillesse, je la hais. Qu'elle aille s'engloutir sous les flots ; que loin des demeures et des cités qu'elle n'aurait jamais dû visiter, elle soit emportée dans un vol éternel au-dessus des nuages.

« Je ne cesserai pas d'unir les Grâces aux Muses, dans une alliance pleine de délices. Sans l'Art,

pour moi, point de vie. Je veux toujours porter des couronnes ; même vieux, le poète chante encore Mnémosyne ; je veux aussi entonner encore l'hymne triomphal d'Héraclès. Aussi longtemps que Bromios me donnera son vin, aussi longtemps que j'entendrai résonner la lyre aux sept cordes et la flûte libyenne, je ne veux point abandonner les Muses qui m'ont admis dans leurs chœurs.

« C'est un péan que les jeunes filles de Délos chantent en l'honneur du noble fils de Lété, en déroulant leurs rondes gracieuses devant les portes de son temple. Ce sont des péans que moi, vieux poète à la barbe blanche, je veux chanter, comme un cygne, devant ton palais. Glorieuse est la matière qui s'offre à mes hymnes. Le héros est le fils de Zeus ; mais plus grand encore par sa vertu que par cette noble origine, il a accompli des travaux qui ont assuré aux humains une vie exempte d'orages et il a détruit les monstres qui les épouvaient. »

## CHAPITRE IX

### DIALOGUE D'ALCIBIADE ET DE CASSANDRE

Euripide souffrit cruellement pendant les dernières années de la guerre. Il n'avait pas la liberté d'esprit qu'il lui fallait pour écrire, et lui, le solitaire qu'on dépeignait si morose, il se rendait compte que la joie était nécessaire à son travail créateur. Qui eût cru qu'il dirait un jour, comme l'eût fait Anacréon, « qu'un poète au cœur triste ne saurait composer des chansons capables de charmer les autres et qu'il fait même mieux de ne pas s'y essayer » ?

La guerre n'en finissait pas et l'âge venait. Euripide maîtrisait mal l'angoisse qu'il éprouvait devant l'idée de la vieillesse. La poésie seule libérait son esprit effrayé par les menaces de la maladie et des infirmités ; mais la poésie elle-même, à son appel, ne répondait plus comme autrefois. Il était hanté par l'idée qu'il mourrait avant d'avoir vu la fin de la guerre, et qu'il suppliait en vain une Muse qui se refusait à lui. Toujours il avait vidé pour elle sa maison, comme pour une reine devant qui tout se retire ; elle ne daignait plus camper dans

un gîte qu'il fallait partager avec l'angoisse, le regret et la mélancolie. Elle attendait, pour se donner librement, que la Paix fût revenue dans le monde. Et le poète luttait avec elle de toute la force de ses bras qui commençaient à se fatiguer.

Il écrivait des pièces où il mettait en scène les légendes attiques, le pieux Thésée dont les prouesses avaient édifié son enfance, Érechthée et sa femme Praxithée qui dévoaient héroïquement leur fille au salut de l'Attique. Parfois, en plein drame, on entend comme un soupir qui vient de la poitrine contractée du poète : « La paix vaut mieux que la guerre, la paix chère aux Muses, odieuse aux Furies, amie de la Fécondité et de l'Opulence. » — « O Paix aux larges richesses, la plus belle des déesses heureuses, je te désire et tu tardes. Je crains que la vieillesse n'ait mis sur moi son fardeau avant que je puisse voir ton heure charmante et les chansons et les belles danses et les fêtes couronnées de fleurs. Viens dans ma ville, ô Reine, écarte de nos maisons l'affreuse révolution et la folle querelle qui rit en voyant une lame bien aiguisée. »

Cette fois, le public applaudissait de tout cœur. Il se souciait peu de ce qui, pour nous, a le plus de prix dans ces passages, mais enfin il entendait qu'Euripide réclamait la paix et cela méritait bien une approbation. Les paysans qui pensaient à leurs biens, les bourgeois qui gémissaient parce que, depuis quelques années, la guerre était payée par l'impôt sur le capital et non plus seulement par le tribut des alliés, les gens riches qui voyaient avec terreur revenir leur tour d'équiper une trière, les vieux dont les fils se battaient en Thrace, tous

déclaraient qu'Euripide avait raison et qu'on n'aurait jamais cru tant de bon sens à cet ennemi des dieux.

C'était le temps où tout Athénien, philosophe ou mendiant, récitait à sa manière le Sonnet du Bonheur, et celui qui menait le chœur, c'était Aristophane. Ne plus s'éveiller au son des trompettes, mais au chant du coq ; soigner ses vignes sans se dire que le Spartiate va venir en faire un feu de joie, ne plus souiller ses doigts de sang humain, aller voir ses amis et ses hôtes à l'étranger, jeter là le havresac d'osier qui empeste l'oignon. Un jour, d'une tragédie d'Euripide qui exalte l'esprit de sacrifice les gens sortirent en répétant un air qui, de bouche en bouche, fit le tour de la ville :

« Au râtelier ma lance soit couchée,  
La toile y soit de l'araigne attachée. »

La suite, où le poète pensait secrètement à soi-même, dut être moins intelligible pour eux que pour nous :

« Ah ! passer dans le calme une vieillesse chenue ; chanter, la couronne du choreute sur mes cheveux blancs ; laisser mon bouclier pendre à une colonne de mon lit et donner leur vol aux voix qui sont dans mes tablettes, car pour les sages elles ont du prix. » Toujours est-il que le jour où Nicias sut qu'un chœur d'Euripide était devenu une chanson populaire, une si surprenante rencontre dut l'édifier : l'heure de la paix était bien venue.

Lorsqu'elle fut là, Athènes s'en alla entonner le chant du bonhomme Trygée pour accueillir,

à sa descente du ciel, la déesse charmante près de qui l'on ne respire que fruits, réceptions, fêtes dionysiaques, flûtes, tragédies, vers de Sophocle, grives, chansonnettes d'Euripide, lierre, pressoir, brebis bêlantes, beaux seins des femmes qui s'élancent vers les champs, servante enivrée, amphores renversées et tant d'autres délices. Pour Euripide elle avait en réserve d'autres grâces encore, dont il lui exprimait sa reconnaissance moins frénétiquement que ce fou d'Aristophane.

La vie reprenait. Euripide s'y trouvait beaucoup plus mêlé qu'avant la parenthèse de dix ans qui venait de se fermer. Le rôle qu'il avait joué en Attique, son prodigieux crédit à l'étranger, les vives attaques des comiques, tout cela faisait de lui un personnage qui ne peut plus vivre dans la solitude. De jeunes poètes tragiques se proclamaient bruyamment ses élèves. Dans le nombre, il y avait un ancien élève de Socrate, le beau Critias. Ce grand seigneur assez distant, qui était l'arrière-neveu de Solon et l'oncle de Platon, professait un athéisme radical qu'en haine de la foule il étalait de la façon la plus provocante. Il écrivait des tragédies philosophiques où il dissertait sur la folie de croire aux dieux et sur l'origine des religions. Euripide avait horreur des hommes qui s'enferment dans des formules. Critias lui resta toujours étranger, mais il s'attacha vivement à Agathon.

Agathon lui aussi était très beau, très riche, plein d'une audace candide et charmante, un peu poseur, mais avec tellement de naturel ! Lorsqu'il s'agissait de monter sur les tréteaux pour présenter au peuple les choreutes et les acteurs, ce n'est pas lui qui

aurait tremblé. Il vous avait une impayable crânerie et, tandis qu'il exposait le sujet de ses pièces, ses yeux gais cherchaient dans la foule des regards amis qui ne se refusaient pas. Devant Euripide il n'éprouvait aucune timidité, mais un respect sincère et amical. Ses ambitions étaient immenses et il considérait comme une chose toute simple de renouveler la tragédie. Dans l'histoire du drame, il était bien décidé à tenir, après Euripide et Sophocle, la place que ceux-ci avaient prise après Eschyle. Il avait de grands projets : écrire des drames vastes comme des fresques, faire entrer dans une seule tragédie tous les événements de la guerre de Troie, et, après tout, si la légende ne lui offrait rien qui tentât sa verve, pourquoi ne pas inventer de nouveaux sujets ? pourquoi se tenir éternellement aux modèles d'autrefois et se croire obligé de découper chaque année une tétralogie sur le patron taillé par Eschyle ? pourquoi ne pas rompre la monotonie d'une pièce par de beaux interludes où la fantaisie musicale puisse se donner carrière ? pourquoi le style dorien serait-il le seul véritablement grec ? pourquoi, dans les tragédies, n'a-t-on jamais osé faire usage du mode chromatique ? Il est temps de balayer ces préjugés et de faire du nouveau, du nouveau, du nouveau.

Euripide écoutait l'aimable garçon en souriant. Cette audace juvénile était pleine de séduction. Lui-même s'était dit à vingt ans : « Il reste quelque chose à faire après Eschyle. » Agathon lui criait à tue-tête qu'il restait beaucoup à faire après Euripide. Tant d'outrecuidance n'était pas pour déplaire au vieux maître. Il était arrivé à l'âge où l'on sent le plus vive-

ment le charme de la jeunesse. Dans les innovations d'Agathon, il reconnaissait beaucoup d'idées qui venaient de lui-même et il éprouvait une joie secrète à sentir que, pour les réaliser, il avait en lui plus de force, un don plus jaillissant encore que n'avait Agathon lui-même dans toute sa fleur. Cependant, c'est très sincèrement qu'il applaudissait aux succès du mieux doué de ses émules. Et puis, Agathon l'aimait et le temps était venu pour Euripide où l'amitié d'un jeune homme est comme la caresse déchirante de la jeunesse qui s'en va.

Si vivement agissait sur lui l'attrait de la vigueur et de la santé qu'il fut pris à son tour à la séduction d'Alcibiade. Cependant, le fils de Clinias n'était plus l'enfant enthousiaste et indomptable qui avait tant plu à Socrate.

Étrange histoire que celle de cette amitié. Alcibiade avait été affreusement gâté et Périclès, qui ne s'entendait pas avec ses propres fils, n'avait acquis aucune autorité sur son neveu. Dès l'adolescence, l'inquiétant garçon sut qu'il y avait en lui un charme souverain. Des flatteurs ordinaires, qui l'eussent assiégé pour plaire à son oncle, ne lui auraient pas donné la triomphante confiance que lui inspirèrent les jeunes gens et les adultes épris de lui et supportant toutes ses rebuffades pour la grâce d'un regard. Il entre chez Anytos avec des camarades ivres et la bande enlève une partie de la vaisselle précieuse qu'elle trouve. Anytos dit : « Que n'a-t-il pris le reste ? tout ce que j'ai est à lui. » Un étranger récemment établi vend tout ce qu'il possède pour lui apporter cent statères. Il plaisait, dit Plutarque, par la parfaitement belle et

bonne température de sa personne. Socrate reconnut en lui une nature exceptionnelle et fit tout pour éviter qu'une si belle plante perdît ou gâtât son fruit en sa fleur. Il prit sur l'enfant un ascendant que personne n'avait eu jusqu'alors. L'idée qu'il était aimé de Socrate bouleversait Alcibiade, car Socrate était, à sa manière, aussi séduisant que lui, et capable d'exercer un pouvoir magnétique. Socrate faisait appel à ce qu'il y avait de meilleur en lui, convaincu que l'enfant était né pour le bien et que son admirable beauté n'était que le reflet des dons qu'il portait. Mais déjà Alcibiade se dérobaît. Il arrivait que Socrate l'émût jusqu'à lui faire venir les larmes aux yeux ; le lendemain, il retombait sous l'influence de ses flatteurs et des amoureux qui lui donnaient la chasse. Socrate disait en riant que ce n'était pas un ami qu'il avait là, mais un esclave qui s'échappait sans cesse, quelque soin qu'on prît de l'attacher. Du reste, l'esclave revenait toujours, dès qu'il était rassasié de plaisirs et dégoûté de ceux qui les lui procuraient. Socrate ne se faisait plus beaucoup d'illusions sur les chances qu'il avait de marier Alcibiade avec la philosophie. La guerre les rapprocha ; au siège de Potidée, où ils ne se quittaient guère, Alcibiade blessé fut sauvé par Socrate. Quelques années plus tard, à la retraite de Déliion où les Athéniens avaient été rompus et défaits, Socrate se retirait à pied avec quelques compagnons. Alcibiade à cheval les rejoignit, ne voulut pas les dépasser et les protégea contre des poursuivants. Puis la vie les sépara. Et, petit à petit, ils renoncèrent tous deux à leur rêve d'une amitié qui eût enchanté Héraclite. Car vraiment c'eût été

le cas de la définir : « un accord de tensions inverses comme dans l'arc et la lyre ».

Euripide s'intéressa à lui après la paix de Nicias. Alcibiade avait vingt-huit ou vingt-neuf ans. Il avait bien dompté le jeune sauvage de son enfance, qui se couchait en travers de la rue sur le passage d'une charrette, quand le conducteur ne voulait pas faire halte et le laisser ramasser ses osselets. Maintenant, il s'apprêtait à jouer un rôle et il y avait en lui plus de grandes visées et moins de spontanéité. Il s'étudiait à marcher lentement, la tête un peu inclinée, faisant traîner derrière lui sa robe de pourpre qu'il portait longue à l'époque où tous les hommes suivaient la mode, lancée par la guerre, de la tunique courte et du manteau léger. Il parlait en grasseyant un peu, mais, quand il s'animait, il avait une façon de rire de bon cœur qui faisait oublier toutes ses manières. Il enrageait de penser que Nicias, qui venait de signer le traité avec la Confédération Lacédémonienne, était pour le moment le grand homme à Athènes. Cette paix malencontreuse, il la haïssait, d'abord parce qu'elle avait été conclue par un autre, ensuite parce qu'elle lui ôtait toute occasion de se distinguer. Seulement, comme il savait qu'il n'avait aucune chance de l'emporter, eût-il pour lui tous les marchands de lances, de casques et d'aigrettes, il s'efforçait de penser à autre chose, pour se distraire et pour distraire les Athéniens jusqu'au jour où il pourrait leur proposer mieux.

Il étonnait la ville par son luxe inouï. Jamais dans Athènes personne n'avait eu semblable popularité. Les femmes l'adoraient, et plus encore les gens de la

basse classe. Un jour qu'il laissa s'échapper une caille qu'il tenait prisonnière, toute la foule courut pour la rattraper et celui qui la prit, un marin du Pirée, reçut pour sa récompense des faveurs que plusieurs élégants eussent payées de la moitié de leur fortune. Il avait une écurie incomparable, qu'il entraînait pour les jeux Olympiques. En 420 ou en 416, il fit concourir sept chars, ce que personne encore n'avait fait avant lui, et pour la première, la deuxième et la quatrième couronne, on appela Alcibiade, fils de Clinias, citoyen d'Athènes. Il estima, ce jour-là, que personne ne servait la patrie mieux que lui.

Tout cela aurait dû en bonne logique, déplaire à Euripide qui n'aimait ni les sports, ni les ambitieux, et qui détestait la popularité. Mais il y avait en Alcibiade une vigueur de sève, une hardiesse, un goût de l'aventure qui ne pouvaient laisser indifférent. Euripide avait passé sa vie dans la société des héros légendaires. Il se sentait désarmé devant ce beau jeune homme, audacieux et sans scrupules. Dédale et Bellérophon, étaient-ce des âmes d'une autre qualité ?

Sans compter qu'Athènes, vers 420, n'abondait pas en hommes qui valussent qu'on les regardât vivre. Nicias était très honnête, mais parfaitement ennuyeux. Il était si désireux d'avoir l'air surmené qu'il se donnait toujours pour chargé d'occupations, même quand il n'avait rien à faire. La gravité de Périclès devenait, chez lui, caricature. Quant à ses idées, elles étaient ce que lui soufflait le devin du moment. Les interprètes d'oracles faisaient de lui ce qu'ils voulaient. Pendant longtemps, il en eut

un qui s'appelait Stilbidès, qui était un brave homme et qui exerça sur lui une bonne influence car il le rendit moins superstitieux. Plaisant meneur de peuple, un politique qu'un devin doit guérir de ses frayeurs ! Malgré cela, Nicias était intelligent. Seul de tous les politiques athéniens, il comprenait le plan de Périclès qui était de se tenir sur la défensive jusqu'à ce que la puissance maîtresse de la mer se fût imposée au reste de la Grèce.

Mais en revanche il y avait de la grandeur dans le plan d'Alcibiade, qui, avant même que la paix fût signée avec les Spartiates, prépara l'alliance argienne. Argos, qui était restée neutre dans la guerre de Dix Ans, comme pendant les guerres médiques, amenait avec elle d'autres cités, Élis, Mantinée. Ainsi Athènes se trouverait à la tête d'une ligue qui avait des adhérents en plein Péloponèse, et c'était une assez belle réponse à l'acte de Sparte qui, la paix à peine signée, s'associait aux Béotiens pour tourner les clauses du traité. C'est alors qu'Euripide écrivit les *Suppliants* pour rappeler les précédents légendaires d'un entente argienne. Il voulait aussi faire rougir ceux qui, en Argolide, prêchaient la neutralité et montraient les risques que l'on courait en s'associant avec la batailleuse Athènes.

La pièce est un peu languissante, mais les parties lyriques, fort belles et traitées à la manière ancienne, contrastent d'une façon curieuse avec la nouveauté des sentiments. On y voit un Thésée pieux comme Énée, populaire comme Henri IV, qui part pour Thèbes reconquérir les corps des guerriers argiens tombés à côté de Polynice. Le roi d'Athènes va

jusqu'à laver de ses mains les corps qu'il ensevelit, ne voulant pas laisser ce soin à des esclaves. Et il se vante de ne tenir son autorité que de la volonté du peuple qui élit lui-même ses magistrats. « Quelle imprudence que de laisser la masse conduire la cité ! Les jeunes gens sans expérience, quel danger pour l'État ! — Athènes a l'audace d'être imprudente. On raille son peuple à cause de sa légèreté, mais lui, de quel fier regard il répond aux railleurs ! Athènes grandit par les travaux qu'elle s'impose, par les dangers auxquels elle ne se refuse pas. Point de repos pour elle. Les villes qui n'aiment que leur tranquillité et qui ne songent qu'à prendre garde vivent dans l'ombre, les yeux humblement baissés. » Périclès, aux Athéniens découragés de 429, ne parlait pas autrement. Voilà de quoi fouetter l'orgueil des Argiens qui, par crainte d'une guerre possible, veulent rester neutres en Grèce. La pièce dut faire plaisir à Alcibiade. Mais si Euripide se figura un instant que le neveu de Périclès allait prendre son Thésée comme modèle de sagesse et de piété, il est probable qu'il fit rire sous cape, et de bon cœur, le jeune ambitieux.

En somme, les pièces de circonstance réussissaient médiocrement à Euripide. Il ne faudrait pas trop se hâter de dire qu'elles n'ont jamais réussi à personne. Les *Euménides* sont une pièce de circonstance puisque Eschyle s'y proposait essentiellement de rappeler la fondation divine de l'Aréopage à un moment où l'on voulait réduire la compétence du vieux tribunal. Mais Eschyle avait le don de penser en légendes. Dans son esprit, la transfiguration poétique de l'émotion immédiate

se faisait instantanément, si parfaite que sous la lumière dont il l'éclairait sa pensée perdait tout caractère individuel. Elle avait l'air d'accourir du fond des mythes, aussi vivante que si elle y avait toujours été, aussi fraîche qu'une des jeunes Néréides qui sortent de la mer à l'appel d'Achille. Euripide travaillait lentement et, malgré ses efforts, arrivait mal à faire de l'actuel et du légendaire un ensemble homogène et beau.

Toutefois, il a bien réussi *Ion*, une très jolie pièce, très romanesque, où il invente une belle généalogie pour donner des origines légendaires à la politique d'Alcibiade. C'était le beau et court moment où Élis, Argos et Mantinée étaient entrées dans la Confédération Athénienne. Dans leur enthousiasme, les nouveaux associés parlaient d'étendre l'alliance à toutes les cités du Péloponèse. Tout cela s'effondra en 418, quand ils furent battus par les Spartiates à Mantinée. Mais Athènes, ce rêve fini, ne demandait qu'à en recommencer un autre.

\*  
\* \*

Euripide, au contraire, se réveillait durement d'une illusion sur laquelle il vivait depuis le début de la guerre. Il avait cru que ceux de sa ville s'étaient conduits, d'une façon générale, avec plus de droiture et d'humanité que les Spartiates. L'affaire de Platées le lui avait donné à penser, et d'autres choses encore, comme le mystérieux assassinat des Hilotes spartiates après Pylos. C'était de très bonne foi qu'il traitait les Spartiates de princes

du mensonge. Et du reste, en Laconie même, beaucoup de gens pensaient comme lui et disaient que si Sparte n'avait pas aidé Thèbes à s'emparer de Platées en pleine paix, que si le serment de Pausanias n'avait pas été violé, la guerre n'aurait pas apporté à Sparte de si durs revers.

Pour ce qui est de la justice absolue, il va de soi qu'on ne peut pas demander à ce vieil Athénien d'Athènes de comprendre à quel point sa ville était tracassière et avide. Pour saisir cela, il faut ou bien avoir voyagé comme Thucydide, ou bien avoir l'oreille ouverte à toutes les critiques comme Aristophane. Un homme qui a donné toute sa vie à l'art ne peut voir en Athènes une ville comme les autres. Elle est libérale et hospitalière plus qu'aucune en Grèce ; vers elle converge depuis cinquante ans ce qu'il y a de meilleur dans chaque cité : pour chaque chose elle a trouvé une place bien éclairée, un emploi juste, une utilisation qui multiplie la valeur de la chose reçue. Une ville qui est la Grèce de la Grèce, comment pourrait-elle tyranniser la Grèce ? Le bonheur et la gloire de vivre dans le rayonnement athénien, les petites gens des îles peuvent bien le payer d'un peu de risques et d'argent. Et à ce point de vue tout intellectuel, évidemment, Euripide avait raison.

Il est probable qu'à sa place beaucoup d'hommes de soixante ans eussent continué à vivre de l'indignation causée par l'affaire de Platées. Mais ce qui est vrai de Socrate, d'Alcibiade et d'Athènes elle-même, est vrai de lui aussi : qu'il était né pour ne laisser aucun repos ni aux autres ni à lui-même. Dans les pièces écrites après le traité il n'y a pas un

mot contre Sparte : le poète respectait la trêve plus scrupuleusement que les politiques qui, de part et d'autre, se témoignaient toute l'hostilité compatible avec une paix signée. Des événements récents lui donnaient à réfléchir et il en arrivait à se demander si Athènes ne devenait pas aussi inhumaine que Sparte.

En 423, on s'avisa que les purifications de Délos, que Nicias avait accomplies deux ans auparavant avec tout le sérieux dont il était capable, et c'était beaucoup dire, ne suffisaient plus. Cette fois, ce n'étaient pas seulement les morts qui souillaient l'île, mais aussi les habitants auxquels on reprocha, comme à l'âne de la fable, un crime quelconque. On les déporta, avec leurs femmes et leurs enfants, en Mysie, et l'on donna les propriétés abandonnées à des citoyens athéniens.

En 422, Cléon prit Toroné en Chalcidique, fit vendre comme esclaves les femmes et les enfants et emmena prisonniers tous les autres habitants.

L'année suivante, à Scioné, la voisine de Toroné, tous les hommes valides furent mis à mort, les femmes et les enfants réduits en esclavage. Ces villes avaient fait défection à Athènes sous l'influence de Brasidas.

Pendant l'hiver de 416-415, les Athéniens débarquèrent à Milo qui était une colonie doriennne. Seuls de tous les insulaires, les Miliens avaient refusé de se dire sujets d'Athènes. Au commencement, ils avaient gardé la neutralité et s'étaient tenus en repos. Mais comme les Athéniens dévastaient leurs terres, ils en arrivèrent peu à peu à une guerre ouverte. Cette année-là deux généraux débarquè-

rent à Milo avec ordre d'en finir. Que l'île reconnaisse la domination athénienne ou qu'elle sache qu'on va l'assiéger.

Thucydide a conservé le dialogue des Athéniens et des Miliens et Platon l'a transposé sur le plan des idées pures lorsqu'il oppose à Socrate Calliclès qui dit, comme l'Athénien de 416, que « dans les affaires humaines on se règle sur la justice quand de part et d'autre on en sent la nécessité, mais que les forts exercent la puissance et que les faibles la subissent » ; « que les dieux et les hommes ont une égale tendance à dominer, les dieux dans l'ordre des idées, les hommes dans l'ordre des réalités : loi de nature qui a toujours existé et qui toujours existera. » Les Miliens ne pouvaient pas répondre, comme Socrate, que l'utile ne peut se concevoir en dehors du bien. L'enjeu, pour eux, était autre chose qu'une couronne au tournoi dialectique. Ils acceptèrent la discussion sur le terrain où Athènes l'avait placée. Ils essayent de faire redouter à leurs adversaires les représailles des autres neutres et des Péloponésiens, mais Calliclès était déchainé. Milo fut assiégée, prise, tous les adultes tués, les femmes et les enfants vendus comme esclaves. Alcibiade reçut dans son lot une esclave milienne.

\*  
\* \*

Il n'avait pas fallu bien longtemps à Athènes pour prendre tous les vices de sa mortelle ennemie. Euripide se retrouvait seul, avec Socrate et quelques autres, à souffrir de cela plus que d'une bataille perdue. Peut-être Nicias aussi, qui, à Mendé, avait

empêché ses troupes de massacrer les habitants. Quant au fils de Clinias, ce genre de scrupules était destiné à le faire éclater de rire.

Ce qui rendait la chose inquiétante, c'est qu'Alcibiade, qui sentait les Athéniens presque aussi fatigués que lui de cette interminable paix, les excitait à faire une expédition en Sicile pour secourir Ségeste contre Sélinonte. Tout le monde savait bien qu'on ne s'arrêterait pas là et que ce serait une très grande expédition. Pour encourager les hésitants, Alcibiade répétait que les conquêtes occidentales faisaient déjà partie du grand dessein de Thémistocle, qui avait appelé une de ses filles Sybaris et une autre Italia ; que Périclès n'avait jamais cessé d'y penser, car sinon comment s'expliquerait l'alliance avec Corfou ? Les marchands d'armes et les constructeurs de bateaux, qui ne demandaient pas mieux que de voir recommencer la guerre, firent chorus, tant et si bien que dans les boutiques les gens entouraient les stratèges de tavernes qui dessinaient sur le sable l'île triangulaire en expliquant comment on l'allait conquérir. Le port était plein de marins dont Alcibiade était l'idole et qui seraient allés avec lui jusqu'au bout du monde ; les jeunes gens rêvaient d'aventures, de butin et de solde vite gagnée ; les vieux, toujours humiliés depuis quinze ans, souhaitaient une revanche qui leur rendît quelque chose de la gloire d'autrefois. Au milieu de tant d'enthousiasme, ceux qui désapprouvaient l'entreprise se taisaient parce qu'on les aurait considérés comme de mauvais patriotes.

Thucydide a fait une tragédie intellectuelle du

dialogue des Athéniens et des Miliens. Il n'est pas facile de recomposer les répliques véritables du dialogue qui dut se tenir entre Euripide et Alcibiade, Euripide disant : « Prenez garde, ce qui n'est pas juste ne saurait durer » ; Alcibiade répondant : « Gardez pour vos petits enfants ces contes de nourrice. » Nous entrevoyons cela parce que nous savons qu'ici, comme dans l'île détruite, le conflit n'a pu se terminer autrement que par le silence et la ruine. Tout ce que nous connaissons de l'entretien, c'est une œuvre du poète, une décision du politique.

Pendant ce même hiver où l'on détruisait Milo, Euripide préparait une trilogie troyenne, à laquelle il voulait donner une ampleur et une grandeur exceptionnelles. On devait y voir, dans la première pièce, l'imprudence d'Hécube et de Priam qui, malgré l'oracle et les prédictions de Cassandre, sauvent Paris condamné par les dieux. La seconde pièce, *Palamède*, montre le camp des Grecs aussi déserté par la justice que le camp des Troyens, car Diomède et Ulysse y trament lâchement la mort de Palamède. « O Hellènes, vous avez tué l'ingénieux rossignol des Muses, qui ne faisait de mal à personne. » Plus tard, quand Socrate apparut comme le symbole même de la sagesse persécutée, on voulut qu'Euripide eût écrit ces vers après la condamnation. Mais quinze ans avant la mort de Socrate, un esprit attentif pouvait bien découvrir dans Athènes assez de signes précurseurs pour s'inquiéter avec raison.

De la trilogie jouée en 415, il ne nous reste que les *Troyennes*, la troisième pièce, très belle et très

pathétique. Troie a succombé, abandonnée par les dieux. Hécube voit Cassandre enlevée par Agamemnon, Andromaque donnée à Néoptolème, Astyanax lancé du haut des remparts. Alors, le héraut ordonne aux soldats d'achever l'incendie de la ville et aux captives de se rendre vers les vaisseaux au premier appel des trompettes. La fumée et les flammes montent vers le ciel, tandis que les Troyennes agenouillées battent le sol de leurs mains pour évoquer les morts vengeurs. La vengeance ne va pas si vite : on entend s'écrouler les temples, les palais et, pour finir, la haute citadelle de Pergame ; l'appel éclatant des trompettes retentit et les soldats entraînent les esclaves vers les bateaux. De Troie il ne reste rien, mais les Grecs se sont rendus coupables de démesure en assassinant des enfants, en pillant des temples et des tombeaux. C'est pour avoir commis semblable crime dans Athènes saccagée que les Perses de Xercès ont vu leur fortune renversée d'un seul coup. Des Grecs aussi injustes que des Barbares, Athéna elle-même les abandonne. Que Posidon fasse d'eux ce qu'il voudra, qu'il les fatigue à son gré dans leur navigation vers l'Occident. Ils ont mérité leurs souffrances. Et Cassandre, pas plus écoutée des Grecs qu'elle ne l'a été des Troyens, leur prédit les malheurs du retour. « Éviter la guerre est le devoir de tout homme sage. S'il faut pourtant en arriver là, c'est une belle couronne que de mourir dignement pour son pays. Mais, pour une cause sans beauté, ce n'est qu'un déshonneur. »

Parlant à Alcibiade, Euripide savait bien qu'il serait Cassandre et que le fils de Clinias se bouche-

rait les oreilles. Nicias faisait tout ce qu'il pouvait pour dissuader le peuple d'entreprendre une expédition quelconque en Sicile. Il rappelait qu'en 424, lorsque les Athéniens étaient intervenus dans l'île pour défendre les gens de Léontini contre leurs voisins doriens, le Syracusain Hermocrate n'avait eu qu'à crier : « la Sicile aux Siciliens » pour refaire l'union et obliger la flotte attique à s'en aller. En Sicile, ceux de la Grèce propre seraient toujours considérés comme des intrus dont il faut se méfier. A entendre Alcibiade, il ne s'agissait que d'une intervention limitée et parfaitement équitable, en faveur de Ségeste, en faveur de Léontini. Mais il était enfantin de croire qu'une fois débarqué dans l'île on pourrait s'arrêter à point nommé. En tout cas, il fallait prévoir une expédition importante et s'armer en conséquence. Grosses dépenses, longues fatigues, grands dangers en perspective, toutes choses dont on s'est débarrassé il y a six ans avec un si profond soupir de soulagement.

De la part de Nicias, c'était grande naïveté que de vouloir prendre le peuple par l'amour de la paix. La paix, tout le monde en avait assez, et Alcibiade allait répétant partout que, pour Athènes, ne plus acquérir c'est se diminuer. A la séance décisive où, l'expédition déjà décidée, Nicias supplia l'assemblée de remettre la chose en question et de délibérer à nouveau, Alcibiade prononça ces paroles :

« Si la république est inactive, elle s'usera d'elle-même et les talents y périront ; dans la lutte, au contraire, elle acquerra une vigueur nouvelle. Un État accoutumé à l'action marche à sa ruine lors-

qu'il s'abandonne. Nous ne sommes pas libres de graduer à volonté l'extension de notre empire. Force nous est de menacer les uns et de comprimer les autres : car nous serions en danger de tomber sous une domination étrangère si nous cessions nous-mêmes de dominer. Vous ne pouvez envisager le repos du même œil que les autres peuples, à moins de modeler vos principes sur les leurs. »

Le repos n'est pas fait pour Athènes, ni Athènes pour le repos. Euripide reconnaissait là les paroles mêmes par lesquelles Périclès avait empêché qu'on ne fit la paix dans le découragement amené par la peste et l'invasion. Et lui-même, dans les *Suppliantes*, n'avait point parlé autrement : « Athènes grandit par les travaux qu'elle s'impose, par les dangers auxquels elle ne se refuse pas. La tranquillité ? Bon pour les villes qui acceptent de vivre dans l'ombre et les yeux baissés. » Oui, mais comme ces mots-là, dans la bouche de la pieuse *Æthra*, mère de Thésée, rendent un autre son que lorsqu'ils sont prononcés par cet aspirant à la tyrannie qui a laissé massacrer les Miliens ! Euripide est obligé de se rendre compte que, s'il a pu pendant quelque temps se croire d'accord avec Alcibiade, ils ne pensent pas de même sorte sur ce qui fait la grandeur d'Athènes.

Et pas davantage sur la liberté de penser. Alcibiade et ses amis s'amuse à parodier les mystères, et quand ils sont ivres, ils mutilent les statues. La belle hardiesse ! Cela se fait la nuit et les verrous tirés, mais les esclaves jasant, et le plus clair résultat de ces jeux c'est que le peuple prend peur. Il ne se sent plus tranquille à côté de ces sacrilèges

et se jette affolé dans les bras des superstitieux. Qui a cassé le nez aux Hermès, à la nouvelle lune qui précède l'expédition ? Nul ne le sait, mais le premier qui osera accuser Alcibiade trouvera immédiatement créance parmi ceux que ses bravades ont effrayés. En attendant, aussi longtemps qu'Alcibiade est là, personne ne se risque à l'attaquer. Médiocre exploit que de se moquer des mystères, dans une ville où il n'y a personne pour vous contredire. Il faut un autre courage à Euripide pour faire ce qu'il fait depuis quarante ans : parler au peuple face à face, le visage découvert, opposer aux croyances populaires sa propre conception de la religion et de la piété, défendre les philosophes et laisser la foule protester, si elle en a envie, lorsqu'Hécube invoque Zeus en disant : « O Toi qui supportes la terre et qui sièges sur elle, qui que tu sois, insoluble énigme, Zeus, loi inflexible de la nature ou intelligence des hommes, je t'adore. Car toujours, suivant sans bruit ton chemin, tu mènes selon la justice les affaires des mortels. » En entendant des phrases de ce genre, Alcibiade, Critias et leur séquelle affectent d'approuver bruyamment. On se passerait bien de leurs applaudissements ! ils ne sont pas même capables de voir que ce qu'ils prennent pour une déclaration d'impiété est en réalité un acte de foi.

\*  
\* \*

Pour voir partir la flotte, qui prit la mer au milieu de l'été, le peuple entier se rendit au Pirée. Depuis le temps de Périclès on n'avait plus vu d'expédition

aussi nombreuse ; jamais on n'en avait vu d'aussi belle, d'aussi magnifiquement armée. L'État et les particuliers avaient bien fait les choses. Les triérarques chargés d'équiper les bateaux les avaient ornés d'emblèmes et de toutes sortes de garnitures. Chacun d'eux avait fait de grands sacrifices pour que son bâtiment se distinguât par son élégance et par la rapidité de sa marche. Les soldats avaient rivalisé entre eux pour la beauté des vêtements et des armes. Tout cela avait un air de luxe et de hardiesse. Quand l'embarquement fut terminé, l'appel des trompettes éclata et, au milieu du silence, un héraut pour la flotte tout entière fit les vœux accoutumés. Sur les bateaux et sur le rivage, on chanta le péan et l'on versa les libations avec des coupes d'or et d'argent. Athènes offrait aux yeux un spectacle digne d'Homère. La flotte prit le large et jouta de vitesse jusqu'à Égine, comme pour donner avant de disparaître la vision d'un beau tournoi à ceux qui demeuraient. Vraiment, dut penser Socrate, le neveu fait les choses mieux encore que l'oncle. Périclès a fait faire grande chère aux Athéniens, à leur appétit et bien au delà ; mais Alcibiade leur verse à boire jusqu'à l'ivresse. Comment tout cela finira-t-il ? Qui aura eu raison, Alcibiade ou Euripide qui, une fois en sa vie, a prophétisé ?

Sur les bateaux, des officiers et des marins fredonnent des airs qu'ils ont entendus dans les *Troyennes*. Quel musicien que cet Euripide ! Il n'y en a pas beaucoup, même parmi les jeunes, qui aient ses inventions et ses trouvailles. C'est emporter quelque chose d'Athènes que d'emporter dans

sa mémoire un vers d'Euripide avec sa mélodie et le dessin de la danse qui l'accompagne. La prophétie, nul ne l'a entendue, sauf quelques vieillards essoufflés qui n'ont plus le cœur d'accepter les paris proposés par le sort. Les applaudissements des vieillards ? mais Euripide devrait en rougir, lui qui n'a été applaudi que par des jeunes gens jusqu'à sa cinquantième année et bien au delà ! C'est signe qu'il vieillit. Comment retrouverons-nous Euripide quand nous reviendrons de Sicile ? Qu'est-ce qu'il nous donnera, aux Dionysies de l'année prochaine ? une pièce hardie et neuve ou, encore une fois, des lamentations de grand-père ?

Ainsi parlent, sur les bateaux pavoisés, des hommes dont pas un sur dix ne reverra la belle Athènes. Et ceux qui doivent sortir vivants des latomies syracusaines le devront peut-être à quelques vers d'Euripide qu'ils retrouveront dans leur mémoire troublée par la faim, la détresse et l'épuisement.

## CHAPITRE X

### MÈRE GRÈCE

Chéréphon, disciple enthousiaste de Socrate, imagina d'aller demander à l'oracle de Delphes lequel de tous les Grecs était le plus sage. La Pythie répondit que « Sophocle est sage, plus sage est Euripide, mais le plus sage de tous les hommes c'est Socrate ». Au moment où la flotte s'en va vers Catane, tant de sagesse condamne à un profond isolement.

Pour Euripide, la courte période où il s'est senti en plein accord avec sa ville va de 428 à 415, du succès de l'*Hippolyte aux couronnes* jusqu'à l'échec de la trilogie troyenne, qui n'eut que le second rang. Si le premier avait été donné à Sophocle, la chose n'aurait rien eu d'humiliant, car la préférence des Athéniens pour Sophocle était un fait acquis depuis plus de trente ans. Peut-être Euripide reconnaissait-il lui-même à son rival des dons poétiques qui lui manquaient : une certaine unité d'inspiration, une façon de donner à l'œuvre l'air d'avoir poussé tout d'une venue, un sens profond de l'harmonie. Mais être battu par Xénoclès, un

inconnu, lorsqu'on apporte des pièces comme celles qui accompagnent les *Troyennes*, cela signifie qu'il ne faut plus compter sur la faveur du public athénien.

L'atmosphère est lourde autour de ceux qui veulent vivre et penser librement. A peine la flotte a-t-elle disparu que les ennemis d'Alcibiade reprennent l'avantage et se mettent à jeter l'affolement dans la ville. Les dieux ne sont pas vengés. Aussi longtemps que les sacrilèges se cachent impunis parmi les bons citoyens, la colère divine menace indistinctement l'impie et l'homme de bien. Il faut tirer au clair l'affaire des Hermès et des mystères tournés en dérision. On va répétant que les profanateurs sont des oligarques qui veulent devenir tyrans. Le peur est telle que l'on fait enquête sur enquête, interrogeant des voisins et des esclaves, donnant des primes aux délateurs, emprisonnant des gens parfaitement honorables. A la fin, parmi les prisonniers se trouve un homme de bonne volonté qui se dénonce comme coupable d'avoir mutilé les Hermès. Le soulagement est tel qu'on le relâche immédiatement, mais on met à mort tous ceux qu'il a nommés comme ses complices, sans avoir fait la preuve qu'il a dit vrai.

L'accalmie ne dure guère. Un corps de troupes spartiates qui s'avance jusqu'à l'isthme fait perdre la tête aux Athéniens. On s'écrie que c'est Alcibiade qui a machiné le coup, que si l'on n'avait pas arrêté les briseurs des statues, la ville aurait été prise par trahison, que les amis d'Alcibiade à Argos conspirent contre la démocratie. Au milieu de la panique les citoyens s'arment. Contre qui ? personne ne le

sait au juste. Ils passent toute une nuit debout, dans le temple de Thésée. Puis on laisse massacrer des otages argiens qui se trouvaient dans les îles.

Pénible spectacle que cette Athènes nerveuse qui ne se maîtrise plus. Euripide songe avec tristesse que, dix ans plus tôt, il montrait les Grecs immolant Polyxène malgré eux et souffrant d'être obligés à un meurtre odieux. Alors on l'applaudissait. Aujourd'hui on est plus coupable qu'Ulysse. Ulysse sacrifie Polyxène parce qu'il craint que le fantôme d'Achille ne se fâche si on lui refuse sa part de butin. Les hommes qu'on s'est hâté de mettre à mort après l'affaire des Hermès, pas une personne raisonnable n'oserait se dire sûre de leur culpabilité ; à quoi les a-t-on sacrifiés, sinon à la peur d'une ombre ? — Mais les dieux auraient vengé la mutilation des statues ? — Ceux qui sont innocents, comment peuvent-ils se croire menacés ? Les Athéniens ont-ils si mauvaise opinion des dieux qu'ils les croient capables de frapper toute la cité pour atteindre un seul impie ? Lorsque Thésée a levé le manteau dont Héraclès se couvrait la tête, Héraclès effrayé a voulu lui retenir la main : « Le soleil ne doit pas voir un criminel. » Mais le roi d'Athènes a secoué la tête : « Les dieux sont trop haut ; rien de ce qui vient des hommes ne pourrait souiller des dieux. » Il y avait alors dans le théâtre des spectateurs qui approuvaient. Plus personne, aujourd'hui, qui ose dire, comme Thésée, que les dieux n'ont pu souffrir parce qu'on a cassé quelques oreilles à leurs statues. Ceux qui pensaient comme Euripide, où sont-ils aujourd'hui ? tous sur la flotte, ou bien assourdis par les hurlements de

la multitude ; ou était-ce seulement l'euphorie des années victorieuses qui leur donnait quelque indépendance ?

Cependant, les ennemis d'Alcibiade obtiennent qu'il soit rappelé. L'avis de l'État, la *Salaminienne*, est dépêché en Sicile pour le ramener, lui et tous ceux qui ont été compris dans la dénonciation. On a tellement peur d'une mutinerie dans l'armée, d'une désertion des contingents argiens, qui ne sont là que grâce à lui, que l'ordre porte qu'il ait à revenir pour se défendre mais qu'on ne doit pas l'arrêter. Alcibiade embarque les autres prévenus sur son bateau, qui suit docilement la *Salaminienne* jusqu'à Thurii ; là ils montent dans une barque de commerce et disparaissent. L'avis bat la mer pendant quelque temps pour les retrouver, sans résultat. Ils filent vers Cyllène en Élide où un envoyé de Sparte les décide à se réfugier en Laconie. Alcibiade, qui a ses raisons de se méfier, exige d'abord un sauf-conduit. C'est la première étape sur la route aventureuse : avant de rentrer dans sa patrie il devra errer presque aussi longtemps qu'Ulysse. Euripide ne le reverra plus.

Athènes, vide de lui, paraît devenir vieille tout à coup. Si vieille qu'Aristophane n'y peut plus tenir et qu'il bâtit entre ciel et terre la Cité des Nuages et des Oiseaux, la nouvelle Athènes inaccessible et inoffensive. Un honnête homme peut y vivre sans craindre les procès criminels, les dénonciateurs et la *Salaminienne*. Dans la cité des *Oiseaux*, pas de primes à la délation, pas de marchands d'oracles, pas de commissaires de police, pas de sophistes vantards et fripons. C'est le séjour

de la liberté, des chansons, des propos francs et de la fantaisie.

Euripide aussi se construit dans un royaume aérien la ville de sa vieillesse. Sa Néphélococcygie n'est pas celle d'Aristophane, c'est une Grèce maternelle, parfaitement hospitalière, également bonne pour tous ses enfants, accueillante à toutes les œuvres et à toutes les idées.

Il se rappelle qu'un de ses amis, qui fut reçu par Périclès pendant sa dernière maladie, trouva l'Olympien couché, des amulettes sur la poitrine. Des vieilles femmes qui entouraient le mourant les lui avaient passées au cou, et lui, trop faible pour discuter, avait laissé faire. Que dirait Anaxagore ? Mais Périclès, à ce moment-là, se sentait aussi loin d'Anaxagore que de tous les autres hommes ; les choses qui l'entouraient lui étaient devenues parfaitement indifférentes ; et ces femmes qui lui allégeaient les angoisses de l'agonie, il ne voulait pas les contrister. Athènes aujourd'hui est nerveuse comme un malade à qui la fièvre fait voir des fantômes. Sa main agitée cherche à son cou si les amulettes sont toujours bien là et elle chasse de sa chambre les impies qui pourraient appeler sur elle la colère des dieux.

Depuis le bannissement d'Anaxagore, il y a eu beaucoup de procès pour impiété. Diogène d'Apponie, le physicien Hippon, le poète Diagoras de Milo ont dû passer devant le tribunal et répondre à ceux qui disent que leurs doctrines offensent la divinité. Protagoras vient d'être banni après avoir vu son livre sur *la Nature des Dieux* brûlé en place publique. Le héraut a parcouru les rues d'Athènes

ordonnant à tous ceux qui en possèdent un exemplaire de le livrer pour être détruit. Il ne manque pas de gens pour annoncer à Socrate que son tour viendra. Quand Euripide, dans une de ses pièces, reprend textuellement une opinion qu'Eschyle a exprimée jadis sans que personne s'en soit offensé, le théâtre se remplit de protestations : par exemple, il pense qu'Oreste a envers son père un devoir plus impérieux qu'envers sa mère, parce que, dans la génération, le père seul est créateur, le sein maternel n'est que le sillon où grandit la semence. Eschyle aussi a dit cela, il y a plus de quarante ans, dans une pièce que tout Athènes a acclamée. Qu'Euripide reprenne l'argument, ce sont des « infâme Euripide » sur tous les degrés. Du reste, lorsqu'il s'amuse à critiquer le vieux maître, à prendre à rebours des scènes déjà faites par lui, on l'accuse tout aussi chaudement de n'avoir aucun respect pour ce qu'Athènes a eu de plus grand. Mais qu'Aristophane parodie à cœur joie des drames entiers d'Euripide, tout le monde en rit à se tenir les côtes.

Alors, comme au temps où il écrivait *Médée*, Euripide cherche en lui-même l'Athènes idéale dont il se veut le citoyen. Nicias, de Syracuse, demande des renforts pour une victoire à laquelle lui-même ne croit pas, mais qu'on lui impose de gagner, et Démosthène quitte le Pirée avec une nouvelle flotte. Euripide, en la regardant partir, admire secrètement que sa ville ait tant de courage et de volonté de vivre. Il est beau de savoir à ce point renoncer à tout repos, à toute facilité. Pourquoi faut-il que tant de sacrifices soient faits à une cause qui n'a en soi aucune noblesse ? Malgré

l'héroïque persévérance de Nicias et le courage de Démosthène, la vraie grandeur d'Athènes n'est ni en Sicile ni sur la flotte et Euripide s'efforce d'en trouver une définition qui ne dépende pas des événements.

C'est alors qu'il se rappelle les idées du vieux Cimon, le grand homme qu'il courait voir passer dans les rues d'Athènes quand il était lui-même un petit garçon. Plus tard, aux grands jours de Périclès, on s'est moqué de cette politique qu'on trouve étriquée parce qu'elle se ramène à un seul dessein : l'union de toute la Grèce contre le Barbare. Aujourd'hui, à mesure que l'expérience se poursuit, on est bien obligé de reconnaître que la Confédération athénienne est sans force s'il plaît aux Spartiates de s'opposer à elle.

Que reste-t-il du plan de Périclès ? Mais ce qui est déjà compromis et peut-être perdu, ce n'est pas la prospérité qui se jauge par des chiffres et des inventaires, c'est un certain idéal que jamais Périclès n'a perdu de vue. Que disait-il aux convalescents de la peste ? Qu'Athènes est détestée mais qu'elle doit avoir le courage d'accepter la haine comme rançon de sa grandeur ; que son devoir est de dominer, parce qu'elle apporte à la Grèce des choses qu'elle seule est capable de lui apporter. Et, dans tout le monde hellénique, on pense ce que dit aux gens de Camarine, en cette fin d'hiver 415-414, le patriote syracusain Hermocrate qui revendique la Sicile pour les Doriens : « qu'Athènes a substitué à celle des Mèdes une domination plus éclairée, mais plus gênante ».

Plus éclairée. Est-on sûr que l'on n'a rien à faire

pour que cela reste vrai ? Si Athènes continue à saccager des petites villes sans défense, comme Scioné et Milo, à en tuer les hommes et à en vendre les femmes, elle aura beau posséder les meilleurs poètes et les meilleurs musiciens et les plus belles statues dans ses temples, il sera difficile de faire admettre aux insulaires et aux Hellènes de l'Orient et de l'Occident qu'elle est en Grèce la plus vive lumière d'intelligence. Elle a chez elle un philosophe étrange et captivant, qui l'aime au point qu'en faisant sa promenade il dépasse rarement les remparts. Mais si Abdère, l'Asie-Mineure et la Grande-Grèce voient revenir chez elles des savants que l'Attique a chassés, que restera-t-il du renom de la ville ? Elle a passé autrefois pour la plus hospitalière, pour celle où toute parole se fait entendre librement, sûre de n'être étouffée par aucun tyran. Voici que les frayeurs du peuple détruisent ce que Pisistrate avait respecté.

Restaurer les valeurs morales et intellectuelles sur lesquelles Périclès fondait sa foi dans la destinée athénienne, c'est déjà ce qu'a fait Euripide dans les *Suppliantes*, dans la *Folie d'Héraclès*, dans les *Troyennes* qui parlent de courage, de droiture, de générosité. Lui qui prend tant de plaisir à se moquer d'Eschyle, il rappelle comme Eschyle les conseils de la modération et de la justice. Certainement, d'autres pièces que nous n'avons pas conservées doivent être remplies de la même inspiration. Et une pensée se dessine en lui de plus en plus nettement, c'est que la Grèce, pour se comprendre elle-même, ne doit plus se partager entre Attique et Laconie, mais s'opposer une et entière aux Barbares.

Non qu'il estime d'aucune façon que l'étranger soit nécessairement un être inférieur. Plus tard, Aristote justifiera l'esclavage en disant qu'il est tout naturel que le Barbare serve le Grec. Euripide a un sens trop délicat des valeurs individuelles pour se fier à de telles généralisations : celui-ci, né libre, a une âme servile ; un autre, captif, a tous les dons qu'on est heureux de trouver chez un enfant de grande famille. Lui-même a mis naguère un certain dilettantisme à louer des coutumes barbares en les comparant aux coutumes grecques. Son hellénisme ne s'appuie sur aucun parti pris, mais simplement sur la conviction que, dans l'ensemble, les cités grecques représentent quelque chose de très supérieur aux gouvernements des Barbares.

La première de ses œuvres où l'on distingue ce sentiment, c'est l'*Iphigénie à Tauris*, qui dut être écrite dès le début de l'expédition sicilienne. Il ne faut pas se l'imaginer de souvenir, à travers l'*Iphigénie* de Goethe, mais relire la pièce ; on y voit comment l'Hellade, fine, humaine et rusée, l'emporte par la seule force de l'intelligence sur les Barbares qui font des sacrifices sanglants. De l'opposition entre Athènes et Sparte, il n'est pas question. Et cependant la paix est rompue entre les deux villes. C'est le moment (et tout le monde le sait en Attique) que les Spartiates négocient avec le Grand Roi, tout prêts à lui reconnaître la possession des villes ioniennes pourvu qu'il envoie des subsides à Lacédémone.

Cimon aurait aimé ce drame, et parmi ceux qui assistèrent à la représentation on aime à s'imaginer Isocrate, le fils du fabricant de flûtes, qui venait

de terminer son service militaire. Isocrate avait une curiosité universelle. Il s'était attaché à Socrate et à Prodicos ; pas un rhéteur ne passait par Athènes sans qu'il allât l'écouter. Mais il se sentait né pour la politique plus que pour la philosophie pure. Il n'avait plus en Athènes la foi exclusive qu'avaient les hommes de la génération précédente, et l'image que lui offrait Euripide d'une Grèce élargie, tolérante, toute occupée de son propre perfectionnement et fortifiée en face de la barbarie comme un boulevard d'humanisme et d'intelligence, cela lui paraissait extrêmement séduisant.

Cette grande Hellade, il va de soi que ni Euripide maintenant, ni Isocrate plus tard ne peuvent la concevoir autrement que dirigée par Athènes. La brutale Béotie, Sparte illettrée, qui mendie de l'argent aux satrapes, ne peuvent mener un chœur où il faut faire leur place à la savante Ionie, à la sérieuse Abdère, à la Sicile pleine de sophistes et de rhéteurs. L'Attique jusqu'à présent a eu peu de très grands hommes. Ses fêtes, tragédies et comédies, restent uniques au monde. Dans les autres domaines, nul ne peut prévoir, dès maintenant, ce que sera l'œuvre de Socrate et celle de Thucydide. Trente-cinq ans plus tard, Isocrate sera plus à l'aise lorsqu'il composera le *Panégérique d'Athènes*. Mais, dès 415, on peut constater que Périclès, sur un point du moins, ne s'est pas trompé. C'est lorsqu'il a montré en Athènes un ensemble de qualités uniques et pondérées, armature idéalement élégante et solide pour dresser la statue bien équilibrée de l'Athéna panhellénique, levée entre ciel et terre comme l'affirmation même de l'intelligence et

de la beauté. Voilà du moins une image sur laquelle peuvent se reposer des yeux attristés par la guerre, les massacres et les bannissements. Périclès trouvait toute sa joie dans le dur visage d'une Athènes impératrice de la Confédération ; on entrevoit maintenant une Athènes moins orgueilleuse et moins tendue, l'ordonnatrice de la Grèce. Et Euripide, qui se souvient que dans son enfance on l'a destiné à devenir peintre, s'applique de tout son cœur à bien réussir ce tableau.

C'est l'époque de sa vie où nous avons le plus de ses œuvres, de telle sorte que nous pouvons le suivre presque d'année en année. Il travaille beaucoup et, à plus de soixante-cinq ans, se renouvelle sans effort. Ses drames ont un certain style qui n'est qu'à eux ; mais, chaque fois qu'il monte sur les tréteaux, le 8 d'éla-phébolion, pour annoncer au peuple la légende qu'il a choisie cette année, on se demande comment il aura traité le sujet et quelle nouveauté on va découvrir le jour de la représentation.

De plus en plus il s'intéresse à la musique. Il en cause avec Timothée, un jeune Milésien qui veut rénover le nome et le dithyrambe. Timothée a toutes les audaces. Il se construit une lyre qui a dix ou douze cordes et sur laquelle on pourra jouer des airs comme jamais la Grèce n'en a entendu. Il n'y a pas longtemps, le grand cithariste Phrynis aux sept cordes de son instrument en a ajouté deux. A Sparte, l'éphore les a fait couper à la hache : il faut être bête comme un Spartiate pour ordonner de telles exécutions. Timothée écrit des poèmes invraisemblables où le comique se mêle au terrible,

la parodie au sérieux ; il jongle avec des mots extraordinaires, bouscule la grammaire, ne recule devant aucune obscurité, aucune préciosité, aucun amphigouri. Quant à la musique, elle est d'un réalisme qui coupe bras et jambes aux vieux amateurs. Il s'amuse à imiter des orages ; dans son grand dithyrambe *l'Enfantement de Sémélé*, on entendait toutes les plaintes de la jeune mère qui donne le jour à Dionysos. « Si Sémélé enfantait un mercenaire au lieu d'un dieu, quels cris pousserait-elle donc ? » soupiraient les traditionalistes. *L'Enfantement de Sémélé* fut joué à Sparte où le poète s'attendait peut-être à un succès. Le sénat ordonna que les rois et les éphores réprimanderaient Timothé et feraient détruire les cordes supplémentaires de sa lyre. Six siècles plus tard, on montrait encore à Sparte l'instrument condamné et mutilé. Voilà au moins des moyens radicaux pour faire réfléchir les novateurs.

Euripide reconnaissait très bien que le Milésien avait plus d'invention que de goût. Mais ce jeune homme lui apportait mille idées intéressantes. Lui-même avait profondément transformé le drame musical que lui avait légué Eschyle. L'ancienne tragédie était tout entière partagée entre le dialogue récité et les chœurs chantés et accompagnés par la danse. Euripide avait restreint la part des exécutions orchestrales et donné davantage aux chœurs épisodiques et aux cantilènes dialoguées. En somme, la musique garde chez lui la même importance que chez ses devanciers. Seulement, chez Eschyle, elle appartient presque entière au chœur ; chez Sophocle elle prend son bien en partie sur la scène, en partie

dans l'orchestre ; chez Euripide elle est surtout du côté des individus agissants.

Les innovations de Timothée, auxquelles Agathon applaudissait de tout son cœur, vinrent encourager le vieux poète. Il avait connu ces deux jeunes gens à un âge où la plupart des hommes ne se soucient plus d'autre chose que de vivre sur leur fonds, fallût-il pour cela manger le principal avec le revenu. Euripide se mit comme eux à composer des monodies coupées par des changements de mesure et de mouvement. Il inventa le chant théâtral qui ne devait rien à la forme normale de la composition orchestrique. Sophocle avait introduit dans les tragédies l'harmonie phrygienne qui, disent les anciens, étourdit l'âme et la remplit d'une fureur divine. Agathon étudiait les ressources du genre chromatique qui convient à merveille, avec son émouvante douceur, pour traduire le pathétique et la souffrance. Euripide tirait parti de ces innovations et il en trouvait d'autres. Tous les choreutes ne comprenaient pas tant de hardiesse. Parmi les musiciens, beaucoup pensaient en chantant aux amusantes parodies que faisait Aristophane des cantilènes d'Euripide, et, lorsqu'ils rencontraient au passage quelque chose qui leur paraissait étrange, ils ne se gênaient pas pour rire tout haut. Le poète les rabrouait : « Si vous n'étiez pas complètement dénués de tout sens de l'art et de toute éducation, vous ne ririez pas en entendant chanter du mixolydien. »

En somme, c'est à partir d'*Hécube* et de la *Folie d'Héraclès*, c'est-à-dire à cinquante ans passés, qu'Euripide est devenu un novateur en matière de

musique. Dans ces deux drames, des duos lyriques, des plaintes alternées avaient eu un grand succès et scandalisé tous ceux qui voulaient qu'on s'en tint aux formes traditionnelles. Du reste, il arrivait que le poète revînt délibérément à l'exécution orchestrale, comme il l'a fait dans les *Suppliantes* où il n'a pas voulu obtenir autre chose que des effets d'ensemble. Ailleurs, il combine tous les rythmes et toutes les formes, comme dans *Ion* qui est d'une variété musicale extraordinaire. Ou bien il associe les rythmes et les mouvements en des ensembles violents, comme dans la scène des *Troyennes* où Cassandre apparaît, tenant levée la torche de ses noces qu'elle croit célébrer devant le temple d'Apollon. Avec Agathon et Timothée, il étudie la musique de l'Asie et en imite des airs et des procédés. Eschyle avait déjà eu des audaces analogues et, dans les *Perses* et les *Choéphores*, il avait cru prudent d'avertir le public que la musique qu'il produisait venait de l'Orient. Euripide fait la même chose dans *Iphigénie*. Il prépare une tragédie d'*Hélène* qui doit bouleverser les idées reçues et tenir peu de compte des légendes ; la pièce se passe en Égypte et les thèmes en seront pleins de langueur et de volupté. Il travaille sans s'en douter à donner au chant théâtral une technique à laquelle l'antiquité ne touchera plus guère. Sans s'en douter, car un homme à qui des problèmes nouveaux se posent sans cesse, comment pourrait-il croire qu'après lui on considérera comme définitif le drame musical qu'il a créé ?

En même temps qu'il rénove la musique, il change profondément sa conception générale de la

tragédie, qu'il veut élargir dans toutes les directions afin qu'elle arrive à exprimer tout ce qu'un poète peut avoir à dire. Quelle absurdité de ne pas vouloir qu'elle soit familière ! En ne disant que des choses de tous les jours, on peut atteindre le fond de l'âme aussi sûrement que si l'on s'en tient aux sentiments guindés que nous imposent les vieilles légendes. Pourquoi ne pas mettre en scène les rapports entre enfants et parents, entre maîtres et esclaves ? Pourquoi reprocher à une tragédie de ne pas se terminer par une catastrophe ? Dans la vie, il y a des aventures qui finissent bien. *Oreste*, à quoi Euripide travaille, se clora par deux mariages et l'on entendra un esclave phrygien assez bouffon chanter une monodie qui sera composée comme un pot-pourri de tous les rythmes imaginables. Peut-être les Athéniens feront-ils la petite bouche, et plus encore les lointains Occidentaux qui, à la suite du P. Brumoy, partiront à la découverte d'Euripide ; mais, dans toute l'antiquité, *Oreste* sera la pièce qu'on admirera le plus après *Hécube*. Quant aux drames que nous appelons romanesques, ils seront repris pendant tout le iv<sup>e</sup> siècle avec un prodigieux succès.

Même élargissement dans le choix des légendes. Autrefois le poète aimait à choisir des sujets limités dans lesquels le drame se dessinait de lui-même, bien en équilibre autour du personnage principal. Maintenant, il semble qu'il étouffe dans un cadre aussi resserré. Pour préparer une tragédie, il fait sur la légende des coupes qui mettent à nu la plus vaste surface possible, suivant le mythe à travers chacun de ses prolongements, rendant sensibles à la

fois la dimension du temps et celle de l'espace. Ainsi, dans la pièce où il montre Oreste matricide jugé par les gens d'Argos, il mettra, en face des enfants d'Agamemnon, Ménélas, Hélène, Hermione et par surcroît le vieux Tyndare.

Il songe à un drame d'une ampleur singulière où se croiseront deux légendes qu'Eschyle a traitées séparément : d'une part, le débarquement des Argonautes à Lemnos, où toutes les femmes ont tué leur mari, et le mariage de Jason avec Hypsipyle ; d'autre part, la fondation des jeux de Némée, que l'on faisait remonter à la mort de l'enfant Archémoros. L'on racontait que les Sept Chefs s'en allant à Thèbes sous la direction d'Adraste, Polynice et Amphiaraos, firent halte à Némée où une femme les conduisit à une fontaine ; pendant qu'elle s'occupait d'eux, un serpent piqua l'enfant dont elle avait la garde, de quoi le prophète Amphiaraos tira de sombres présages pour l'expédition. Dans l'esprit d'Euripide tout cela se transforme et prend une organisation nouvelle. Il imagine les Argonautes débarquant à Lemnos, le mariage de Jason avec Hypsipyle, la naissance de deux enfants que leur père emmène en Colchide, puis seulement le massacre des hommes ordonné par les Lemniennes. Hypsipyle sauve son père Thoas et se cache dans les bois près du rivage. Elle est enlevée par des pirates qui la vendent au roi de Némée. C'est elle qui doit veiller sur l'enfant Archémoros, et les parents affolés la condamnent à mort. Mais ses deux fils qu'elle n'a jamais vus font partie de l'expédition et le devin Amphiaraos les ramène à leur mère. Au fond de la perspective, la rivalité d'Étéocle

et de Polynice et le début de la guerre thébaine. La pièce est en plein carrefour de légendes et la lumière lui vient de chacune des belles avenues que l'on y découvre.

Puis Euripide entrevoit une trilogie plus vaste encore, où la vieille légende des Pélopidés se nouera à celle de la maison thébaine. Ne raconte-t-on pas que Laïos s'est épris de l'adolescent Chrysis, fils bâtard de Pélops, plus aimé de son père que ses frères Atrée et Thyeste ? Ainsi Laïos donne aux Grecs le premier exemple d'amour pour les jeunes gens. Eschyle connaissait bien cette histoire, mais il n'avait pas songé à la lier aux malheurs de Thèbes. Mais, depuis Eschyle, on a beaucoup discuté pour et contre l'amour, pour et contre l'amour de toutes les espèces ; Agathon et son inséparable Pausanias rebattent les oreilles de leurs discours sur l'amour des femmes inspiré par la Vénus vulgaire, tandis que l'amour des jeunes gens, parent de l'amour des âmes, vient de la Vénus céleste. Euripide ne pense pas comme eux et ne se gêne pas pour juger sévèrement Zeus ravisseur de Ganymède. Il dessine un plan très vaste dont le centre sera occupé par l'aventure de Chrysis, assassiné pendant qu'il dormait à côté de Laïos. La première pièce représentera la tragique union de Pélops et d'Hippodamie, du fils de Tantale avec la fille d'Oïномаos. Dans la troisième, l'on verra la guerre de Thèbes à laquelle assistent Œdipe et Jocaste, survivants aux malheurs qui ont frappé la race de Laïos. Cette dernière tragédie qui est conservée — *Les Phéniciennes* — est comme une grande esquisse aux touches sommaires et puissantes. Le

chœur est composé de jeunes filles qui viennent de Tyr et qui, allant à Delphes pour être servantes d'Apollon, se sont arrêtées à Thèbes. Thèbes se vantait d'avoir été fondée par le Phénicien Cadmos qui avait semé dans un de ses champs les dents du dragon ; les grandes familles thébaines avaient pour fondateurs les héros issus de cette singulière moisson. Jamais à Athènes on ne verra rien de plus beau que ce chœur de jeunes Asiatiques parées de somptueuses robes phéniciennes ; par leurs chants sur des modes orientaux, elles rappelleront à tous que Thèbes est fille de la riche et savante Tyr.

Comprises de la sorte, les fables prennent une beauté et une grandeur extraordinaire. Entre toutes les villes de la Grèce, le poète tisse les fils d'or des mythes et des souvenirs, plus solides que ceux des traités. Le premier et le dernier bout, il les noue à une branche de l'olivier athénien et, pour le reste, plus loin ils iront, plus volontiers il les suivra, allant d'île en île et jusqu'en Asie et jusqu'en Égypte, et remontant avec eux le cours du temps et des âges.

Ainsi le vieil architecte s'est tracé une cité de légendes si vaste qu'elle s'étend d'un bout à l'autre d'une Hellade accueillante et maternelle, celle que Pindare avait parcourue, celle dont Isocrate allait chercher une définition raisonnable. Sans ce refuge aérien, comment aurait-il pu se libérer de l'affreux chagrin qui l'oppressait dès qu'il pensait à la déchéance d'Athènes ?

On s'imagine ses pensées oscillant entre deux pôles de tristesse : désastre de Sicile, trahison d'Alcibiade. La flotte de Démosthène s'en allait au moment où l'on jouait *Électre*. Elle devait être de retour, et

victorieuse, avant la fin de l'été, et, aux Dionysies suivantes, tous les fils seraient là pour voir jouer *Hélène* et *Andromède*. Euripide, pour une telle fête, préparait des œuvres charmantes où Agathon lui-même n'aurait pu trouver aucun signe de vieillesse. Alors arrivèrent de mauvaises nouvelles : Nicias et Démosthène avaient été battus, leurs soldats désertaient. Le camp était plein de maladies et de fièvres. Les Syracusains, soutenus par les Spartiates, recevaient chaque semaine des renforts et Démosthène, estimant la partie perdue, trouvait que c'était folie que de vouloir rester. Mais Nicias, torturé par la gravelle et par la peur de ne pas rentrer irréprochable dans Athènes, n'osait se résoudre à la retraite.

Et puis, quand il se décide enfin à partir, survient l'éclipse de lune qui le terrifie autant que le dernier soldat et qui tombe comme la porte du piège où la flotte entière reste prise. Combats désespérés, blessés et malades qu'on abandonne dans le camp, sans vivres et sans eau, fuite harassée à travers les marais de l'Anapo, cuirasses faussées par les pierres des poursuivants, traînards agonisants dans les fossés, lit escarpé de l'Asinaros où les soldats se jettent à plat ventre pour boire l'eau troublée de boue et de sang, tandis qu'on les massacre comme des bêtes, carrières de Syracuse où sept mille prisonniers entassés meurent de faim, rôtis par le soleil, glacés par la nuit, tandis que les bourgeois viennent regarder curieusement la fosse d'où monte la puanteur des cadavres et des vivants accumulés, voilà quelles visions hantent les nuits du vieillard né le jour de la bataille de Salamine.

Sur le plateau au Nord d'Athènes, à cinq lieues de la ville, au-dessus du bourg de Décélie, les Spartiates ont élevé un château fort. De là, tenant les deux routes qui mènent en Eubée, ils arrêtent tous les approvisionnements. Ils attirent pour les enrôler les esclaves du Laurion et même ceux qui servent chez les particuliers. Plus de vingt mille artisans s'évadent ainsi vers Décélie. L'Eubée menace de se révolter. La ville est encombrée de campagnards sans pain. Un tiers de l'Attique n'est plus aux Athéniens et, depuis 413, les processions vers Éleusis n'ont pas pu avoir lieu. Celui qui a si bien conseillé les Spartiates, leur montrant l'endroit exact où Athènes est vulnérable, c'est Alcibiade. Il dit qu'amour signifie possession et qu'il aime tellement Athènes qu'il fera tout ce qu'il faut pour la posséder de nouveau et y rentrer en maître.

Euripide et Socrate, lorsqu'ils se rencontrent, préfèrent garder le silence sur ces choses.

## CHAPITRE XI

### AU PAYS DE DIONYSOS

Le roi de Macédoine Archélaos était intelligent et cruel. C'était un bâtard, né de Perdiccas et d'une esclave. Perdiccas avait un fils légitime et un neveu en âge de régner. Archélaos invita chez lui son oncle et son cousin, les enivra et les mit dans un chariot qui les emporta la nuit hors du palais. Ils durent être égorgés, car on ne les revit plus. Puis il jeta dans un puits le fils légitime de Perdiccas et, pour faire taire la mère de l'enfant, il dit que le petit était tombé en poursuivant une oie. Après cela, il put régner sans être gêné par aucun compétiteur. Et l'on vit bientôt que c'était un souverain-né.

La Macédoine depuis trente ans est étroitement mêlée aux affaires de la Grèce. Après Syracuse, on a triomphé à Lacédémone, mais c'est surtout à Pella qu'on peut crier victoire. Les Athéniens défaits, les Spartiates couverts de gloire, mais appauvris et obligés de se retourner vers la Perse ; tout le Péloponèse brûlant d'entrer dans le jeu et de ne pas laisser Sparte seule se lancer à la curée ; brouilles imminentes entre les alliés dès que la

victoire sera acquise : tout cela est bien fait pour réjouir les hommes qui sont décidés à déplacer vers le Nord le centre de gravité de la Grèce.

Archélaos comprit tout de suite que s'il voulait faire de la Macédoine un pays capable de réaliser de grands desseins, il devait lui donner l'unité qui faisait la force des cités grecques. Pour cela, il fallait faire violence à la nature, qui a découpé la Macédoine en compartiments montagneux, et au tempérament du pays qui se plie mieux à la vie de clan qu'à une organisation centralisée. Il diminua les distances en faisant ouvrir des routes. A lui seul, il en construisit plus que ses huit prédécesseurs ensemble ; il y établit aux relais des caravansérails et des châteaux forts, de telle sorte que les marchands s'y sentissent appelés et protégés.

Au Sud des plateaux encore barbares, où presque rien d'hellénique n'avait pénétré, s'étendait, toute tournée vers la mer, la belle plaine d'Émathie, au bord du golfe qui va des forêts de l'Olympe aux promontoires du Chalcidique. C'est ce pays heureux, où l'olivier réussissait aussi bien qu'en Attique, qu'Archélaos prit comme centre de son royaume.

Pella devint une ville commerçante. A Dion, au pied de l'Olympe, le roi construisit un temple de Zeus, un stade, un théâtre. Puis il y institua des fêtes. Il voulait faire entrer la Macédoine dans le chœur des cités grecques et rappelait avec orgueil que son pays faisait partie de la communauté hellénique.

Pour Alexandre, qu'on appelait le Philhellène, Pindare avait composé un éloge funèbre ; Perdicas avait fait venir à sa cour des Grecs célèbres comme

le poète dithyrambique Mélanippide et le grand Hippocrate. Archélaos fit comme son père et son grand-père, il invita à Pella ce qu'il y avait de plus renommé en Grèce, notamment Sophocle, Euripide, Socrate, Agathon, Chœrilos, Timothée, Thucydide.

Sophocle refusa de partir ; il avait plus de quatre-vingt-cinq ans, et il est fort probable qu'un voyage dans le Nord lui paraissait une fatigue excessive. Sans compter que l'ennemi occupait la campagne, que l'Eubée était en pleine révolte et que les routes n'étaient sûres ni par terre ni par mer. De plus, entre Sophocle et Athènes il y avait comme un mariage d'amour qu'aucun nuage n'avait jamais obscurci. Les voyages qu'il avait faits autrefois, c'étaient des missions dont elle l'avait chargé. Il était trop vieux aujourd'hui pour la quitter.

Socrate n'eut pas une minute d'hésitation. La vie était impossible pour lui en dehors d'Athènes. Il lui fallait la ville, le théâtre, le gymnase, les amis qu'on rencontre, les philosophes avec qui l'on discute, le droit de parler sans tenir aucun compte des titres et des qualités. Vraiment, lorsque de chaque cité les hommes et les jeunes gens les mieux doués font le voyage d'Athènes pour venir causer avec vous, il faudrait être fou pour s'en aller, à soixante ans passés, vers un tyran septentrional à qui vous devrez faire des courbettes. Il vous interrogera sur le juste et l'injuste et vous devrez oublier que, pour se faire roi, il n'a pas demandé l'approbation de la justice pure. — Mais ceux qui ont mis à prix la tête de Diagoras de Milo et fait

brûler l'ouvrage de Protagoras vont répétant partout que Socrate ne vaut pas mieux : qu'il ne se contente pas d'être impie pour son propre compte mais qu'il pervertit les jeunes gens. — Eh bien ! qu'Anytos y aille carrément et lui intente un procès ! Excellent moyen d'obliger les Athéniens à choisir entre Anytos et Socrate. Mais l'accusation serait déjà envoyée au tribunal que Socrate ne songerait pas à quitter Athènes.

Euripide n'avait pas les mêmes raisons de refuser l'invitation. La Grèce du Nord l'avait toujours attiré. Peut-être y avait-il voyagé à l'époque où il faisait jouer *Andromaque*. C'est peu probable, car la guerre avait troublé la Grèce et l'on y circulait moins facilement et moins sûrement qu'à l'époque où Eschyle allait d'Athènes à Syracuse. Ce qui attire Euripide à Pella, ce doit être un sentiment semblable à celui d'Eschyle acceptant l'invitation d'Hiéron : un très vif intérêt pour un pays neuf qui se crée et s'organise ; la curiosité d'un grand inventeur d'âmes devant des hommes comme Archélaos et Hiéron, forces naturelles à peine endiguées, dont Athènes, trop policée, n'offre plus d'exemplaires ; l'idée enfin qu'il est possible de servir Athènes sans rester à Athènes et que l'intelligence attique, de même que sa politique d'alliances, peut avoir besoin d'ambassadeurs.

Il est assez curieux que presque tous les biographes du poète se soient crus obligés de trouver des excuses à son départ : il savait Athènes perdue, il n'avait plus rien à y faire, il est parti, patriote moins excellent que Sophocle qui est resté jusqu'au dernier jour. Il était découragé, Sophocle

gardait intacte sa foi en Athènes. C'est raisonner comme si la ville de Pallas était un bateau en perdition dont les poètes dussent se considérer les capitaines. Au printemps de 408, où Euripide qui venait de donner *Oreste* se préparait à faire le voyage de Macédoine, la situation d'Athènes n'était nullement désespérée. Alcibiade est en train de reconquérir sa patrie en commençant par la ville de bois. Il se met à la tête du soviet des marins qui s'est mutiné à Samos et, après l'avoir maîtrisé, se comporte en chef, battant la mer et vainqueur partout. Pharnabaze est obligé de traiter avec lui. On entrevoit un accord entre la Perse et Athènes, coup mortel pour Sparte. Alcibiade n'a qu'à hisser le pavillon de pourpre sur son vaisseau amiral pour que les soldats croient voir à leur tête la victoire en personne. Il se prépare, pour l'été de 408, un retour aussi triomphal que son départ pour Syracuse dans l'été de 415. Les vaisseaux seront ornés comme pour une fête, chargés de butin et de prisonniers ; on y verra en trophée les débris des trirèmes ennemies détruites dans l'Hellespont. En attendant, pour bien montrer au monde à qui la mer appartient, Alcibiade fait courir sa flotte jusqu'aux ports des Lacédémoniens. La guerre peut durer encore longtemps. Il est facile de dire que la défaite de 405 était acquise dès 408, lorsqu'on raisonne comme un médecin qui diagnostique après l'autopsie.

Si les invités d'Archélaos se sont rendus à son appel, on ne peut donc pas leur en faire un grief au nom de je ne sais quelle fidélité civique. Ils peuvent alléguer, au contraire, qu'aller atticiser

cette Macédoine qui joue un rôle de plus en plus important dans les affaires helléniques, c'est entendre bien les intérêts d'Athènes. Quant à l'importance véritable de leur voyage, vingt-cinq ans avant la naissance de Philippe, il leur aurait été difficile de la mesurer. Mais Euripide la soupçonne certainement, à force d'avoir médité le rêve d'une grande Hellade, l'idéal d'une Grèce conquérant peu à peu la Barbarie par le seul prestige de l'intelligence.

Un événement récent lui donne à réfléchir : lorsque Hiéron avait pour la première fois mandé Eschyle à Syracuse, c'était pour fêter la victoire qu'il avait remportée sur les Carthaginois et les Étrusques à Himère, sauvant l'île des Barbares comme Thémistocle avait sauvé la Grèce. Or, à peine Athènes chassée de Syracuse, les incorrigibles Ségestains, qui ne peuvent s'empêcher de mêler les étrangers à leurs querelles, font appel aux Carthaginois. Ceux-ci ne demandent pas mieux que d'intervenir. En 409, Annibal débarque, brûle Sélinonte, Himère et Agrigente et venge la défaite punique de 476. Le désastre athénien n'a pas porté bonheur aux villes siciliennes ! Et un homme comme Euripide doit en arriver à se demander si tout ce qui frappe Athènes ne frappe pas en même temps l'idée hellénique elle-même.

C'est pourquoi il s'en va, vieux colon de l'intelligence attique, le long de la route inconnue. Cinq ans auparavant, on lui a demandé d'écrire une épitaphe pour le monument aux morts de Sicile, et il l'a fait. Personne n'a exigé de lui qu'il reste jusqu'à sa mort à côté du cénotaphe, comme un

pleureur de marbre, tourné uniquement vers le deuil et vers le passé. Athènes n'est pas toute sur la flotte ni dans les murs. Une Athènes nouvelle s'en va avec Euripide ; personne ne peut en prévoir la grandeur puisqu'on ne peut prévoir ni Philippe ni Alexandre, ni l'Occident prenant sa revanche de l'invasion médique, ni l'Orient entier parlant grec, ni Euripide lui-même joué aux frontières de l'Inde.

Du reste, il ne s'en allait pas sans esprit de retour. Il emportait avec lui les manuscrits de plusieurs pièces inachevées. L'une d'elles, qui racontait le sacrifice d'Iphigénie à Aulis, ne pouvait être jouée devant un auditoire barbare. Et quant aux *Bacchantes*, le public de Dion comprendrait peut-être le passage relatif aux orgies, mais comment accueillerait-il les discussions du théologien Tirésias, du chef d'État Penthée, du vieux Cadmus mis en présence de Dionysos ? Les Athéniens se plaignent toujours de leur poète, et il arrive au poète aussi de frapper du pied lorsqu'il parle de ces bouffons qui, pour le plaisir de faire rire, raillent sans mesure les sages. Mais il y a des choses qu'Athènes attend d'Euripide seul et qu'Euripide sait qu'il ne pourrait offrir à aucune ville sinon Athènes. *Alcméon à Corinthe*, et *Iphigénie et les Bacchantes*, ce sera pour le retour et pour sa bienvenue dans sa ville.

Le voyage, long et fatigant pour un vieillard de soixante-treize ans, n'allait pas sans risques. Les Spartiates tenaient toute la campagne et, depuis la défection de l'Eubée, l'Attique se trouvait toute entourée d'ennemis. Euripide partit au printemps

de façon à être dans le courant de l'été à Pella ; il avait promis, pour les grandes fêtes de l'automne, une tragédie sur le héros Archélaos, fondateur de la puissance macédonienne.

Après s'être arrêté à Chalcis, il séjourna quelque temps chez les Magnètes où il avait des amis. On lui vota le titre de proxène exempté de toutes charges. C'était une distinction très enviée, car elle donnait à ceux qui en étaient revêtus le titre d'ami et de protecteur officiel à l'égard des membres de l'État étranger, ambassadeurs ou simples particuliers. Le proxène était traité avec de grands honneurs par la cité à laquelle il servait de consul ; il avait le droit d'y acquérir des immeubles et sa place était réservée au théâtre. Euripide put, en Magnésie, mesurer toute sa célébrité avant de pénétrer dans la demi-barbare Macédoine, où, dès que l'on sortait de la plaine, il fallait à un Grec un interprète pour comprendre et être compris.

Archélaos avait passé les premières années de son règne à imposer, parmi les révoltes, sa dure autorité. Maintenant il avait loisir de s'occuper d'organisation. Dion, qu'il avait construite, était, en pleine Piérie, une ville ouverte et rustique, consacrée aux Muses et à Zeus. Il ne voulait pas qu'elle fût une forteresse. Il voyait plus grand et rêvait d'en faire, au pied même de l'Olympe, l'Olympie de la Grèce du Nord. Celle-ci, il sentait bien qu'elle n'aurait pas besoin de beaucoup de rois de sa trempe pour se mettre à la tête de la grande Hellade. Les fêtes de Dion qu'il avait réglées étaient magnifiques. Elles dureraient neuf jours, chacun consacré à une Muse, et elles devaient

être marquées par des concours de toutes sortes. En 408, elles étaient dans toute leur nouveauté. Soixante-treize ans plus tard, Alexandre les célèbrera solennellement au moment de partir pour l'Asie et offrira à Zeus Olympien le sacrifice traditionnel.

Comme on voudrait lire l'*Archélaos* qui fut probablement joué à Dion pendant l'automne de 408, en présence du roi et de sa cour, devant des hobereaux macédoniens qui devaient avoir assez de mal à suivre les vers grecs ! Nous savons comment Euripide se tenait en face du peuple athénien ; comment s'y prenait-il pour parler à un assassin en qui se dessine un si grand roi ?

Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il ne s'est pas rabattu sur Castor et Pollux et qu'il a traité le sujet. Il imagine que le Téménide Archélaos, chassé par ses pères, est venu en Macédoine chez le roi Cisseus. Celui-ci, qui voit son pays entouré d'ennemis, déchiré à l'intérieur par les incursions des brigands, promet à Archélaos, s'il le rétablit, sa fille en mariage, et, après lui, le royaume. Archélaos nettoie la contrée et refoule les voisins trop ambitieux. Cisseus, en guise de récompense, tend une embuscade à son sauveur qui, averti à temps, l'y fait tomber lui-même. L'aventurier, souillé par le meurtre, est obligé de s'exiler et s'en va, guidé par une chèvre, fonder Égées.

Tout cela pouvait faire une assez belle pièce. Elle était certainement écrite d'un ton où l'on reconnaissait un homme libre. Les fragments qui nous en restent ont de l'accent et de la fierté :

on y sent le goût du risque, la fraîcheur de la jeunesse et de l'aventure : « Ce qui est beau demande mille travaux ; un homme qui veut vivre facilement, pas de gloire pour lui. On doit se donner du mal pour redresser une ville et une maison. Le sort, il faut lui donner la chasse comme à un gibier et ne pas épargner ses fatigues. Une poignée d'hommes courageux tient en échec une armée nombreuse, surtout s'ils ont un bon chef. Trouver en un seul être la jeunesse, la pauvreté et l'intelligence, voilà qui vaut qu'on prenne garde. » Il y a là de quoi faire plaisir à un bâtard, fils d'une esclave, qui prit le commandement par la violence, mais qui dut à son énergie seule de le garder au milieu des révoltes. A côté de cela, Archélaos devait entendre des avertissements assez sévères sur la Justice qui se réalise lentement, mais qui finit toujours par l'emporter, et sur les deux maux qui nuisent aux hommes : le sang trop chaud et le manque de compréhension. Maudits soient les fabricants d'anthologies qui, de cette tragédie, ne nous ont conservé que quelques maximes, et les compilateurs d'anecdotes qui n'ont rien sauvé des réponses d'Archélaos dans le dialogue du roi et du poète !

Euripide fut chargé, en Macédoine, de certaines fonctions administratives, probablement à propos des choses du théâtre. Rien d'étonnant qu'il accepte ici ce qu'il aurait refusé à Athènes. Quel plaisir de créer quelque chose dans ce pays neuf où tout est à faire ! Euripide se souvient de la ville dévastée où il a passé sa petite enfance. Cette Athènes où tout semblait né de la veille, quel passé elle avait

derrière elle ! quelles traditions ! En Macédoine tout appartient à l'avenir. Du passé, l'on ne sait rien. Ceux qui pourraient en parler, ce sont quelques officiers venus du pays haut, qui prétendent qu'eux seuls ont le droit de s'appeler Macédoniens, que les Émathiens de la plaine sont des bâtards de Grecs. Mais ils ne conversent entre eux que dans leur rude dialecte incompréhensible et ils regardent de travers ces Hellènes trop fêtés auxquels leur roi fait tant d'accueil. Même l'aimable Agathon ne trouve pas grâce devant eux. Ils n'ont pas pour lui les yeux d'Euripide, qui disait volontiers : « Son automne a pour moi autant de charme que son printemps. »

L'année suivante, il ne semble pas qu'Euripide ait présenté aucune œuvre pour les fêtes en l'honneur de Zeus et des Muses. Les poètes qui l'entouraient devaient avoir leurs tablettes pleines de vers qui ne demandaient qu'à être récités et il lui plaisait peut-être de trouver une occasion de mettre Agathon en vedette. Pour lui, il achevait lentement une tétralogie qu'il voulait faire jouer à son retour à Athènes. La troisième pièce était consacrée à une légende bien connue en Attique : l'arrivée en Grèce de Dionysos qui doit lutter contre des rois trop raisonnables et qui ne l'emporte sur eux qu'en les entraînant dans son délire. A la cour du roi de Macédoine, bien mieux que dans la ville de Pallas, il se rendait compte de ce que peut faire le sang échauffé par l'ivresse. Les démons qui troublent le discours de la raison humaine ont ici des visages étranges et assez terribles. Quant aux orgies de Dionysos, elles sont chez elles, entre

la Thessalie et la Thrace, bien mieux que sur le Lycabette. Les environs de Dion sont pleins des souvenirs d'Orphée. C'est là, dit-on, qu'il a été tué par les Ménades furieuses. Euripide aimait ce sauvage pays qu'il avait appris à connaître à l'âge où la plupart des hommes préfèrent reposer leurs yeux sur des paysages sans mystères. Le séjour de Macédoine lui apportait une incomparable détente. Les questions qui le harcelaient à Athènes lui laissaient ici quelque répit. Du rivage près de Dion il découvrait, quand le temps était clair, Potidée où la guerre avait commencé et dont il avait souvent entendu parler par Alcibiade et par Socrate ; plus loin était Mendé, dont Nicias avait empêché le sac, et plus loin encore, invisible cellè-là, Scioné, que Cléon avait sauvagement détruite. D'Athènes, on recevait des nouvelles incohérentes. La flotte avait été défaite à Notion ; Alcibiade, destitué une année après son retour triomphant, se réfugiait en Chersonèse. Peut-être, d'un promontoire de l'Olympe, aurait-on pu deviner au passage le navire qui emportait vers de nouvelles aventures l'éternel errant. Athènes était loin, Athènes était présente, et Euripide, qui avait tant réfléchi en sa vie, s'apercevait qu'il y avait des choses auxquelles il pensait maintenant pour la première fois. Aristophane s'était beaucoup moqué de lui, parce que ses personnages, au moment où les choses se gâtent, souhaitent être enlevés de terre et emportés au loin, à travers l'air pur, comme Médée dans le char du Soleil. Dans cette plaine nettement bordée par la mer et par les montagnes, où chaque objet signifie dépay-

sement et détachement, le vieux poète a l'impression de marcher dans un air incomparablement léger, et ses pieds que l'âge n'enchaîne plus suivent Dionysos et ses orgies au bord du beau Lydias et parmi les sapins des gorges piériennes. Que penseront les Athéniens quand on leur jouera les *Bacchantes* ? Ils vont dire, une fois de plus, qu'on leur a changé leur poète et que cet homme étonnant est plus insaisissable que Protée.

Autour de lui, les Grecs invités par Archélaos font un essaim intelligent et bavard. Agathon et Timothée peuvent risquer ici leurs innovations les plus hardies, sans crainte de scandaliser ; ce n'est pas Archélaos qui ferait couper à la hache une corde ou deux ajoutées à une lyre ! Et quant aux Macédoniens des plateaux qui assistent aux fêtes par obéissance pour leur roi, l'*Enfantement de Sémélé* risque de ne pas leur paraître plus extraordinaire qu'un dithyrambe traditionnel à la manière de Bacchylide, car, certainement, ils ne comprennent rien ni à l'un ni à l'autre. Tant de facilité doit un peu décevoir les deux novateurs. Ils se rendent compte qu'il y a moins de plaisir à être hardi lorsqu'on n'a plus en face de soi personne qui vous blâme de l'être. Et ils sentent maintenant tout ce qu'ils ont gagné en force et en plénitude, à combattre si longtemps contre le peuple athénien, genre d'escrime impossible en Macédoine. Il y a des jours où les huées doivent leur manquer. Euripide, lui, a épuisé depuis longtemps le plaisir de ces duels. Il goûte celui de sentir mûrir en soi une œuvre qui sera unique dans son œuvre. Loin de Socrate, il juge plus exactement certaines

doctrines de Socrate. Un homme qui connaît le bien le pratique, toute faute vient d'ignorance ; un homme dont l'intelligence est bien éclairée ne peut faire que des actes conformes à la justice. Euripide songe que c'est vrai dans la mesure où le plan de Périclès est capable de sauver Athènes : à condition que l'homme soit toute raison. Des méditations de sa jeunesse lui reviennent par bouffées ; en ce temps-là, chaque année, à la saison où la sève monte dans les branches, il envoyait sur la scène, comme un messager vers Dionysos, un être humain partagé entre sa raison et ses instincts. Le plus beau de ces enfants nés de lui, c'est peut-être Médée, si savante et si violente. Mais on n'habite pas impunément une ville où la dialectique et l'intelligence discursive tiennent une si grande place. Peu à peu, Euripide s'est plu davantage à faire raisonner ses héros et on a senti en eux la claire intelligence athénienne, mais de moins en moins la tension des artères, la chaleur du sang et les forces élémentaires. Sophocle aime à représenter des êtres humains pris à l'épopée, qui vont tout droit, mus par une passion sur laquelle la critique n'a pas de prise. Euripide ne songe pas à l'imiter, mais la détente macédonienne le met peu à peu dans un état d'esprit où le rationnel prend moins d'importance, où les discussions s'éteignent, où il considère avec plus de plaisir le libre jeu de l'animal humain. Et tout cela le rapproche de Sophocle.

Peut-être, à Pella, rencontra-t-il Thucydide. On voudrait savoir ce qu'ils se sont dit, le banni et l'exilé volontaire, au moment où l'on sentait que

le drame allait finir. Peut-être Euripide espérait-il encore ramener ses Bacchantes dans une Athènes pacifiée et victorieuse.

A la fin de l'hiver de 406, il mourut subitement. Par accident, comme Eschyle. Peut-être tout n'est-il pas faux dans la tradition qui veut que les Thraces ou les Macédoniens de l'entourage du roi aient été cause de sa mort, en lâchant une meute qui le renversa. Ces Grecs, mieux reçus, plus honorés que les gens du pays, devaient être assez mal vus.

Archélaos le fit enterrer à Aréthuse au confluent des deux rivières ; les eaux de l'une passaient pour être guérisseuses, les autres pour donner la mort. On raconta plus tard que la foudre avait frappé le tombeau.

La nouvelle de sa fin arriva en Attique un peu avant les Dionysies ; le 8 d'élaophébolion, lorsque le héraut invita les concurrents à monter sur les tréteaux pour présenter leur troupe au peuple, Sophocle se présenta en habits de deuil. Ses choreutes et ses acteurs n'avaient pas de couronnes. Le vieillard gravit lentement l'escalier et exposa le sujet des pièces qui seraient jouées quatre jours plus tard. Sa voix tremblait. Il était très vieux et celui qu'on avait si souvent appelé « son jeune rival » était mort avant lui. Dans la foule, beaucoup de gens pleuraient, émus par une nouvelle qui réveillait en eux tant de souvenirs.

On éleva un cénotaphe sur la route qui va d'Athènes au Pirée. Quelqu'un composa l'épithaphe suivante :

« La tombe d'Euripide, c'est la Grèce entière. Ses os sont restés dans la terre de Macédoine où

il a touché le terme de sa vie. Sa patrie, c'est Athènes, la Grèce de la Grèce. Aimé des Muses, qu'il reçoive cet éloge parmi tant d'autres. »

La même année, Denys devient tyran à Syracuse. Il fit parvenir un talent aux héritiers du poète en demandant qu'on lui envoyât en échange sa lyre, sa tablette à écrire et son poinçon. Il reçut avec honneur ceux qui les lui apportaient et fit déposer ces souvenirs dans le temple des Muses, après y avoir gravé son nom et celui d'Euripide.

Cependant, la plus belle part restait pour Athènes. Euripide, en Macédoine, avait chargé ses amis de faire parvenir à son plus jeune fils, celui qui était poète tragique, le texte des pièces qu'il avait à peu près terminées et qu'il destinait à être jouées aux grandes Dionysies. Le manuscrit contenait *Alcméon à Corinthe*, *Iphigénie à Aulis*, *les Bacchantes*.

A la fin de la même année, Sophocle mourut, comblé d'années et de victoires. On l'enterra sur la route de Décélie, à peu de distance de la ville. Sur son tombeau on sculpta une sirène et, comme pour un héros, on offrit les sacrifices annuels au sanctuaire qui lui fut consacré. Jusqu'au bout, il était écrit que le contraste serait frappant entre lui et Euripide qui reposait dans un ravin au sombre feuillage, sur un éperon rocheux où se rencontrent un fleuve de vie et un fleuve de mort. Et l'on raconte que le cénotaphe attique, comme la tombe macédonienne, fut frappé par la foudre.

Sophocle laissait une pièce qui fut jouée quatre ans après sa mort, *Œdipe à Colone*, celle de ses œuvres conservées où l'influence d'Euripide est le plus évidente.

## CHAPITRE XII

### ADIEUX A DIONYSOS

Avec quoi amuser le peuple, au mois de janvier 405 ? Surtout, qu'on ne s'avise pas de parler des affaires de l'État ! L'an passé, Athènes a remporté aux îles Arginuses la victoire la plus importante de toute la guerre, car deux cent soixante-quinze vaisseaux s'y sont rencontrés. Mais la tempête a empêché les généraux vainqueurs de faire relever les cadavres, et les oligarques, travaillant le peuple, les ont fait destituer et mettre en accusation. Le procès des généraux a été scandaleux. On a mis les vainqueurs aux fers, comme des criminels. On a exploité les sentiments religieux de la masse, qui pense qu'un mort non inhumé ne peut connaître le repos. On a terrorisé les juges et les prytanes qui se sont laissé faire, sauf un seul : Socrate, qui ce jour-là présidait l'assemblée. Et les six stratèges vainqueurs ont été mis à mort : Périclès, fils de Périclès et d'Aspasie, Érasinidès, Thrasyllos, Lysias, Aristocrate et Diomédon. Journée d'égarement qu'Athènes paiera de beaucoup de larmes.

Malgré la victoire, l'avenir est sombre. La seule chose dont on puisse parler sans remuer trop de soucis, c'est de littérature. Deux grands poètes sont morts l'an passé, mais il suffit de lancer au public athénien la parodie d'un hémistiche pour lui faire oublier tous ses malheurs.

Aux fêtes des Pressoirs, Phrynichos fit jouer les *Muses* et Aristophane les *Grenouilles*. On ne sait pas grand chose des *Muses* si ce n'est que le poète saluait en ces termes la mémoire de Sophocle : « Bienheureux Sophocle, toi qui viens de t'éteindre à la fin d'une longue vie, homme heureux et habile, après avoir fait beaucoup de belles tragédies, tu es mort noblement ; aucun mal ne t'a jamais atteint. »

En entendant cela, Aristophane dut froncer le nez et se dire qu'il avait eu bien raison, lui, de ne pas donner de rôle dans sa pièce à un homme d'une destinée si égale. Les *Grenouilles* allaient être d'un autre ton !

Dionysos est bien malheureux. Il n'y a plus à Athènes un seul poète tragique qui vaille. Sophocle et Euripide sont morts, Agathon festoie en Macédoine. Quant à Iophon, que peut-on attendre de lui maintenant que son père, qui l'aidait, n'est plus ? Les autres sont des bavards qui commentent par jacasser comme des hirondelles, mais après une pièce, leur veine est tarie pour toujours. Dionysos est décidé à s'en aller aux Enfers et à en ramener Euripide ou un autre, un bon poète qui ait de l'invention et qui soit capable de lui préparer de belles fêtes. Il s'en va demander la route à Héraclès qui, lui, a déjà fait le voyage et

qui saura lui indiquer les ports, les boulangeries, les maisons de débauche, les auberges, les fontaines, les routes, les bons restaurants et les endroits où il y a le moins de punaises. Voilà Dionysos accouru en Héraclès avec la massue à la main et la peau de lion sur sa robe jaune ; il s'installe avec son valet dans la barque de Charon qui le conduit d'une rive à l'autre du marais infernal. De l'eau sortent les grenouilles qui effraient le dieu et qui se moquent du poltron. Il ne s'agit pas de les faire taire. Quand Zeus verse la pluie, elles sont habituées à unir leurs voix agiles au bruissement des gouttes. Une empouse passe, frôle les voyageurs et les jette dans l'épouvante. Et la gent coassante escorte la barque.

Dès l'arrivée aux Enfers, les choses se gâtent. Héraclès a laissé d'assez mauvais souvenirs et il en cuit à Dionysos d'avoir voulu se faire prendre pour lui. Éaque est furieux de voir arriver ce scélérat qui a pourchassé le chien Cerbère. Bacchus, épouvanté, met la peau de lion sur le dos de son valet. Mais la reine Perséphone se prépare à bien recevoir Héraclès ; ses cuisiniers sont sur les dents et de jolies danseuses s'attifent pour venir au festin. Du coup, Dionysos reprend la peau de lion. Seulement, dans l'intervalle, tout l'enfer s'est déchaîné contre le faux Héraclès. La dernière fois qu'il est venu, il s'est empiffré dans les tavernes, puis il s'est défilé sans payer son compte. Les cabarières s'élancent pour trancher ce gosier qui a englouti leurs viandes, leurs pains et les fromages frais avec la claie d'osier.

A ce moment, on appelle Éaque ; il y a grande

révolution aux Enfers parce que Euripide, qui vient d'arriver, a expulsé Eschyle du trône de la tragédie et c'est Dionysos qui est pris comme juge pour trancher la querelle.

Voilà les deux athlètes en présence et, à la grande joie du public, Aristophane se moque de leurs manies à tous deux et de leurs trucs : des grands mots solennels d'Eschyle, des vulgarités d'Euripide, des personnages voilés et silencieux d'Eschyle, des rois en guenilles d'Euripide, qui font que les riches, gémissant et se disant misérables, ne veulent plus payer les impôts. Euripide attaque et se défend tout ensemble : « Il n'a pas, lui, fabriqué, comme Eschyle, des chevaux à tête de coq ni des boucs à ramure de cerfs tels qu'on en voit sur les tapisseries persanes ; mais, recevant d'Eschyle la tragédie qui était toute boursoufflée d'énormes mots emphatiques, il l'a allégée, traitée par les petits vers, les discussions subtiles, le jus de bette blanche, et pas mal de philosophie. Dès le premier vers, chaque personnage a pu jouer son rôle. Tous parlent, la femme et l'esclave, le maître, la jeune fille et la vieille. Il a enseigné aux spectateurs la science de la parole (« c'est vrai, interrompt Eschyle, et que n'as-tu crevé auparavant »), l'emploi des lignes droites et des angles dans le langage, l'art de penser, de lire, de comprendre, de ruser, d'aimer, de tromper, de soupçonner le mal, de penser à tout. Il a porté sur la scène la vie intime, les habitudes vulgaires, et c'était hardi, car chacun s'y entendait et pouvait critiquer. C'est lui qui a formé le jugement de ses auditeurs en introduisant dans la tragédie l'art de raisonner et d'examiner.

Grâce à lui, ils comprennent tout, pénètrent tout, ils administrent mieux leur maison et se demandent : « Que penser de ceci ? Où est cela ? Qui m'a pris ceci ? »

Eschyle, d'abord étourdi, répond : que lui, en quittant la scène, a laissé les hommes grands et braves, qui ne fuyaient pas les charges publiques, qui n'étaient pas, comme aujourd'hui, des faîneants, des fourbes, des charlatans. Ils ne respiraient que lances, piques, casques aux blanches ailes, cuirasses et cuissards. C'étaient des âmes doublées de sept cuirs de bœuf...

Les poètes doivent traiter de grands sujets. Voyez combien les nobles pensées ont été utiles. Orphée a enseigné les mystères et l'horreur du meurtre, Musée la guérison des maladies et les oracles, Hésiode les travaux de la terre, les époques où l'on doit labourer et moissonner, et le divin Homère enseigna les vertus belliqueuses, l'art de combattre et de s'armer. C'est Homère qui créa les Patrocle et les Teucer au cœur de lion qu'Eschyle ensuite fit revivre devant les citoyens pour les exciter à se rendre dignes de ces modèles. Mais jamais il ne leur a montré ni Sthénébée ni Phèdre impudique; car le poète doit cacher ce qui est infâme, et ne pas le porter sur la scène; il instruit les adultes comme le maître instruit les enfants.

C'est ainsi qu'on se représentait Eschyle et Euripide l'année qu'Athènes devait être détruite. Le portrait est aussi injuste pour Eschyle que pour Euripide. Aristophane n'a peut-être jamais causé avec personne qui ait vraiment connu le vieux poète et il le ramène au schéma d'un Marathon-

maque bravache et emphatique. Il y a chez Eschyle bien autre chose que l'esprit d'Arès. Mais la scène est vraiment drôle et la suivante aussi où les deux rivaux se jettent à la tête des fragments de prologues et des rengaines musicales. Finalement, Dionysos donne la palme à Eschyle qu'il remmène sur terre. Euripide a beau protester, il n'obtient rien, pas même le trône de poète tragique à côté de Pluton ; Eschyle y installe Sophocle qui lui gardera la place jusqu'à son retour. Et il s'en va en compagnie du dieu.

\*  
\* \*

Dionysos n'est qu'un ingrat. Du reste, que peut-on attendre de mieux de ce personnage en robe jaune, paillard, et si poltron que la peur lui fait offenser ses chausses ? Si nous avons gardé de lui autre chose que cette image bouffonne, il le doit aux *Bacchantes* et à cet Euripide qu'il traite si mal.

C'est un grand événement pour les Athéniens que la journée des Dionysies où Euripide le Jeune monte la trilogie laissée par son père. On n'a plus entendu aucune œuvre de celui-ci depuis la représentation d'*Oreste*. Qu'a-t-il à dire, ce revenant ? Depuis son départ, les Athéniens parlent de lui comme feraient des amoureux trompés ; ils l'ont traité assez mal, mais ils trouvent fort mauvais qu'on accepte l'invitation d'un roi lorsqu'on a le bonheur d'être né dans la presqu'île où Thésée créa la démocratie. Eschyle a été tué par une tortue qu'un aigle lui a laissé choir sur le crâne.

Euripide a été dévoré par les chiens. Quel besoin avaient-ils, ces Athéniens, et à leur âge, de quitter Athènes où l'on vit tranquillement et où l'on meurt dans son lit, sans risquer l'imprévu ? Au moins, quand Eschyle faisait jouer les *Perses* ou *Etna* en Sicile, son public était hellène et pouvait le suivre à peu près. Mais représenter *Archélaos*, à Dion, devant les officiers du roi de Macédoine qui ne savent pas même tous le grec ! Vraiment, Euripide s'est choisi là des juges d'une singulière compétence ! On va lui montrer que les Athéniens sont d'une autre race.

Son fils a promis trois œuvres bien différentes. La première, c'est l'histoire d'*Alcméon* qui épousa Mantô, fille du devin Tirésias. Leur fille Tisiphone fut mise en tutelle chez le roi de Corinthe, mais elle était si belle que la reine en prit de l'ombrage et la fit vendre comme esclave. Alcméon acheta sa fille sans savoir qui elle était et ne la reconnut que grâce à un devin. Histoire que Philémon et Ménandre et Diphile reprendront sur un autre ton, puis Plaute et Térence, et dont Molière même utilisera quelque chose le jour où il ne saura plus comment dénouer une comédie. Mais nous connaissons trop peu de chose sur l'*Alcméon* pour pouvoir en dire rien qui vaille.

*Iphigénie à Aulis* est une très belle pièce, pleine d'innovations. Les spectateurs ne s'en étonnèrent pas, habitués à des œuvres dont aucune ne répétait la précédente. Car, s'il y a des sœurs jumelles parmi les tragédies d'Euripide, comme *Hélène* et *Iphigénie à Tauris*, *Hypsipyle* et *Antiope*, elles ne se ressemblent que par le tracé de l'action ; chacune

apparaît avec son visage individuel et inattendu. Dans *Iphigénie à Aulis*, ce qui frappe le plus le public, c'est un prologue d'une forme inconnue jusqu'alors et de belles parties chantées où résonnent quelques souvenirs du dernier voyage. Le chœur est composé de femmes de Chalcis qui ont passé l'Europe pour voir la flotte ; elles chantent les noces de Thétis sur le mont Pélion en Magnésie : ainsi Euripide faisait entendre aux Magnètes qu'il n'avait pas oublié leur hospitalité.

Autre chose a, pour nous, plus de prix encore. Pour la première fois peut-être depuis qu'on écrit des tragédies, un poète montre le spectacle d'une volonté qui tourne et revient sur elle-même. Qu'avant Euripide, on n'ait presque jamais songé à mettre en scène un revirement, cela n'a rien d'étrange si l'on réfléchit que le drame est fait pour représenter non des caractères mais une action. C'est encore ainsi qu'Aristote le définit. Assurément, des psychologues comme Eschyle et Sophocle, du moment que l'action est supportée par des êtres humains, font de ceux-ci des caractères, parfois sommairement dessinés, parfois plus nuancés, presque toujours vrais. Cependant, il est assez difficile de découvrir l'unité interne d'un personnage comme le Créon d'*Œdipe Roi* et l'*Œdipe* d'*Œdipe à Colone*. Avec quelle gaucherie Sophocle, dans *Philoctète*, montre un jeune homme découvrant peu à peu sa propre volonté ! Chez Euripide, les individus ne sont pas des êtres esquissés et subordonnés à l'architecture de l'action. Ils se meuvent dans l'air ; ils ont le poids et la solidité du vivant et, comme Peter Schlemihl avant le

marché, ils ont une ombre. Mais imaginer qu'un personnage tragique puisse, à un moment donné changer d'avis, avoir une autre volonté que celle qui est donnée au début de la pièce, c'est presque aussi révolutionnaire que d'inscrire dans le dessin d'un fronton une figure sculptée qui coupe la ligne et la dépasse.

*Iphigénie à Aulis* est pleine de revirements. On dirait que le poète, enivré de joie d'avoir découvert ce nouveau ressort, ne se lasse pas d'en faire usage. Agamemnon a fait venir sa fille d'Argos à Aulis sous prétexte de la marier à Achille, mais en réalité pour la sacrifier à Artémis qui exige une victime. Iphigénie est sur le point d'arriver, quand son père, torturé par les remords, lui envoie la lettre qui doit la faire retourner en Argos. Mais Agamemnon a compté sans son frère qui a de bonnes raisons pour désirer qu'on arrive à Troie. Ménélas intercepte la lettre et traite Agamemnon de traître qui préfère sa fille au salut de l'armée. Mais lorsqu'il se rend compte que le malheureux est à bout de résistance, que, du reste, Ulysse et Chalcas sont là pour l'empêcher d'oublier ce qu'il doit à l'expédition, dès qu'il est bien sûr qu'Iphigénie est condamnée, il se donne l'air d'être généreux, déclare qu'il ne veut pas de ce sacrifice et qu'il aime mieux renoncer à jamais revoir Hélène. Abnégation facile puisqu'elle ne sera pas acceptée.

Toute la seconde moitié de la pièce est dominée par l'exquise figure d'Iphigénie, la plus charmante des sœurs d'Alceste. Iphigénie ne veut pas mourir et elle supplie son père de l'épargner. Que lui importe, à elle, cette Hélène inconnue qu'on veut

reconquérir au prix de sa jeune vie fraîche et heureuse ? Voilà qu'Achille, indigné qu'on se soit servi de son nom pour tromper cette petite fille, lui offre de la défendre. Elle accepte d'abord, puis se rend compte qu'elle l'entraînerait dans sa perte et qu'il vaut mieux mourir seule et volontairement. Jamais encore sur la scène athénienne on n'a vu retracés avec semblable justesse les mouvements combinés du sentiment et de la raison ; jamais la faiblesse d'une enfant et la conscience du bien général n'ont tenu en un seul être un si émouvant dialogue.

Après *Iphigénie*, on joua les *Bacchantes*.

C'est un beau sujet. Eschyle l'a déjà traité deux fois. Mais il ne nous reste rien des drames où il met en scène l'aveuglement de Penthée qui se refuse à reconnaître Dionysos et qui en est cruellement châtié. Nous connaissons mieux la tétralogie qu'il a consacrée au roi Lycurgue et à l'arrivée de Dionysos dans le Nord de la Grèce. Elle oppose le roi des Édones au dieu venu d'Asie. La scène se passe non loin du mont Pangée, dans la région montagneuse où la Macédoine s'avance vers la Thrace. Dionysos y a deux ennemis, Lycurgue lui-même et Orphée qui honore Apollon plus que tous les autres dieux, au point de se lever chaque nuit pour être avant le jour sur le sommet du Pangée. Il commence ainsi sa journée par un salut au Soleil. Dionysos en prend ombrage et lance contre lui sa meute de Bacchantes qui le met en pièces. Les Muses rassemblent les membres déchirés et les enterrent pieusement. La fin de la trilogie montre le triomphe du dieu et de ceux qui fêtent

les orgies de la sainte Cottyto, au son des flûtes et des cymbales, tandis que les taureaux mugissent cachés dans les herbes. Il est probable que Lycurgue, après avoir été châtié par Dionysos, finit par se réconcilier avec lui.

Les légendes qui parlent de l'établissement du culte de Dionysos en Grèce, que ce soit en Thrace ou en Béotie, sont toutes sombres et cruelles ; elles font bien comprendre que la tragédie ait pu naître d'une religion dont nous ne connaissons plus qu'une face, les danses, l'ivresse, la gaité débridée. Ne voir dans les orgies que de l'allégresse et de la joie, c'est se satisfaire de l'image toute faite d'une Grèce conventionnelle. Ceux qui se donnent tant de mouvement pour s'oublier eux-mêmes ne sont probablement pas très heureux ; les gens ne se travestiraient pas en temps de carnaval s'ils étaient parfaitement satisfaits de leur apparence quotidienne. Du reste, il est probable que Bacchants et Bacchantes, lorsqu'ils menaient leurs fêtes, ne faisaient pas tant de réflexions, surtout dans les contrées de l'Asie et de la Grèce septentrionale où le culte de Dionysos se sentait le mieux chez lui.

Euripide a dû penser pendant des années à cette tragédie qui, *a priori*, semble correspondre si peu à son caractère et à son tempérament poétique. Cependant, son *Cyclope*, le seul drame satyrique qui nous reste de lui, est une jolie chose et bien réussie. Mais un Silène qui boit pour oublier ses chagrins ressemble plus à Euripide qu'à Silène. Et même il fallait être Euripide pour imaginer que Silène pût avoir des chagrins.

Dans les *Bacchantes*, il reprend la légende qui

nous montre Dionysos venant d'Asie et faisant reconnaître son caractère divin. Si une ville en Grèce doit honorer Bacchus, c'est Thèbes où Sémélé, fille de Cadmos, l'a conçu de Zeus et l'a mis au monde en mourant. Agavé et les autres sœurs de Sémélé ne croient pas cette histoire, mais elles la répètent parce que le vieux Cadmos leur a dit que toute autre version serait moins flatteuse pour l'honneur de la famille. Quant à Penthée, fils unique d'Agavé qui administre Thèbes pour son grand-père, il déclare tout net que son cousin est un imposteur et que, lui vivant, il n'y aura à Thèbes ni orgies ni danses bachiques.

Survient alors un Lydien aux longs cheveux, beau comme une femme, escorté de Bacchantes d'Asie qui le suivent partout, avec leurs tambourins et leurs cymbales. A peine sont-ils dans la ville que tout est en rumeur ; les femmes quittent les maisons, saisissent le thyrses, se vêtent de la peau de faon et s'élancent vers le Cithéron où un dieu fait pour elles d'étranges miracles, car le lait et le vin jaillissent de la pierre sèche. A leur tête sont Agavé et ses sœurs, qui proclament le fils de Sémélé comme si jamais elles n'avaient mis en doute sa filiation divine. Leur enthousiasme est contagieux. Le vieux Cadmos et le devin aveugle Tirésias veulent aussi se couronner de lierre pour se joindre aux orgies. Cadmos ne songe pas à s'interroger sur la divinité de son petit-fils. Il estime qu'il faut en tout suivre la tradition, imiter ses ancêtres et honorer les dieux comme on l'a toujours fait. Le plus sûr est de rendre à Dionysos le culte que celui-ci réclame. Quant à Tirésias,

il ne prend pas les choses comme le vulgaire, mais il estime que, lorsqu'on sait les traduire en termes raisonnables, elles n'ont rien de choquant. Honorer Déméter, honorer Dionysos, qu'est-ce que cela veut dire sinon remercier les dieux qui nous ont donné le blé et le vin ? Sur ce plan, la légende n'est-elle pas acceptable pour un esprit sensé ? Quant à l'histoire de Sémélé accouchant avant terme et de Zeus enfermant l'enfant dans sa cuisse jusqu'au jour de sa naissance, assurément elle est absurde, mais elle s'explique par un mot mal compris. C'est tout juste si ce théologien moderniste, qui connaît si bien la philosophie du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, ne dit pas comme Max Müller que les mythes viennent d'une maladie du langage. Anachronisme ? Pourquoi ? L'évhémérisme a dû exister bien des siècles avant Évhémère.

En face d'eux, Penthée s'oppose catégoriquement au culte nouveau. Pas plus qu'Hippolyte, il ne veut d'une religion dont les fêtes demandent l'ombre et la nuit. Aussi longtemps qu'il sera roi à Thèbes, il n'y tolérera pas ces fêtes scandaleuses. Et d'abord, qu'on arrête l'étranger qui débauche les femmes, et qu'on l'enchaîne. Mais à peine a-t-on cru l'attacher que le palais s'écroule ; Dionysos, mystérieusement libéré, brave Penthée ; celui-ci, peu à peu, se trouble et perd la tête. On lui dit que les Ménades remplissent le Cithéron de leurs courses et de leurs beaux jeux. Il veut les traquer avec ses hoplites, ses archers et ses cavaliers. Il ferait beau voir qu'il ne pût venir à bout de quelques femmes ! Le dieu l'avertit : il est imprudent aux hommes d'aller à l'encontre des volontés

des dieux. Mais Penthée ne veut rien entendre.

Alors l'égarément divin tombe sur lui. « Veux-tu voir, dit le dieu, les plaisirs des Bacchantes lorsqu'elles se croient seules dans la montagne ? Je puis te conduire vers elles, déguisé en Ménade. » Ce roi qui parle tant de décence et de tenue, le voilà tenté. Il n'est plus qu'un jouet dans les mains de Dionysos. Il revêt la robe traînante et la peau de faon, se couronne de lierre et prend le thyrses. Mais à peine sont-ils dans la montagne que les Bacchantes, furieuses, s'élancent sur l'intrus, Agavé à leur tête, et la mère affolée met en pièces le corps de son fils, croyant déchirer un lion. Elle rentre à Thèbes, portant au bout de son thyrses, en guise de trophée, la tête du roi Penthée. Son réveil est aussi affreux que celui qui suit la folie d'Héraclès.

Telle est l'œuvre qui a paru si étrange et si énigmatique. On en a proposé toutes les interprétations. Pour la déchiffrer, les critiques modernes ont posé un dilemme dont les termes eussent certainement étonné les anciens.

Les uns estiment que les *Bacchantes* témoignent d'une ferveur dionysiaque qui doit s'expliquer par une véritable conversion d'Euripide. Du reste, cet esprit fort s'est toujours intéressé à l'orphisme, aux religions étrangères, aux croyances populaires. En Macédoine, il a pu assister à des orgies. Devant un spectacle si nouveau pour lui, son intelligence critique a fait le silence et il a confessé le dieu thaumaturge, si bien que le testament du poète philosophe est un drame plein d'extase, d'ivresse et de fureur sacrée.

Rien de semblable, disent les autres. Euripide

considère Dionysos ou comme un imposteur ou tout au moins comme une force malfaisante. Il écrit cette tragédie des *Bacchantes* dans l'esprit où la concevrait Lucrèce (*tantum religio potuit suadere malorum*) pour montrer tout le mal que la religion fait aux hommes. Dionysos a raison de Penthée comme Héra d'Héraclès ; les dieux ont moins de scrupules que les humains et excellent à les prendre par trahison. Jamais le rationaliste Euripide n'a mieux marqué que dans les *Bacchantes* son mépris pour les croyances religieuses de son temps.

Mais, si l'on ramène la question à cette alternative de croyance et d'incroyance, pourquoi ne pas s'interroger de même à propos d'Hippolyte ? Euripide approuve-t-il ou désapprouve-t-il Hippolyte de nier la divinité d'Aphrodite ? Croit-il ou ne croit-il pas à la puissance de la magicienne Médée ? Et Sophocle, approuve-t-il les dieux qui accablent Œdipe et Jocaste ? Œdipe, comme Penthée, ne doute jamais ; il exerce l'autorité sans admettre qu'on discute son vouloir ; comme Penthée, il agit avant d'avoir réfléchi et maltraite le vieux devin qui lui conseille plus de modération. Penthée, comme Œdipe, donne le spectacle d'une énergie humaine puissante et inflexible, frappée par la foudre. Quant à la foudre, qu'on dise qu'elle est Zeus ou hasard ou électricité, qu'importe ? Le tragique est le même et la question de foi ne se pose pas ici.

Eschyle, dans sa grande trilogie thébaine qu'Euripide vit jouer quand il était enfant, a soin de mettre chaque fois une faute humaine à l'origine de la

catastrophe : Laïos a voulu avoir des enfants alors qu'Apollon le lui interdisait ; Œdipe a maudit ses fils dans un accès de colère ; Étéocle et Polynice ont eu pour le pouvoir un amour sans mesure. Lorsqu'un homme veut se perdre, les dieux l'y aident toujours. Euripide n'a pas oublié la doctrine de son vieux maître. Penthée, comme Laïos et Polynice, se prend le pied dans le lacet de ses propres vices. De quel droit, dans la libre Thèbes, arrêter un étranger qui ne fait aucun mal, traquer avec l'armée entière des femmes qui dansent dans la montagne ? Et ce prêcheur qui veut chasser Dionysos en parlant de la décence offensée, ses yeux se troublent dès qu'il est question de voir le sein nu des Ménades endormies. Intolérance, hypocrisie, impudeur. Après cela la vengeance du dieu est atroce. Les hommes ont les dieux qu'ils méritent.

Assurément, pour bien comprendre l'œuvre d'Euripide, il nous manque un chaînon, ce sont les deux trilogies dionysiaques d'Eschyle. Si nous pouvions comparer entre elles les deux figures de Dionysos et, d'autre part, le Lycurgue et l'Orphée d'Eschyle avec le Penthée d'Euripide, bien des choses s'éclaireraient pour nous. Il est certain qu'Eschyle devait avoir pour la sainte Cottyto et ses orgies aussi peu de vénération personnelle que son fils spirituel lui-même, mais les croyances d'un poète grec se marquent dans sa conception générale de la vie, non dans sa façon de choisir les légendes.

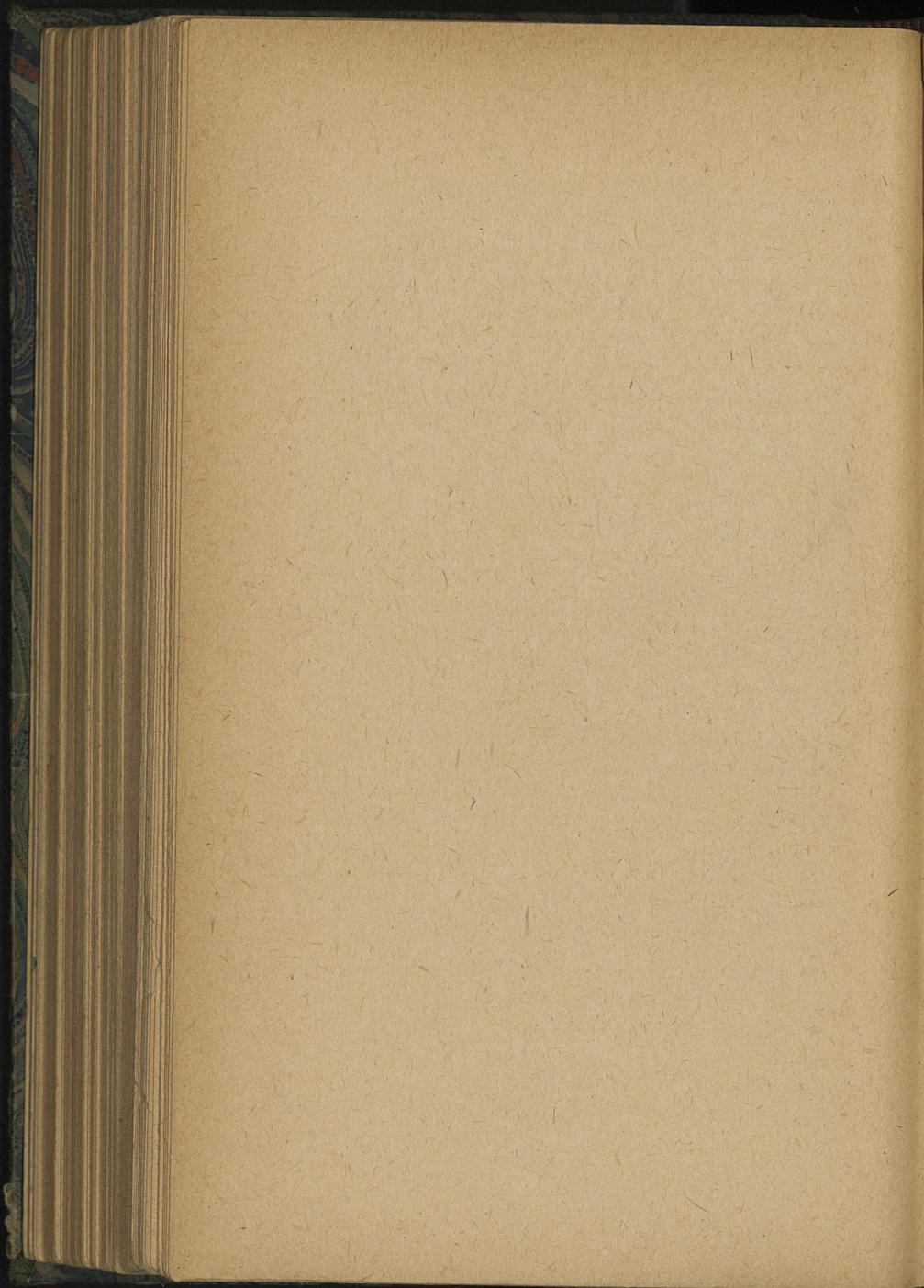
Eschyle terminait probablement par des réconciliations le duel entre Dionysos et les rois. Cela

était conforme à sa façon héraclitéenne de comprendre les rapports des dieux et des hommes. « Accord de tensions inverses, comme dans l'arc et la lyre ; de toutes choses une seule et d'une seule toutes. » Mais les *Bacchantes* appellent la même conclusion. Toutes les forces que l'on y sent tendues, celles qui sont victorieuses et celles qui sont brisées, sont également nécessaires si l'on veut entendre un accord plein et beau. Une cité, pour être complète, a besoin de vieillards attachés aux traditions et de jeunes gens plus fougueux que sages, de théologiens capables de faire à la raison sa part, et de rebelles et de Bacchants abandonnés à leur ivresse.

Ainsi, le dernier message d'Euripide est celui où l'on retrouve le plus des idées de sa jeunesse. Dans l'œuvre elle-même, pas trace de vieillissement. Le poète s'y exprime avec une souveraine liberté, sans formules ni professions de foi, en termes de vie et d'action. Dans presque toutes ses autres tragédies, son intelligence est là présente qui nous guide par quelques mots de commentaires ou d'avertissements : cette dernière-née nous dérouté d'abord, et nous nous demandons ce qu'elle veut dire, pour qui le poète a pris parti, comme s'il s'agissait de Voltaire écrivant *Mahomet* ou d'un auteur de pièces pour patronages. Quand c'est Euripide qui est en cause, les choses ne sont jamais si simples. Les *Bacchantes* sont une œuvre que l'on n'épuise pas et, lorsqu'on a fini d'y penser, on est pris de nouveau par la beauté du drame. Le poète y a renoncé aux machines dont se moque Aristophane et, plus que dans aucune autre pièce, il fait

appel à l'imagination. Et l'imagination agrandit la scène. Le chœur des Ménades lydiennes qui chantent dans l'orchestre rend présentes et sensibles les danses des Bacchantes thébaines sous les sapins du Cithéron, avec les sources de lait frais qui jaillissent entre les pierres, les tambourins auxquels répondent les troupeaux de la montagne et l'amer parfum du lierre froissé.

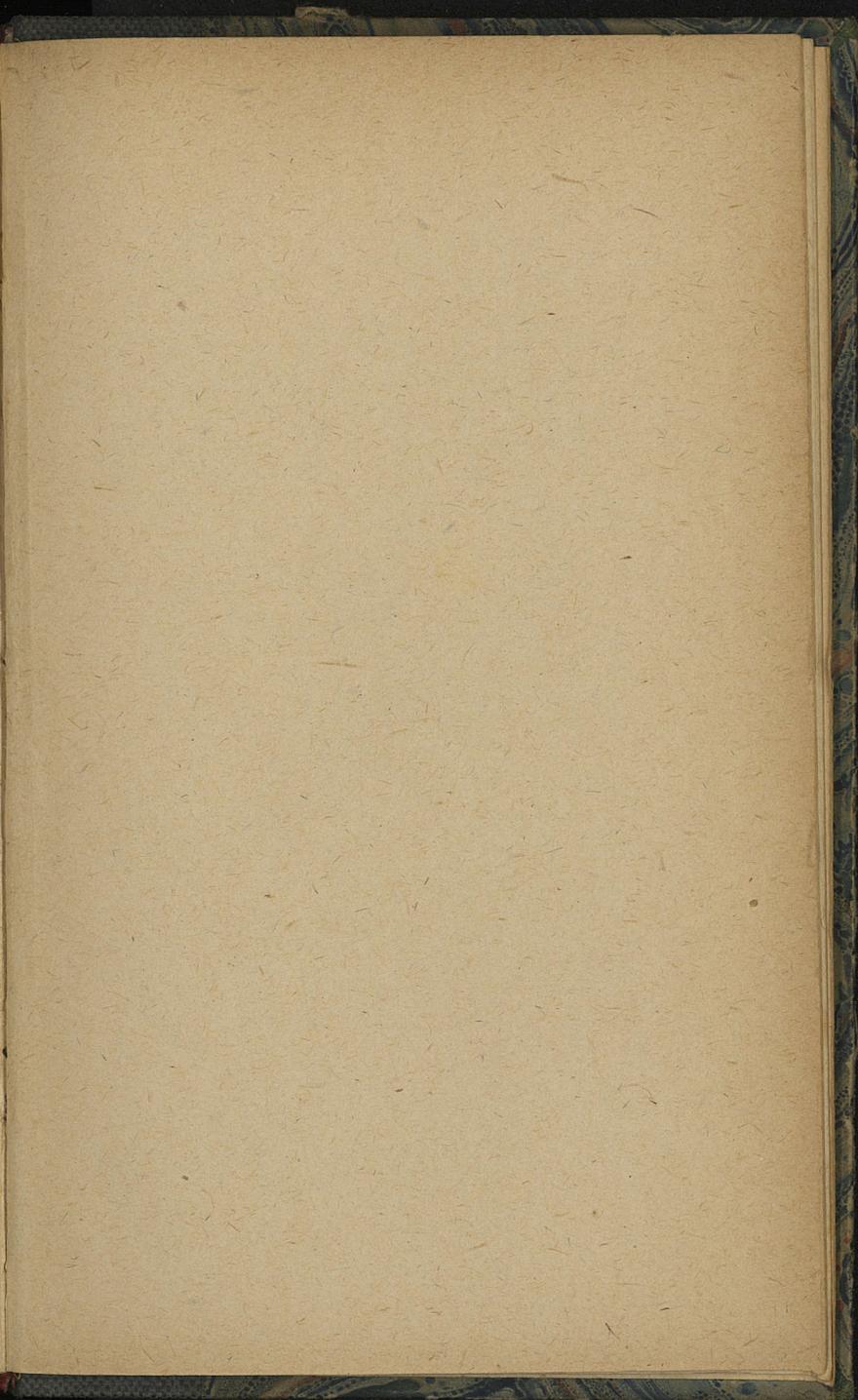
Ainsi se termine la dernière trilogie. Les juges accordèrent le premier rang au poète mort. Autour du cénotaphe noirci par la foudre se ferme la ronde des drames d'Euripide. Iphigénie, pour la clore, prend la main d'Alceste. Le premier personnage qui, devant nous, est sorti du théâtre, c'est l'archer Apollon tel qu'il vient d'Homère. Le dernier qui s'apprête à y rentrer, c'est Dionysos dans son équivoque et parfaite beauté, tel qu'il a servi de modèle à Léonard de Vinci.



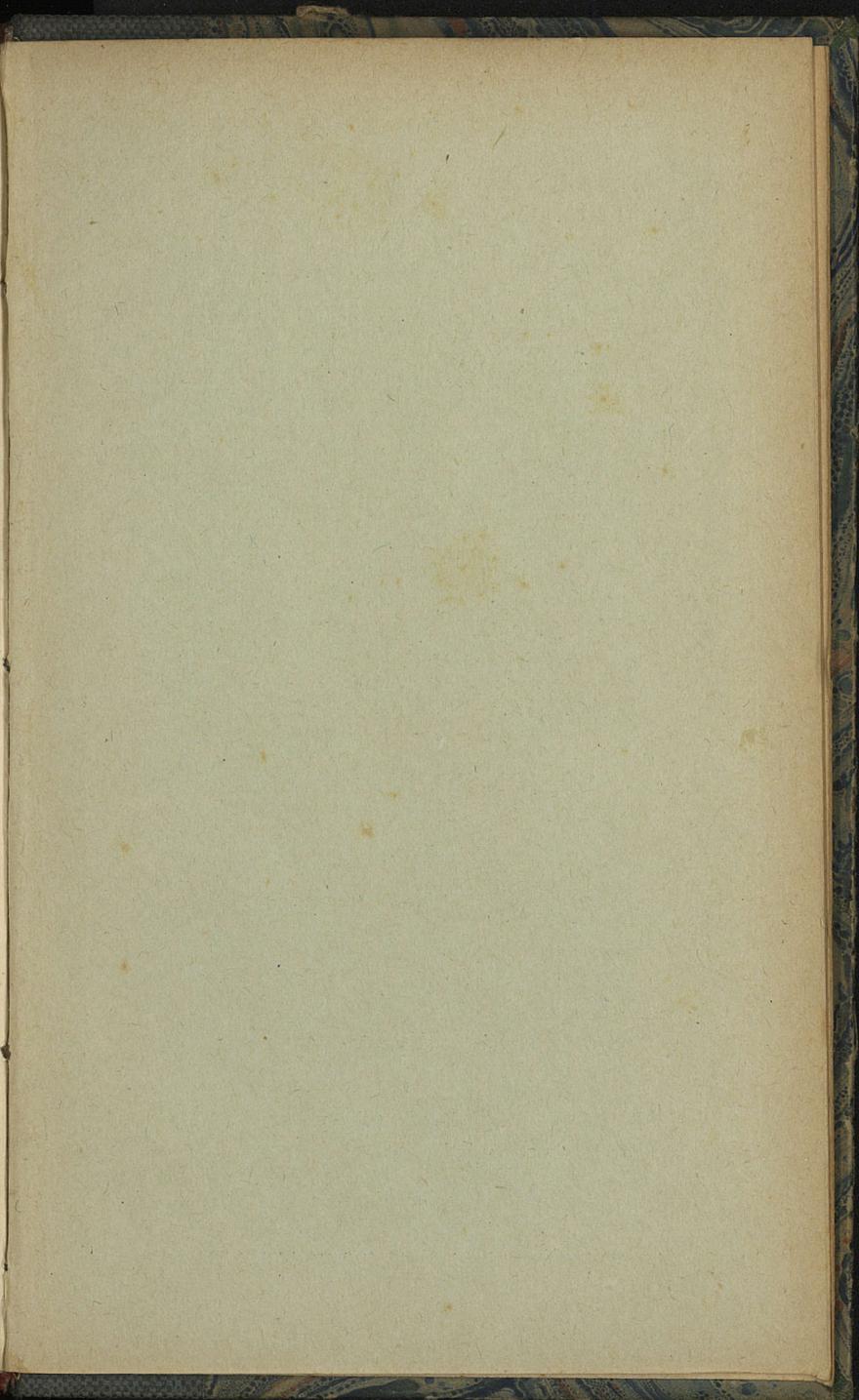
## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	9
CHAPITRE I. — Traditions.....	17
CHAPITRE II. — Sur les murs d'une ville dévastée .....	29
CHAPITRE III. — Eschyle.....	44
CHAPITRE IV. — Anaxagore .....	58
CHAPITRE V. — Jeunes femmes.....	72
CHAPITRE VI. — Au déclin des Cinquante Années.....	91
CHAPITRE VII. — Dans la grotte de Salamine.	107
CHAPITRE VIII. — Les vingt ans d'Aristo- phane .....	126
CHAPITRE IX. — Dialogue d'Alcibiade et de Cassandre .....	145
CHAPITRE X. — Mère Grèce.....	168
CHAPITRE XI. — Au pays de Dionysos.....	188
CHAPITRE XII. — Adieux à Dionysos.....	204

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 11 MARS 1930  
PAR F. PAILLART, A  
ABBEVILLE (SOMME)







19.50%

COLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRES"

**FRANZ LISZT**  
par Guy de Pourtalès  
**LAZARE HOCHÉ**  
par Georges Girard  
**HENRI IV**  
par Pierre de Lanux  
**CHOPIN OU LE POÈTE**  
par Guy de Pourtalès

**DICKENS**  
par G. K. Chesterton  
**STENDHAL**  
par Paul Hazard  
**ŒTHE**  
par Jean-Marie Carré

**BARON LOUIS**  
par C.-J. Gignoux  
**BEAUMARCHAIS**  
par René Dalsème  
**JOHN KEATS**  
par Albert Erlande  
**SCHUBERT**  
par Paul Landormy

**LOUIS II DE BAVIÈRE OU HAMLET-ROI**  
par Guy de Pourtalès

**CHATEAUBRIAND**  
par Marcel Rouff  
**MARÉCHAL DE RICHELIEU**  
par R. Honnert et M. Augagneur

**R. L. STEVENSON**  
par Jean-Marie Carré  
**BEETHOVEN**  
par Édouard Herriot

**MOLIÈRE**  
par Ramon Fernandez  
**VATEL**  
par Jean Moura et Paul Louvet

**WILLIAM COBBETT**  
par G.-K. Chesterton  
**SAINT-JUST**  
par Emmanuel Aegerter

**GRACCHUS BABEUF**  
par Ilya Ehrenbourg  
**ELISABETH ET LE COMTE D'ESSEX**  
par Lytton Strachey  
**VAUVENARGUES**  
par Pierre Richard

**BOUGAINVILLE**  
par Jean Dorsenne

**TALLEYRAND**  
par Jacques Sindral  
**MONTAIGNE**  
par Jean Prévost  
**HOFFMANN**  
par Jean Mistler  
**DISRAËLI**  
par André Maurois

**CYRANO DE BERGERAC**  
par Louis-Raymond Lefèvre  
**DELACROIX**  
par Pierre Courthion

**ALEXANDRE DUMAS PÈRE**  
par J. Lucas-Dubretton  
**FERNAND CORTÉS**  
par Jean Babelon  
**LA FAYETTE**  
par Jacques Kayser

**ATTILA**  
par Marcel Brion  
**GOYA**  
par Eugenio d'Ors

**LOUIS PASTEUR**  
par Henri Drouin  
**CROMWELL**  
par John Drinkwater

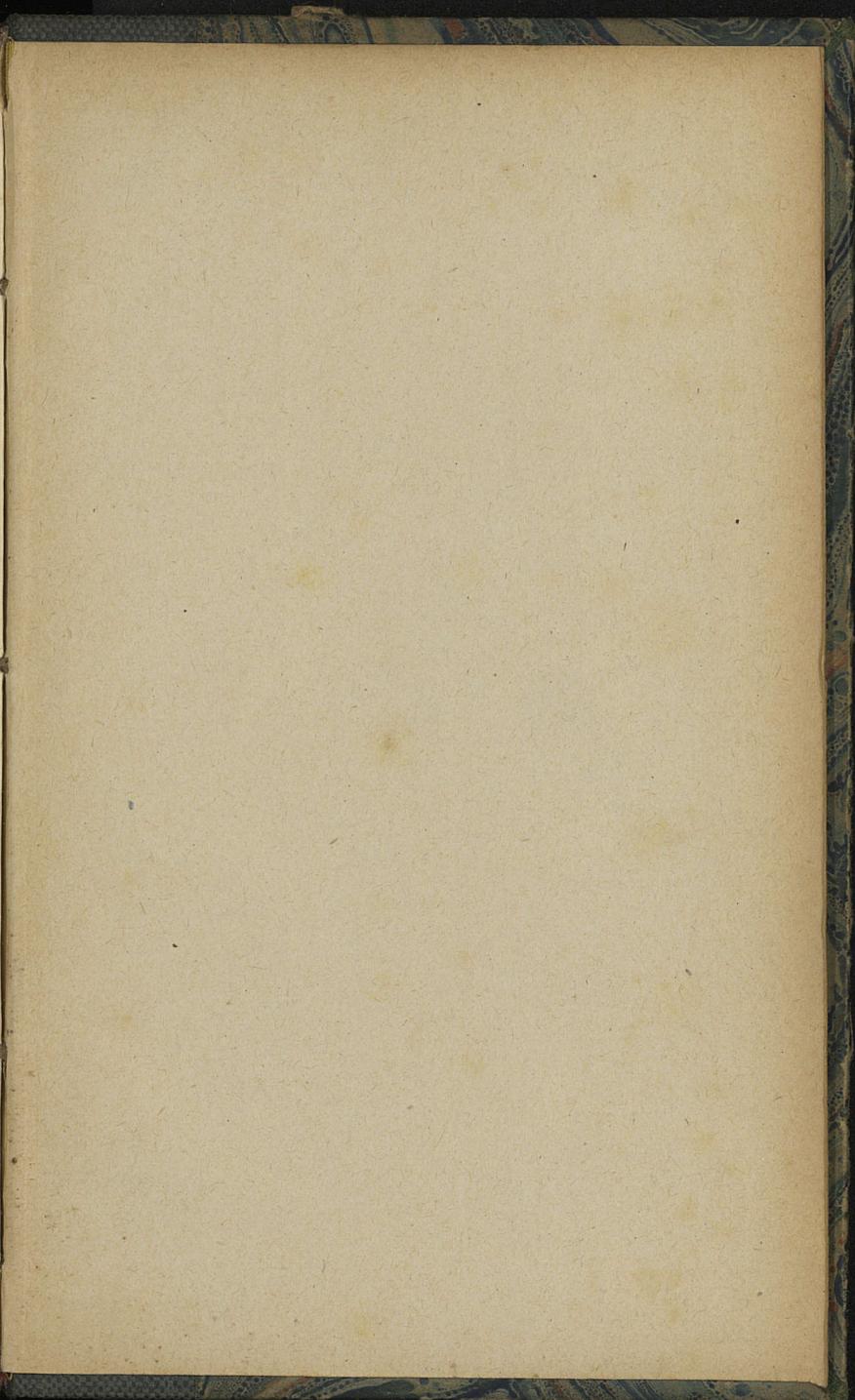
**PHILIPPE II**  
par Jean Cassou  
**SAINT LOUIS**  
par Jacques Boulanger

**CLAUDE MONET**  
par Marthe de Fels  
**SŒURS BRONTË**  
par Emile et Georges Romieu

**M<sup>me</sup> DE MAINTENON**  
par Gonzague Truc  
**SCARRON**  
par Jacques Jérôme

**BAKOUNINE**  
par Hélène Iswolsky







ULg - C.I.C.B.



\*709207218\*

LIBER

